

Jean Potocki, *Manuscrit trouvé à Saragosse*, 1810

Édition par François Rosset et Dominique Triaire

Texte

Cinquième décaméron.

Description

Copie non autographe, Poznań, Arch. Państwowe, fonds Jarocin, cote 4242.

1 CJ, 2 CJ, 4 CJ, 5 CJ, 6 CJ : même main.

Publication

Jean Potocki, *Œuvres*, Louvain, Peeters, 2006, vol. IV,1, p. 488-513 ; Jean Potocki, *Manuscrit trouvé à Saragosse (version de 1810)*, Paris, GF Flammarion, 2008, p. 713-748.

CINQUIÈME DÉCAMÉRON¹

Quarante et unième Journée.

Je m'éveillais de bonne heure, et quittais ma tente pour jouir de la fraîcheur du matin. Le Cabaliste et sa sœur étoient sorti dans la même intention. Nous nous dirigeames vers le grand chemin, pour voir s'il ne venoit pas des voyageurs, et lorsque nous fumes sur un ravin encaissé entre des rochers, nous trouvames à propos de nous assoir. Bientôt nous aperçumes une caravane, qui entrant dans le défilé passait à une cinquantaine de piéds des rochers où nous étions. Plus cette troupe approchoit de nous et plus elle excitoit notre curiosité La marche étoit ouverte par quatre Americains. Ils n'avoient pour tout vetement qu'une longue chemise garnie en dentelles. Leurs chapaux de paille étoit garnis de plume de toute couleur, et ils étoient armés de long fusils. Ensuite venoit un troupeau de Vigognes, chacune montée par un singe. Puis venoit une troupe de Nègres bien montés et bien armés. Ensuite venoient deux vieux Seigneurs, montés sur deux beaux Andaloux, des croix de Calatrava étoient brodées sur leurs manteaux de velours bleu. Ensuite venoit un Palanquin chinois porté par huit insulaires des Moluques, on voyoit dans le palanquin une jeune dame richement vetue à l'Espagnole, et un jeune homme caracoloit d'un air galant près de ses portieres.

Ensuite venoit une litière, où se voyoit un homme assés jeune, qui tenoit un cahier à la main, y fixant ses regards avec une attention extraordinaire. Près de lui un moine de Saint Dominique, monté sur une mule recitoit des prieres, et quelque foix aspergeoit d'eau benite la litière, et celui qui y étoit.

Puis venoit une longue file d'hommes de toutes nuances depuis le noir d'Ebene, jusqu'au brun olive, car il n'y en n'avoit pas de plus blanc.

Tant que cette troupe défiloit nous ne pensames point à demander qui ce pouvoit etre ? Mais lorsque le dernier fut passé Rébecca dit : “ En verité nous aurions bien du demander qui c'est ? ” Comme Rébecca faisoit cette réflexion, j'aperçus un homme de la troupe qui étoit resté en arriere. Je me hasardai à descendre à travers les rochers, et je courus après le traineur. Celui ci se mit à genoux et me dit d'un air très efrayé. “ Seigneur voleur votre grace voudra bien avoir pitié d'un gentilhomme qui est né au milieu des mines d'or, et qui n'a pas un maravedi. ” Je lui répondis que je n'étois pas un voleur et que je voulois seulement savoir les noms des illustres Seigneur qui venoient de passer.

“ Si ce n'est que cela /:dit l'Américain en se relevant avec fierté:/ je vais vous satisfaire. Si vous voulez nous monterons sur ce rocher, d'où nous decouvrirons toute la ligne que la caravane suit dans la vallée. D'abord votre Seigneurie voit ces hommes singulièrement vétus qui ouvrent la marche. Ce sont des montagnards de Cusco et Quito, chargés de ces belles Vigognes que mon maitre compte offrir, à Sa Majesté le Roi des Espagnes et des Indes. Les Negres sont tous esclaves, ou plustôt ils ont été les esclaves de mon maitre, car la terre sacrée d'Espagne, ne soufre pas [plus] l'heresie que l'esclavage et du moment où ils l'ont abordée, ils ont été aussi libres que vous et moi. Le vieux Seigneur que vous voyez à droite est le Comte de Penna Velez, propre neveu du fameux vice-roi de ce nom et Grand de la première classe. Cet autre vieux Seigneur, est Don Alonzo Marquis de Torres rovellas, fils d'un Marquis de Torres et devenu l'epouse [*sic*] de l'heritière des Rovellas. Ces deux Seigneurs ont

¹ Cette copie compte 250 p. Elle est composée de 12 cahiers de 12 f., sauf les cahiers 1, 5 et 11 de 10 f., et les cahiers 7, 9 et 12 de 8 f., un f. ayant été découpé au cahier 4.

Le filigrane est : HOLLAND (avec coquille) et C & IHONIG pour les neuf premiers cahiers, E & R (surmonté d'une couronne et d'un cornet) pour les suivants.

Le texte occupe le recto et le verso de chaque f.

toujours vécu dans la liaison la [sic] qui va le devenir encore d'avantage par le mariage du jeune Penna Velez, avec la fille unique de Torres Rovellas, vous voyez ici ce couple charmant. Le jeune epoux monte sur ce piafeur superbe et la promise dans ce Palanquin doré qui est un présent que le Roi de Borneo a fait autrefois au feu Viceroy de Penna-Velez.

Enfin cette homme qu'on porte dans une litiere et qui a les yeux fixés sur un cahier, est selon Monsieur de Penna-velez un geometre, selon notre Aumonier, un possédé, et d'après mon foible jugement c'est un original. En un mot voici son histoire. Nous avons entendu parler du Gibet des Zoto. Comme d'un lieu où, tous les diables se donnoient rendez-vous. Qu'ils y venoient les nuits décrochoient les deux corps et en prenoient possession. On nous avoit dit ces choses sur toute la route. Le jour commençoit à peine à poindre que nous nous trouvames à la vue du gibet maudit. Le jeune Comte de Penna-velez observa que les pendus etoient decrochés, et eut la curiosité d'aller voir, s'ils étoient dans l'interieur du gibet. Je le suivis nous trouvames les deux corps etendus, et l'homme en question couché entre eux. J'allai chercher de l'eau. Je lui en jettai au visage. Nous le soulevames. Il ouvrit les yeux et reprit l'usage de ses sens. Mais il ne fit aucune attention à nous. Il tira un cahier de sa poche et s'en occupa uniquement. Il marchoit cependant en s'appuyant sur nos bras. Lorsque nous eumes joint la Caravane, l'aumonier moïse [sic] des Indes, ayant jetté les yeux sur son cahier, dit que c'étoit du grimoise que l'homme étoit sorcier ou possédé, que dans le second cas il falloit l'exorciser, et dans le premier cas le brouler. Le jeune Comte prétendoit que les caracteres du cahier etoient ceux d'une science qu'il apelle : Al... Al... Algèbre. On a mis l'inconnû dans une litière où il a repris l'etude de son cahier. Mais nôtre aumonier qui ne veut pas en avoir le démenti le suit sur sa mule, l'exorcise et l'asperge d'eau benite. Voilà tout ce que je puis vous dire sur cet original. Le gentilhomme qui suit la litière est Don Massagordo premier cuisinier ou plustôt maître d'hôtel du Comte. Près de lui vous voyez Lemodo le patissier et Lecho le confisseur

— Ah monsieur /:lui dis je:/ c'est déjà plus que je ne veux savoir.

— Enfin /:ajoutat-il:/ celui qui ferme la marche et qui a l'honneur de vous entretenir est Don Consalve Hierro Sangré Gentilhomme Péruvien. Issu de Pizarre et des Almagres et l'heritier de leur valeur. ”

Je remerciai l'illustre Péruvien et je rejoignis ma société, a qui je fis part de ce que j'avois appris. Nous retournames au camp et nous dimes au chef Boemien, que nous avons vu son petit Lonzeto, et la fille de cette jeune Elvire dont il avoit pris la place auprès du Vice-Roi. Il répondit que depuis long tems leur projet étoit de quitter l'Amerique, qu'ils avoient abordé le mois passé à Cadiz, qu'ils en étoient parti la semaine dernière, et qu'ils avoient passé deux nuits sur les bords du Guadalquivir près la potence des Zoto, où ils avoient trouvé un jeune homme couché entre les pendus ; puis se tournant vers moi il me dit : “ Seigneur Capitaine ce jeune homme est un peu de vos parents.

— Il faudroit /:dit Rebecca:/ arreter ici ces voyageurs pendant quelques jours.

— J'y ai déjà pensé /:reprit le Boemien:/ et pendant qu'ils dineront je leur ferai voler la moitié de leurs Vigognes ”

Cette manière de retenir les étrangers me parut singuliere, j'allois en dire mon sentiment mais le chef s'éloigna et donna l'ordre de lever le camp. Pour cette fois on ne se transporta qu'à quelques portées de fusil, en un lieu où le rocher sembloit s'etre fendu, à la suite de quelque tremblement de terre, on y dina et puis chacun se retira dans sa tente.

Vers le soir j'allai dans celle du chef, et j'y trouvai du bruit. Le descendant des Pizarres y etoit avec deux Américains, et demandoit avec beaucoup de hauteur qu'on lui rendit les Vigognes. Le chef Boemien l'écoutoit avec beaucoup de patience, ce qui enhardit le Seigneur Hierro Sangré, qui se mit à crier encore plus fort, et n'épargna pas les epithetes de fripon, bandit et autres pareilles. Alors le chef se mit à siffler sur un ton très perçant la tente se remplit de Boemiens armés dont l'apparition successive faisoit baisser d'autant le ton hautain du Hierro-Sangre, qui finit même par trembler si fort qu'on ne pouvoit entendre ce qu'il disoit. Lorsque le chef le vit ainsi calmé il lui tendit la main d'un air riant et lui dit : “ Pardonnez brave Peruvien, les apparences sont contre moi, et vous aviez quelque raison de vous facher ; mais allez chez le Marquis de Torres Rovellas, demandez lui s'il se rapelle une dame Dalanosa, dont le neveu s'étoit engagé par pure complaisance, à devenir Vice-reine du Mexique

à la place de Mademoiselle de Rovellas, et s'il s'en rappelle qu'il vienne nous trouver ici. ”

Don Gonsalve de Hierro Sangré parut charmé qu'une scène dont il craignoit les suites fut heureusement terminée il promit de s'acquitter de la commission. Lorsqu'il nous eut quitté le Chef me dit : “ Le Marquis de Torres-Rovellas avoit autrefois un goût prodigieux pour les romans. Il faut le recevoir en des lieux qui puissent lui plaire. ” Nous entrâmes dans la fente du rocher, ombragée de poix [*sic*] buissons, et tout à coup je fus frappé par l'aspect d'une nature différente de tout ce que j'avois vu jusqu'à lors. Un lac d'une eau verte et sombre mais diaphane jusqu'au fond de ses abîmes, étoit entouré de rochers à pic interrompus et séparés par des greves riantes, couvertes d'arbustes fleuris, plantés avec art, bien que sans symétrie. Partout où le rocher se baignoit dans l'onde un chemin, creusé dans la pierre fesoit communiquer d'une grève à l'autre Des grottes recevoient les eaux du lac, ornées comme celle de Calypso, c'étoient autant de retraites où l'on pouvoit jouir de la fraîcheur et même se baigner. Un silence absolu anonçoit que ces lieux étoient ignorés des humains.

“ Voici /:me dit le Chef:/ une province de mon petit empire où j'ai passé quelques années de ma vie. Les plus heureuses peut-être du moins les plus tranquilles. Mais les deux Américains vont venir, cherchons un abrit agréable où nous puissions attendre leur arrivée. ” Nous entrâmes dans une de plus belles grôtes où nous fumes joints par Rébéca et par son frère. Bientôt nous vîmes arriver les deux vieillards

“ Est il possible /:dit l'un d'eux:/ qu'après un si long cours d'années je trouve l'homme qui dans son enfance m'a rendu un aussi grand service, j'ai souvent fait prendre des informations sur votre compte. Et je vous ai même fait parvenir de mes nouvelles dans le tems où vous étiez attaché au Chevalier de Toledé, mais depuis lors...

— Oui depuis lors /:dit le vieux chef:/ il eut été difficile de m'atteindre, mais enfin puisque nous nous retrouvons faites moi l'honneur de passer quelques jours [dans] cette retraite, vous y jouirez d'un repos que les fatigues du voyage ont du vous rendre nécessaire

— Mais /:dit le Marquis:/ ce sont des lieux enchantez.

— Ils en ont la réputation /:répondit le Chef:/ sous la domination des Arabes, on appelloit ce lieu : *Afrit hamomi* ou les bains des démons. Aujourd'hui on l'appelle *La Frita*. Les habitans de la Sierra-Morena n'osent en approcher et s'entretiennent les soirs des choses étranges qui s'y passent. Je ne veux pas les trop tromper. Et je vous demande que la plus grande partie de votre suite reste en dehors du vallon, dans celui où j'ai placé mon camp.

— Mon ancien ami /:dit le Marquis:/ je vous demande une exception en faveur de ma fille et de mon gendre futur, et encore en faveur d'un original que nous avons trouvé sous le gibet de los hermanos ; mon Aumonier prétend qu'il est possédé, et le bain des démons ne pourra que lui faire du bien. ” Le Chef Boemien ordonna qu'on alla chercher ces trois personnes avec un petit nombre de serviteurs.

Le jeune Comte de Penna velèz vint avec sa future, et l'inconnu les suivit de près son cahier à la main. Il jeta les yeux autour de lui d'un air surpris, ramassa une pierre l'examina, et dit : “ Ceci est fusible au simple feu de nos verreries, et sans addition. Nous sommes ici dans le cratère d'un ancien volcan. Le talus intérieur de ce cône renversé nous fournit les moyens de connoître sa profondeur et par conséquent de calculer la force expansive qui l'a creusé. Le sujet vaut bien qu'on le médite. ” Après avoir ainsi parlé l'inconnu, tira des tablettes de sa poche et commença un calcul. On approcha une collation composée de fruits de Limonade et de confitures seches. L'inconnu n'y prit d'abord aucune part. Ensuite imaginant qu'il tenoit une plume au lieu d'un crayon, il le trempa dans son verre de limonade qu'il prenoit pour son encrier. On le laissa faire. Lorsqu'il eût terminé son calcul il remit les tablettes dans sa poche, et dit : “ Mon père avoit sur les volcans une opinion très juste, Selon lui la force expansive qui se développe au foyer d'un volcan, est très supérieure à tout ce que nous pouvons attribuer, soit à la vapeur de l'eau, soit à la combustion du Salpêtre, et il en concluait que l'on arriveroit quelques jours à la connoissance de fluides, dont les effets expliqueroient une grande partie des phénomènes de la nature.

— Vous croyez donc /:dit Rebeca:/ que cela a été creusé par un voleur [*sic*] ?

— Oui Madame /:répondit l'inconnu:/ la nature de la pierre le prouve, et la forme du lac l'indique

asses. A la manière dont je distingue les objets à la rive opposée, je suppose que le diamètre doit être d'environ 300 toises et l'inclinaison intérieure étant 70 degrés plus ou moins, nous jugeons que le foyer a pu être à 413 toises de profondeur, ce qui donnerait un déplacement de neuf million sept cent trente quatre mille quatre cent cinquante cinq toises de matière, et comme je vous l'ai dit les forces expansives à nous connues en quelque quantité qu'on les accumulât ne produiraient pas un pareil effet. » Rebeca répondit comme une personne qui aurait parfaitement saisi le raisonnement de l'inconnu, mais le reste de la société n'étant point composée de savants, la conversation ne tarda pas à devenir plus familière, et le Boémien s'adressant au marquis lui dit : « Seigneur lorsque je vous ai connu, vous ne respiriez que la tendresse, et vous étiez aussi beau que l'amour. Votre union avec Elvire a dû être une suite des plus délicieuses jouissances. Vous avez respiré les parfums de la vie sans en connaître les épines.

— Pas tout à fait /:dit le Marquis:/ Il est vrai que la tendresse a pris peut-être une trop grande partie de mon temps. Mais comme d'ailleurs je n'ai négligé aucun des devoirs de l'honnête homme, je confesse cette faiblesse sans honte. Nous voici dans un lieu très propre aux récits romanesques et je vous ferai si cela peut vous être agréable l'histoire de ma vie. » Toute la société applaudit à cette proposition et le narrateur commença en ces termes.

Histoire du Marquis de Torres Rovellas.

Lorsque vous êtes entré aux Théatins, nous logions comme vous le savez assez près de votre tante Dalanosa. Ma mère alloit quelque fois voir sa nièce Elvire, mais elle ne m'y menait point. Elvire étoit entrée au couvent, fainçant de vouloir être religieuse, et les visites d'un garçon de mon âge n'eussent pas été convenables. Nous étions donc en proie à tous les maux de l'absence, que nous adoucissons par une correspondance dont ma mère vouloit bien être le mercure ce qu'elle ne faisoit pourtant qu'en rêchignant un peu, car elle prétendoit que la dispense de Rome n'étoit pas si facile à obtenir. et que dans la règle nous n'eussions du nous écrire qu'après la dispense obtenue. Mais en dépit de ce scrupule, elle portoit les lettres et ces réponses. Quant aux richesses d'Elvire on se gardoit bien d'y toucher, elle devoit entrer en religion, et delors tout retourneroit aux collatéraux de Rovellas.

Votre tante parla à ma mère, de son oncle le Théatin, comme d'un homme habile et sage, qui lui donneroit quelque bon conseil au sujet de la dispense. Ma mère témoigna à votre tante une vive reconnaissance. Elle écrivit au père Santez, qui trouva l'affaire tellement importante, qu'au lieu de répondre, il vint lui même à Burgos, avec un consultant de la nonciature, qui prit un nom supposé à cause du mystère que l'on vouloit mettre à cette négociation. Il fut décidé qu'Elvire resteroit encore six mois au noviciat, qu'ensuite sa vocation étant tout à fait passée, elle resteroit sur le pied d'une pensionnaire, de la plus haute distinction, ayant un service intérieur ; c'est-à-dire des femmes cloîtrées avec elle ; et une maison montée au dehors, comme si elle l'habitoit. Ma mère y demouroit avec quelques gens de loi chargés des détails de la tutelle. Quant à moi je devois partir pour Rome avec un gouverneur, et le consultant nous y devoit suivre ; ce qui pourtant n'eut pas lieu, car on me trouva trop jeune pour solliciter une dispense, et deux ans se passèrent avant que je partisse. Pendant ces deux années je voyois tous les jours Elvire au parloir. Je passois le reste de la journée à lui écrire, ou bien à lire des Romains, et cette lecture m'aidoit beaucoup à faire mes lettres. Elvire lisoit les mêmes ouvrages et répondoit sur le même ton. Il y avoit dans cette correspondance très peu du notre. Nos expressions étoient d'emprunt ; mais notre tendresse étoit bien réelle, ou du moins nous avions l'un pour l'autre un goût très vif. La grille interposée entre nous irritoit nos desirs. Notre sang s'aluma de toute l'effervescence, du jeune âge, et le désordre de nos sens completa celui qui régnoit déjà dans nos têtes.

Il falut partir. Le moment des adieux fut cruel, notre douleur ne fut apprise ni feinte, et tenoit du délire, on craignoit pour les jours d'Elvire, ma douleur n'avoit pas moins de force, mais j'en avois davantage à lui opposer, et les distractions du voyage me firent beaucoup de bien. Je dûs aussi beaucoup à mon Mentor, qui n'étoit point un pédant tiré de la poussière des collèges, mais un officier

retiré qui même avoit passé quelques années à la cour. Il s'appelloit Don Diegue Santez et il étoit assés proche parent du Théatin de ce nom. Cet homme qui avoit autant de penetration que d'usage du monde, employoit des moyens détournés pour ramener mon esprit au vrai, mais l'habitude du faux y étoit trop enracinée.

Nous arrivames à Rome et notre premier soin fut de rendre nos devoirs à Monseigneur Ricardi, Auditeur de Rote personnage grave et fier, d'une figure imposante relevée par une croix d'énormes diamants qui brilloit sur sa poitrine. Ricardi dit qu'il étoit informé de l'affaire qui nous amenoit à Rome, qu'elle demandoit du secret et que nous fussions peu répendu dans le grand monde. "Cependant /:ajoutat-il:/ vous ferez bien de venir souvent chez moi. L'interêt que l'on me vera prendre à vous, fixera l'attention et le peu que l'on vous vera ailleurs, montrera une retenue dont l'effet, vous sera favorable. Je me propose de sonder à votre sujet les esprits du sacré college." Nous suivimes le conseil de Ricardi. Je passois mes matinées à voir les antiquités de Rome, et le soir j'allois chez l'Auditeur, dans une villa, qu'il avoit proche celle des Barberins. La Marquise Paduli fesoit les honneurs de la maison. Elle étoit veuve et demouroit chez Ricardi parcequ'elle n'avoit pas de parents plus proches. Du moins on le disoit ainsi. Mais au fond l'on n'en savoit rien, car Ricardi étoit Genoïis, et le prétendu Marquis Paduli étoit mort à un service étranger.

La jeune veuve avoit tout ce qu'il falloit pour rendre une maison agréable. Beaucoup d'amabilité avec une politesse générale mêlée de reserve et de dignité. Cependant je croyois lui voir pour moi une préférence ou même un penchant qui se trahissoit sans doute, mais par des traits imperceptibles à tout le reste de la société. J'y reconnus ces sympathies secretes, dont tous les romans sont remplis, et je plaignis la Paduli d'adresser un tel sentiment à quelqu'un qui n'y pouvoit répondre.

Cependant je recherchois la conversation de la Marquise et je la metois volontiers sur mon sujet favori. C'est-à-dire sur l'amour et sur les différentes manieres d'aimer, sur la difference à faire entre la tendresse et la passion, entre la constance et la fidelité. Mais en traitant cette grave matière avec la belle Italienne. L'idée ne me venoit pas que je pusse jamais être infidèle à Elvire et mes lettres partoient pour Bourgos aussi brulante que par le passé.

Un jour je fus à la villa sans mon Mentor. Ricardi n'étoit pas chez lui. Je promenai dans les jardins, j'entraï dans une grotte. J'y trouvai la Paduli, plongée dans une rêverie profonde, dont elle fut tirée par quelque bruit que je fis en entrant. Sa vive surprise en me voyant entrer, m'auroit presque fait soupçonner que j'avois été le sujet de sa rêverie. Elle se rémit cependant, me fit assoir et m'adressa le compliment d'usage en Italie " *Lei a girato questa matina* — Avez vous promené ce matin ? " Je lui repondis que j'avois été au Corso, ou j'avois vû beaucoup de femmes dont la plus belle étoit la Marquise Lepri.

" Ne connoissez vous pas de femme plus belle ? me dit la Paduli.

— Pardonnez moi /:lui répondis je:/ je connois en Espagne une demoiselle qui a beaucoup plus de beauté. " Cette réponse parut faire de la peine à Madame Paduli. Elle retomba dans sa rêverie, baissa ses belles paupieres et fixa sur la terre des régards où la tristesse étoit peinte.

Pour l'en distraire, j'entamai encore une conversation dont la tendresse étoit le sujet. Alors elle leva sur moi des yeux languissants, et me dit : " Ces sentiments que vous savez si bien peindre, les avez vous éprouvés ?

— Ah sans doute /:lui répondis-je:/ et mille fois plus vifs encore, et mille fois plus tendre, et pour la même jeune personne, dont la beauté est si supérieure. " A peine eu-je prononcé ces mots qu'une paleur mortelle, couvrit le visage de la Paduli. Elle tomba toute étendue à terre, ni plus ni moins que si elle étoit morte. Je n'avois jamais vu de femme dans cet état, et je ne savois absolument que faire de celle-ci. Heureusement j'aperçus deux femmes de Chambre qui promenoient dans le jardin. Je courus à elle, et leur dis de secourir leur maîtresse.

Ensuite je quittai le jardin réfléchissant à ce qui venoit d'arriver admirant surtout la puissance de l'Amour, et comment une étincelle, et combien une étincelle qu'il laisse tomber dans un cœur y produit de ravages. Je plaignois la Paduli. Je me reprochois de la rendre malheureuse ; mais je n'imaginiois pas pouvoir être infidèle à Elvire, ni pour la Paduli, ni pour femme au monde.

Le lendemain j'allai à la villa on n'y recevoit point. Madame Paduli étoit malade. Le lendemain on

ne parloit à Rome que de sa maladie, qu'on la croit être sérieuse, j'en éprouvai des remords, comme de maux dont j'étois la cause.

Le cinquième jour de la maladie je vis entrer chez moi une jeune fille couverte d'une mante, qui lui cachait le visage. Elle me dit : " Signor forestière. Une femme mourante demande à vous voir, suivez moi. " Je me doutai bien qu'il s'agissoit de Madame Paduli, mais je ne crus pas devoir me refuser aux vœux d'une agonisante. Une voiture m'attendoit au bout de la rue. J'y montai avec la fille voilée. Nous arrivâmes à la villa par les arrières du jardin. Nous entrâmes dans une allée fort sombre ; de là dans un corridor puis dans quelques chambres très obscures enfin dans celle de Madame Paduli. Elle étoit dans son lit et me tendit la main. Elle l'avoit brûlante, ce que je crus être un effet de la fièvre. Je levai les yeux sur la malade, et je la vis plus qu'à demi nue. Jusqu'alors je n'avois connu des femmes que le visage et les mains. Ma vue se troubla, mes genoux foiblirent Je fus infidèle à Elvire sans même savoir comment cela m'étoit arrivé.

" Dieu d'amour /:s'écria l'italienne:/ voilà de tes miracles ! Celui que j'aimois m'a rendu à la vie. " D'un état d'entière innocence je passai subitement aux plus délicieuses recherches de la volupté. Quatre heures s'écoulerent ainsi. Enfin la servante vint avertir qu'il étoit tems de nous séparer. Je regagnai la voiture avec quelque peine, m'appuyant sur le bras de la jeune fille qui rioit sous cape. Prête à me quitter, elle me sera dans ses bras et me dit " J'aurois mon tour. "

Je ne fus pas plutôt en voiture, que l'idée des plaisirs fit place aux souvenirs les plus déchirants : " Elvire ! /:m'écriai-je:/ Elvire ! je t'ai trahie ; Elvire ! je ne suis plus digne de toi. Elvire ! Elvire ! Elvire !... " Enfin je dis tout ce que l'on dit en pareil cas, et je rentrai chez moi, bien résolu de ne plus aller chez la Marquise.

Comme le Marquis en étoit à cet endroit de sa narration ; des Boëmiens vinrent demander leur Chef, qui pria son ancien ami de remettre au lendemain la suite de son histoire. Lorsqu'il fut parti Rebeca se tournant vers l'inconnu lui dit : " Monsieur, vous m'avez paru très attentif à ce qu'on vient de raconter, cependant il ne s'agissoit pas du feu des volcans, ni de la force expansive qui pourroit déplacer neuf millions de toises cubes.

— Madame /:répondit le géometre:/ les passions sont aussi des forces motrices et sans elles le monde resteroit inerte de plus elles sont susceptibles, d'accroissement et de diminution, et par là même elles rentrent dans le domaine de la géometrie. Pour ce qui est de l'amour objet de votre question ; cette passion jouit de quelques propriétés particulières, qui pourtant lui sont communes avec toutes les valeurs susceptibles d'une opposition entière. Je m'explique.

Supposons *amour* une valeur positive accompagnée du signe *plus* ; haine qui est l'opposé d'amour, sera accompagnée du signe *moins* et l'indifférence, qui est un sentiment nul, sera égal *zéro*.

Si je multiplie l'amour par lui même, que *j'aime l'amour* ou que *j'aime à aimer l'amour*, j'ai toujours des valeurs, positives, aussi *plus* par *plus* fait-il toujours *plus*.

Mais si *je hais la haine*, je rentre dans les sentiments d'amour, ou dans les quantités positives et c'est ainsi que *moins* par *moins* donne *plus*.

Au contraire : si *je hais la haine de la haine* je rentre dans les sentiments opposés à l'amour ; c'est-à-dire dans les valeurs négatives. Tout de même que le cube *moins* est *moins*.

Quant aux produits de haine par amour ou d'amour par haine ils sont toujours négatifs. Tout comme les produits de *moins* par *plus* ou de *plus* par *moins*. En effet soit que je haisse l'amour, ou que j'aime la haine, je suis toujours dans des sentiments opposés à l'amour. Trouvez vous Madame quelque chose à opposer à mes raisonnements ?

— Rien du tout /:répondit la juive:/ Et sans doute il n'est point de femme qui ne se rendit à de pareils arguments.

— Ce ne seroit point mon compte /:répondit l'inconnu:/ car en se rendant aussi vite, elle perdrait la suite de mes corollaires, ou conséquences résultantes de mes principes. Je poursuis donc mon

raisonnement. On a vu souvent l'amour commencer par une sorte de crainte mutuelle, qui avoit une teinte d'Aversion, petite valeur négative, que nous pouvons représenter par *moins a*. Cette aversion amenera une brouillerie, que nous représenterons par *moins b*, et dont le produit sera *plus a.b*. C'est à dire une valeur positive, un sentiment d'amour.

— Monsieur /:dit Rebeca:/ Si je vous ai bien compris l'amour ne sauroit être mieux représenté, que par le développement des puissances d'*x moins a*

— Oui Madame /:dit l'inconnu:/ vous avez lu dans ma pensée. Oui charmante personne la formule du binome inventé par Don Isaac Nevton doit etre notre guide dans l'étude du cœur humain, comme dans tous les calculs. ”

On se sépara c'est à dire que je me reunis aux Mexicains. L'inconnu paroissoit se plaire dans la société de Rébecca, il avoit reellement envie de la suivre, mais la distraction s'étant emparé de son esprit, il prit un autre sentier, et on ne le revit plus de la journée.

Quarante et deuxième Journée.

On se rassembla dans une grotte non moins ornée que celle où l'on avoit été la veille, j'y trouvai déjà Rebeca. L'inconnu vint bientôt après. “ Madame /:dit il à la juive:/ j'ai beaucoup pensé à vous ce matin, mais ne sachant comment vous nommer, j'étois réduit à vous désigner par x , y ou z dont nous nous servons pour les quantités inconnues. Vous m'épargneriez cet embarras, en me disant tout d'un coup votre nom. ” Ce début fit rire Rebeca, elle lui répondit, qu'elle s'appelloit Laure de Useda

“ A la bonne heure /:dit l'inconnu:/ Laure, savante Laure, aimable Laure, belle Laure. La somme de ces valeurs étant l'expression de votre valeur générale. ” L'inconnu eut peut-être continué sur le même ton de galanterie géométrique, mais le reste de la société survint. On demanda au Marquis la suite de son histoire et il la reprit en ces termes.

Suite de l'histoire du Marquis de Torres-Rovellas.

Je vous ai dit quels avoient été mes remords, après l'infidélité dont je m'étois rendu coupable. Je ne doutois pas que la suivante de Madame Paduli ne vint encore le lendemain me conduire au lit de sa maîtresse, et je me promettois de la recevoir très mal, mais Sylvia ne vint point le lendemain ni les jours suivants, ce qui me surprit un peu. Sylvia vint au bout de huit jours, elle étoit mise avec une recherche dont sa figure auroit pu se passer, car elle étoit au fond plus jolie que sa maîtresse.

“ Sylvia /:lui dis-je:/ Sylvia retirez vous, vous m'avez rendu infidèle à la plus adorable des femmes, vous m'avez trompé. Je croyois aller chez une agonisante, et vous m'avez conduit près d'une femme, qui ne respiroit que la volupté. Mon cœur n'est point coupable mais je ne suis point innocent.

— Vous êtes innocent mon cher, et même très innocent /:me répondit Sylvia:/ rassurez vous à cet égard, mais je ne viens point pour vous conduire chez ma maîtresse qui dans cet instant est dans les bras de Ricardi.

— De son oncle ?

— Point du tout Ricardi n'est point son oncle, venez avec moi, je vous expliquerai tout cela. ” La curiosité me fit suivre Sylvia. Nous montâmes en voiture, nous arrivâmes à la ville [*sic*], nous entrâmes par les jardins, puis la jolie messagère me fit monter dans sa chambre, vrai taudis de grisette, orné de pots de pomade, de peignes et de quelques afiquets de toilette. De plus un petit lit blanc comme neige et sous le lit deux petites mules d'une élégance remarquable. Sylvia ôta ses gants, sa mantille et ensuite le mouchoir qu'elle avoit sur sa poitrine. “ Arrêtez /:lui dis-je:/ n'allez pas plus loin. C'est ainsi que votre maîtresse m'a rendu infidèle.

— Ma maîtresse /:répondit Sylvia:/ a recours à des grands moyens, dont j'ai su me passer jusqu'à présent. ” En même temps elle ouvrit une armoire en tira des fruits des biscuits et une bouteille de vin. Elle posa le tout sur une table, qu'elle approcha du lit. Puis elle me dit : “ Mon charmant Espagnol, les filles suivantes sont mal dans leurs meubles. Il y avoit ici une chaise, on l'a ôtée ce matin. Essayez vous sur ce lit à côté de moi et ne dédaignez [pas] ce petit déjeuner, que je vous offre de bon cœur. ” Il falût bien accepter des offres aussi gracieuses. Je m'assis près de Sylvia, je mangeai de ses fruits, je bus de son vin, et je la priai de me faire l'histoire de sa maîtresse, qu'elle comença en ces termes :

L'histoire de Monseigneur Ricardi, et de Laura Cerella dite Marquise Paduli.

Ricardi cadet d'une maison illustre de Genes, étoit entré de bonne heure dans les ordres et bientôt après dans la prélature. Une belle figure et des bas violets étoient alors de puissantes recommandations auprès du beau sexe de Rome. Ricardi usa de ses avantages, et même en abusa comme fesoient tous les jeunes prélats ses confrères, à trente ans il se trouva ennuyé des plaisirs et voulut jouer un rôle dans

les affaires.

Il ne vouloit pas tout à fait renoncer aux femmes, il eut désire former une liaison, où il put ne trouver que de l'agrément. Mais il ne savoit comment s'y prendre. Il avoit été le Cavalier Serventé des plus belles princesses de Rome, mais les belles princesses commençoient à donner la préférence à des Prélats plus jeunes, d'ailleurs il étoit fatigué de ces cours assidues qui obligent à une gêne habituelle tout à fait insupportable. Les femmes entretenues ont aussi leur inconvénient. Elles ne sont point au courant de la société, on ne sait de quoi leur parler.

Au milieu de toutes ces incertitudes, Ricardi conçut un projet, qui est venu dans l'idée de bien des gens avant et après lui, celui de former une jeune fille tout à fait à sa guise, et qui par conséquent devoit le rendre tout à fait heureux. Quel plaisir en effet de voir dans un être doué de toutes les grâces, les charmes de l'esprit d'épanouir [*sic*] avec ceux de sa personne. De lui montrer le monde et la société ; de jouir de ses surprises ; d'épier le premier réveil du sentiment ; de lui donner ses idées et d'en faire un être tout à fait à soi. Mais que faire ensuite de cet être charmant. Bien des gens les épousent pour se tirer d'affaire. Ricardi ne le pouvoit pas.

Au milieu de ses projets libertins notre prélat ne négligeoit pas les soins de son avancement. Son oncle Auditeur de Rote avoit la promesse du chapeau et devenant Cardinal il avoit l'assurance de faire passer la place à son neveu. Mais tout cela ne devoit avoir lieu, que dans quatre ou cinq ans. Ricardi jugea qu'en attendant il pouvoit aller dans sa patrie et même voyager.

Un jour Ricardi se promenant dans les rues de Gènes fût accorté [*sic*] par une jeune fille, qui portoit un panier d'oranges, et lui en offrit une, avec une grâce charmante. Ricardi d'une main libertine écarta les cheveux mal peignés qui retomboient sur le visage de la petite, et découvrit des traits d'une beauté parfaite. Il demanda à la vendeuse d'oranges quels étoient ses parents ? Elle dit n'avoir qu'une mère veuve et très pauvre qui s'appelloit Bastiana Cerella. Ricardi se fit conduire chez elle et commença par se nommer ensuite, il dit à la Bastiana, qu'il avoit une parente dame très charitable, dont le goût étoit d'élever des jeunes filles pauvres, ensuite de les doter, et qu'il se chargeoit d'y placer la petite Laure.

La mère sourit et lui dit : “ Je ne connois pas votre parente qui sûrement doit être une femme respectable, mais votre charité envers les jeunes filles est très connue, et vous pouvez amener celle-ci. Je ne sais pas si vous la formerez, à la vertu, mais vous la tirerez de la misère, qui est pire que tous les vices. ”

Ricardi offrit de stipuler quelque chose en faveur de la mère. “ Non /:lui répondit-elle:/ je ne vens point ma fille. Cependant j'accepterai les dons que vous me ferez parvenir. Vivre est la première loi, et souvent l'innanition m'empêche de travailler. ” Des le même jour la petite Laura fut mise en pension chez un client de Ricardi. Ses mains furent couvertes de pâte d'amande. Ses cheveux de papillotes, son cou de perles sa gorge de dentelles. La petite se regardoit dans toutes les glaces et ne pouvoit se reconnoître ; mais dès le premier jour elle comprit quelle étoit sa destination et prit l'esprit de son état.

Cependant Laura avoit eu des compagnons de son enfance qui ne sachant ce qu'elle étoit devenue, en étoient fort en peine. Le plus intéressé à la retrouver étoit Ceco Boscone, garçon de quatorze ans, fils d'un porte-faix, déjà très fort lui même et déjà très amoureux de la petite vendeuse d'oranges, qu'il voyoit souvent soit dans les rues, soit chez nous, car il étoit un peu nôtre parent. Si je dis nôtre, c'est que je m'appelle aussi Cerella et que j'ai l'honneur d'être cousine germaine de ma maitresse.

Nous étions d'autant plus en peine de notre cousine, que non seulement on ne nous en parloit pas, mais qu'il nous étoit même défendu de prononcer son nom. Mon occupation ordinaire étoit de travailler en gros linge, et Ceco fesoit les commissions au port en attendant qu'il pût porter les ballots. Lorsque j'avois travaillé tout le jour j'allois le chercher sous le Porche d'une église, et nous versions bien des larmes sur le sort de notre cousine.

Un soir Ceco me dit “ Il me vient une idée. Tous ces jours-ci il a plû à verse. Madame Cerella n'a pu sortir, mais au premier beau jour elle n'y tiendra pas. Et si la petite est à Genes elle l'ira trouver. Il ne s'agira plus que de la suivre et nous saurons où Laura est cachée. ”

J'applaudis à cette invention. Le lendemain, il fit très beau, j'allai chez madame Cerella. Je la vis qui tiroit d'une vieille armoire une mante plus vieille encore. Je lui dis quelques mots puis je courus avertir Ceco. Nous nous mimes en embuscade et bientôt nous vîmes sortir Madame Cerella. Nous la

suivimes jusqu'à un quartier éloigné. Et comme elle entra dans une maison, nous nous cachames encore ; elle sortit et s'éloigna. Nous entrons dans la maison, nous montons les escaliers, ou plutôt nous en sautons les marches. Nous ouvrons la porte du bel appartement, je reconnois Laura, je me jette à son cou ; Ceco m'en arrache, et colla sa bouche, sur celle de sa jeune amie ; mais une autre porte s'ouvre, Ricardi paroît, me donne vingt soufflets, autant de coups de pieds à Ceco. Ses gens surviennent en un instant nous nous trouvons dans la rue, souffletés battus, et bien convaincus, que nous ne devons plus faire de recherches sur la destinée de notre cousine. Ceco s'alla faire mousse sur un vaisseau Maltais. Je n'en n'ai plus entendu parler.

Pour moi l'envie de retrouver ma cousine ne m'abandonna point, et pour ainsi dire, elle a grandi avec moi. J'ai servi dans plusieurs maison enfin dans celle du Marquis Ricardi, frère de notre Prelat. On y parloit beaucoup de la Paduli et l'on ne concevoit pas où il avoit pris cette parente. Elle echaqua pour le moment aux recherches de la famille, mais rien n'échappe à la curiosité des valets. Nous fimes de notre coté des perquisitions, et bientôt on sut que la prétendue Marquise, n'étoit autre que Laura Cerella. Le Marquis nous recommande le secret, et m'envoya près de son frère pour l'avertir de redoubler de précautions s'il ne vouloit se faire un tort infini ; mais ce n'est point mon histoire que je vous fais, et je vous parle mal à propos de la Marquise Paduli, puisque nous avons laissé la petite Cerella chez le client du Prélat, elle n'y resta pas longtems, on la fit passer dans une petite ville, sur la rivière de Gènes. Monsignore alloit la voir de tems à autre et revenoit toujours plus content de l'ouvrage de ses mains.

Au bout de deux ans Ricardi parti[t] pour Londres. Il voyageoit sous un nom supposé, et se donnoit pour un négociant Italien. Laura étoit avec lui et passoit pour sa femme. Il la mena à Paris, et dans d'autres grandes villes où, l'incognito étoit plus facile à garder. Elle devenoit tous les jours plus aimable, adoroit son bienfaiteur et le rendoit le plus heureux des hommes. Cinq années se passerent comme un éclair. L'oncle de Ricardi alloit obtenir le chapeau et le pressoit de revenir à Rome.

Ricardi conduisit sa maitresse dans un fief qu'il avoit près de Gorice. Le lendemain de leur arrivée, il lui dit : " Madame, j'ai à vous apprendre une nouvelle qui doit vous interesser. Vous êtes la veuve du Marquis Paduli, qui vient de mourir au service de l'Empereur. Voici tous les papiers qui le constatent. Paduli étoit notre parent. Vous ne refuserez pas de me joindre à Rome, et d'y faire les honneurs de ma maison. " Ricardi partit au bout de quelques jours.

La nouvelle Marquise abandonnée à ses reflexions en fit de très serieuses, sur le caractère de Ricardi, sur ses relations avec lui et sur le parti qu'elle en pouvoit tirer. Au bout de trois mois elle fut mandée auprès de son soit disant oncle, et le trouva dans tout l'éclat des emplois dont il étoit revêtu. Une partie de cette gloire réjaillit sur elle, et beaucoup d'hommages lui furent adressés. Ricardi annonça à sa famille, qu'il avoit recueilli chez lui la veuve de Paduli cousin de Richardi par les mères. Le Marquis Ricardi n'avoit jamais entendu dire que Paduli fut marié. Il fit à ce sujet les recherches dont je vous ai parlé, et m'envoya près de la nouvelle Marquise, pour lui recommander la plus grande circonspection. Je fis le voyage par mer. Je débarquai à Civita-Vechia, et me rendis à Rome. Je me présentai chez la Marquise, elle fit retirer ses gens et se jeta dans mes bras. Nous parlames de notre enfance, de ma mère de la sienne, des marrons que nous mangions ensemble. Le petit Ceco ne fut pas oublié. Je dis qu'il s'étoit mis sur un corsaire et qu'on n'en n'avoit plus de nouvelles. Laura déjà attendrie fondit en larmes et eu[t] beaucoup de peine à se remettre. Elle me pria de ne point me faire connoître au Prelat, et même de ne pas dire que je fusse Genoise ; et si l'accent me trahissoit de dire que j'étois de Savon. Puis elle m'installa en qualité de femme de chambre. Laura conserva pendant une quinzaine de jours son humeur égale et enjouée ; mais au boût de ce tems elle nous parut serieuse, reveuse et dégoutée de tout. Ricardi cherchoit en vain à lui plaire, il ne pouvoit la ramener à ce qu'elle avoit été jusqu'alors " Ma chère Laura /:lui disoit-il un jour:/ que vous manque-t-il ? Comparez votre état actuel à celui dont je vous ai tirée.

— Eh pourquoi m'en avez vous tirée /:lui répondit Laura avec la plus grande véhémence:/ C'est ma misère que je regrette. Que fais-je ici au milieu de ces Princesses ? Leurs politesses équivoques sont autant d'amères injures. Oh mes haillons combien je vous regrette. Mon pain noir mes chataignes, je n'y puis penser sans que mon cœur soit déchiré. Et toi mon petit Ceco qui devois m'épouser quand tu

serois porte-faix, avec toi j'aurois connu la misere mais non pas les vapeurs, et les princesses auroient envié mon sort.

— Laura ! Laura quel est ce langage. /:s'ecria Ricardi:/

— C'est celui de la nature /:lui répondit Laura:/ Elle a fait les filles, pour devenir femmes et mères, dans l'état où le ciel les a fait naître, et non pas pour être nieces de pretres libertins. ” Ensuite Laure passa dans un cabinet dont elle ferma la porte sur elle.

Ricardi resta très embarrassé. Il avoit présenté la Paduli comme sa niece, et si l'étourdie alloit découvrir la verité, il en étoit jaloux [*sic*], et tout contribuoit à le rendre malheureux.

Le lendemain Ricardi se présenta en tremblant à la porte de Laura, et fut agréablement surpris d'en recevoir l'accueil le plus tendre. “ Pardonnéz /:lui dit elle:/ cher oncle cher bienfaiteur. Je suis une ingrante indigne de voir le jour. Je suis l'ouvrage de vos mains. Vous avez formé mon esprit. Je vous dois tout. Pardonnez un caprice où le cœur n'avoit point de part. ” La paix fut bientôt faite.

Quelques jours après Laura dit à Ricardi. “ Je ne puis être heureuse avec vous. Vous êtes trop mon maître tout ici vous appartient, et je suis dans une entière dépendance. Ce Lord qui vient chez nous, a donné à sa maitresse la plus belle terre du Duché d'Urbino. Voilà ce qui s'appelle un amant ; et si je vous demandois seulement cette Baronie où j'ai passé trois mois, vous me la refuseriez. Cependant c'est un legs de votre oncle Cambiasi et vous en pouvez disposer.

— C'est pour me quitter /:dit Ricardi:/ que vous voulez avoir un sort indépendant.

— C'est pour vous en aimer davantage /:lui répondit Laure:/ ”

Ricardi ne savoit s'il devoit donner ou refuser, il étoit amoureux, jaloux. Il craignoit de voir sa dignité compromise. Il craignoit de se mettre dans la dépendance de sa maitresse. Laura lisoit dans son ame, et l'auroit volontier poussé à boût, mais Ricardi avoit dans Rome un immense pouvoir sur un mot de sa part. Quatre Sbires auroient saisi la niece et l'auroient conduite en un couvent faire une longue pénitence. Cette consideration retenoit Laura, qui enfin se détermina à faire la malade, pour amener Ricardi où elle le vouloit. Ce projet l'occupoit lorsque vous etes entré dans la grotte.

“ Comment ce n'est pas a moi qu'elle pensoit ? demandois-je tout surpris. ”

— Non mon enfant /:me dit Sylvia:/ elle pensoit à une bonne baronie de deux mille scudi de rente. Mais tout à coup l'idée lui vient de contrefaire la malade et meme la morte. Elle s'y étoit déjà exercée en contrefaisant des actrices qu'elle avoit vu à Londres. Elle vouloit savoir, si elle vous feroit illusion. Vous voyez donc mon petit Espagnol que jusques là vous avez été complètement dupe, mais vous ne pouvez vous plaindre du reste de l'histoire et [ma] maitresse aussi ne se plaint pas de vous. Pour moi je vous ai trouvé charmant, lorsque défaillant vous cherchiez mon bras, pour vous soutenir, alors j'ai juré que j'aurois mon tour. ” Ainsi s'exprima la soubrette.

Que vous dirai-je ? J'étois confondu de ce que je venois d'entendre. On m'otoit mes illusions. Je ne savois où j'en étois. Sylvia profita de mon trouble pour porter le desordre dans mes sens. Elle n'eut pas de peine à réussir, elle abusa même de ses avantages, enfin lorsqu'elle m'eut remis dans ma voiture, je ne savais plus, si je devois avoir de nouveaux rémords, ou bien s'il valoit mieux n'y plus penser.

Comme le Marquis de Torres en étoit à cet endroit de sa narration, le Boemien forcé de nous quitter le pria d'en remettre la suite au lendemain

Alors Rebeca se tournant vers l'inconnu lui dit : “ Monsieur que pensez vous de l'erreur, où sont tous les amants, qui croient leurs flames eternelles ?

— Je pense /:répondit l'inconnu:/ que cette erreur commune à tous les amants provient de ce qu'ils ne réfléchissent pas assez sur la nature des *maximis* et *minimis*. S'il[s] fesoient plus d'attentions aux valeurs de difference y divisée par difference x . Ils s'apercevraient que la limite de leur calcul revient sur elle même, et dans bien des cas, ils pouvoient determiner les points de *rebroussement*

— En effet /:dit Rebeca:/ C'est la dernière chose à quoi pensent les amants.

— Peut-etre /:dit l'inconnu:/ Se representent-ils leur passion sous la forme d'une courbe dont les branches sont infinies. ” Il m'eut été inutile d'en entendre davantage. Je m'éloignai donc des savants interlocuteurs et je passai la journée comme j'avois fait les précédentes.

Quarante troisième Journée.

On se rassembla comme on avoit fait les jours précédents, et l'on ne manqua point de demander au Marquis de Torrès la suite de son histoire, qu'il reprit en ces termes.

Suite de l'histoire du Marquis de Torrès-Rovellas.

Je vous ai dit comment ayant fait deux infidélités à la belle Elvire j'avois eû des rémords affreux, après la première et comment après la seconde, je n'avois plus su, si j'en devois avoir, où s'il valoit mieux n'y plus penser. Je vous assure d'ailleurs que mon amour pour ma cousine étoit toujours le même, et mes lettres également passionnées. Mon Mentor qui vouloit à tout prix me guerir de mes idées romanesques se permettoit quelquefois des démarches qui sortoient un peu de son employ. Sans avoir l'air d'y être pour quelque chose, il m'exposoit à des tentations où je succombois toujours. Mais ma passion pour Elvire étoit toujours la même, et je brûlois d'impatience de voir la dispense sortir du greffe Apostolique.

Enfin Ricardi nous fit un jour venir, Santez et moi. Son air avoit quelque chose de solennel. Il en tempera cependant la gravité, par un sourire affable et nous dit : “ Votre affaire est terminée et ce n'a pas été sans peine. Nous accordons des dispenses assez facilement pour de certains pays catholiques, mais beaucoup plus difficilement pour l'Espagne, parceque la foi y est plus pure, et l'observance plus exacte. Cependant sa Sainteté considérant les fondations pieuses, faites en Amérique par la maison de Rovellas, et considérant de plus que la faute venielle de deux enfants étoit une suite des malheurs de la dite maison et non les fruits d'une éducation licencieuse, Sa Sainteté /:dis-je:/ a delié sur la terre les liens de parenté, qui existoient entre vous. Ils seront également déliés dans le Ciel. Cependant pour que d'autres jeunes gens, ne s'autorisent point de cet exemple pour tomber en pareille faute, et pour satisfaire aux saintes loix de la pénitence, il vous est ordonné de porter au cou un rosaire de cent grains, et de le réciter tous les jours pendant trois ans. De plus de bâtir une église pour les Theatins de la Vera-Cruz, et sur ce j'ai l'honneur de vous faire mon compliment ainsi qu'à la future Marquise. ” Je vous laisse imaginer ma joye. Je courus me faire délivrer le bref de sa sainteté, et nous quittâmes Rome deux jours après.

Je courus les jours et les nuits. J'arrivai à Burgos. Je vis Elvire. Elle étoit encore embellie. Il ne nous réstoit plus qu'à faire approuver le mariage par la cour ; mais Elvire étoit rentrée dans ses biens, et nous ne manquions plus d'amis. Nos tuteurs obtinrent l'aveu qu'on desiroit, et la cour y ajouta pour moi le titre de Marquis de Torrès-Rovellas.

Alors on ne s'occupa plus que de robes de parures, d'ecrins, délicieux fracas, pour la jeune fille qui va devenir épouse, mais la tendre Elvire n'y étoit point sensible, elle ne l'étoit qu'aux soins de son amant — Enfin arriva le jour où l'on devoit nous unir ; il me parût d'une mortelle longueur. Car la cérémonie ne devoit se faire que le soir. Dans la Chapelle d'une maison de campagne que nous avions près de Burgos.

Je me promenois dans les jardins pour charmer l'impatience dont j'étois dévoré. Puis je m'assis sur un banc, où je me mis à réfléchir sur ma conduite si peu digne de cet ange auquel j'allois être uni, et comptant toutes les infidélités que je lui avois faites, j'en trouvai jusqu'à douze. Alors le rémord entrant de nouveau dans mon âme et m'adressant à moi même les plus durs reproches. Je me dis : “ Ingrat ! malheureux ! as tu songé au trésor qu'on te destinoit, à cet être divin, qui ne soupire, qui ne respire même que pour aimer, et qui n'a jamais adressé une parole à un autre. ” Tandis que j'étois occupé de cet acte de cont[r]ition ; j'entendis que deux camaristes d'Elvire s'étoient placées sur un banc derrière la charmille où le mien étoit adossé, et qu'elles avoient commencé une conversation qui me rendit très attentif.

“ Eh bien Manuella /:disoit l'une des camaristes:/ Notre jeune maitresse va être bien contente aujourd'hui, car elle aimera en réalité, et en donnera des témoignages réels au lieu des menues faveurs

qu'elle accordoit si généreusement aux soupirants de la grille.

— Bon /:dit l'autre cameriste:/ vous voulez parler du maître de guitarrre, qui lui baisoit furtivement la main, en faisant semblant de la placer sur les cordes ?

— Point du tout /:reprit la première:/ je parle d'une douzaine de belles passions, bien innocentes à la verité, mais dont le jeu lui plaisoit et qu'elle encourageoit à sa manière d'abord le petit bachelier qui lui enseignoit la Géographie. Celui-la étoit bien amoureux par exemple. Aussi lui a-t-elle donné un beau paquêt de cheveux, qui m'ont bien manqué, lorsque j'ai voulu la coëffer le lendemain. Ensuite ce beau parleur, qui l'instruisoit de l'état de ses biens, et la mettoit au fait de ses affaires. Celui la par exemple avoit ses vues. Il combloit Mademoiselle des eloges les plus flateurs et même l'environnoit de louanges. Elle lui a donne son profil dessiné sur son ombre, et cent fois sa main à baiser à travers les barreaux et des cadaux de fleurs et des bouquets estrangés [*sic*]. ” Le reste du dialogue est sorti de ma mémoire, mais je puis vous assurer que la douzaine étoit complete. J'en fus très affecté. Sans doute Elvire n'avoit accordé que des faveurs très innocentes, ou plustôt c'étoient de véritables enfantillages. Mais enfin Elvire de mon imagination ne devoit pas se permettre ces ombres d'infidélités. C'étoit sans doute très mal raisonné. Elvire avoit des son enfance begayé, puis parlé d'amour. J'aurois du comprendre, qu'aimant à traiter ce sujet elle s'en occuperoit avec d'autres que moi. Mais je ne l'aurois jamais cru lorsqu'on me l'eu dit. Ici j'étois convaincu, détrompé, noyé dans mon chagrin. Alors on m'appella pour la ceremonie. J'entrai dans la Chapelle avec un visage tout décomposé, qui surprit ma mere et remplit ma future d'inquietude et de tristesse. Le prêtre même en fut déconcerté et ne savoit plus s'il devoit nous marier. Cependant il nous maria, mais je vous assure que jamais journée attendue avec impatience, ne répondit moins à ce qu'elle sembloit promettre.

Il n'en fut pas de même de la nuit. L'hymen éteignant ses flambaux nous couvrit du voile protecteur de ses premiers plaisirs. La tous les badinages de la grille s'efacerent du souvenir d'Elvire ; des transports inconnus remplirent son cœur et d'amour et de reconnoissance. Elle fut toute à son époux. Le lendemain nous avions l'air très heureux, et comment auroi-je pu conserver quelque chagrin. Les hommes qui ont traverse la vie, savent que parmi les biens qu'elle peut offrir, il n'en n'est point de comparable au bonheur que donne la jeune épouse, portant dans le lit nuptial et tant de mysteres à pénétrer, et tant de rêves à réaliser, et tant de pensées caressantes. Qu'est ce que le reste de l'existence, auprès de jours pareils passés entre des émotions si dou[c]es et les decevantes illusions d'un avenir que l'espérance embelit des couleurs les plus flateuses.

Les amis de notre maison nous laisserent quelque tems abandonnés à notre ivresse, et lorsqu'ils nous crurent en etat de les entendre, ils chercherent à reveiller en nous le sentiment de l'ambition. Le Comte de Rovellas avoit eu quelque espoir d'obtenir la grandesse et selon eux, nous devions suivre ses projets, nous le devions à nous même et plus encore aux enfants que le ciel nous donneroit. Nous pourrions un jour nous repentir de ne l'avoir pas fait, et il est toujours bon de s'épargner des regrets.

Nous étions dans l'age où l'on n'a guerre de volontés, que celles de ses entours, et nous nous laissames conduire à Madrid. Le Vice-Roi lorsqu'il fut informé de nos intentions écrivit en notre faveur dans les termes les plus pressants. Les aparences ne tarderent pas à nous devenir favorables. Mais ce n'étoit que des apparences, elles prirent successivement toutes les formes mobiles de la cour, et ne devinrent jamais des réalités.

Nos esperances trompées affligerent les amis de notre maison, et malheureusement aussi ma mère qui auroit donné tout au monde pour voir son petit Lonzeto Grand d'Espagne. Elle tomba vers le même tems dans une maladie de langueur et sentit que sa fin n'étoit pas éloignée. Alors après le soin de son âme, son plus grand desir fut de laisser des témoignages de reconnoissance aux bonnes gens du bourg de Villaca, qui nous avoient tant aimé dans le tems de notre misère, l'alcalde le curé et d'autres. Ma mere n'avoit rien a elle, mais mon epouse se pretant à de si louables dispositions, lui fit des donations qui surpassoient encore, le bien qu'elle vouloit faire. Nos anciens amis furent informés de la fortune qui leur étoit assurée. Ils vinrent à Madrid entourer le lit de leur bienfaitrice. Ses derniers moments furent très douce [*sic*], elle s'éteignit sans douleur et recut ainsi des cette vie une partie des recompenses que méritoient ses vertus et plus encore à son extrême bonté. Bientôt nous eûmes de nouvelles larmes à répandre ; deux fils qu'Elvire m'avoit donnés languirent et moururent. Alors aussi

la grandesse perdit tout ce qu'elle avoit eu d'atrait pour nous. Nous cessames nos sollicitations, et nous resolumes de passer au Mexique, où l'état de nos affaires exigeoit notre présence. La santé de la Marquise avoit beaucoup souffert et les medecins assuroient qu'un voyage sur mer le [*sic*] pouroit rétablir.

Nous partimes donc et nous arrivames à la Véracruz après une navigation de dix semaines qui eut pour la santé d'Elvire tout l'efet favorable qu'on s'en étoit promis. Elle arriva dans le nouveau monde non seulement bien portante, mais plus belle qu'elle ne l'avoit jamais été.

Nous trouvames à la Vera-Cruz un des premiers Officiers du Vice-Roi, envoyé pour nous complimenter et nous conduire à Mexico. Cette homme nous parla beaucoup de la magnificence, du Comte de Penna-Velez, et du ton de gallanterie introduit chez lui. Nous en savions quelque chose par nos relations avec l'Amerique, nous en savions que son penchant pour les femmes s'étoit reveillé, lorsqu'il avoit vu son ambition pleinement satisfaite, et que ne pouvant plus etre heureux par le mariage, il avoit cherché les plaisirs dans ce commerce de Gallanterie polie et delicate, qui distinguoit autrefois la societé Espagnôle.

Nous restâmes peu à la Vera-Cruz, et nous fimes le voyage de Mexico avec toute l'aisance possible. Cette capitale est comme l'on sait située au milieu d'un lac. Nous arrivames sur ses bords à l'entrée de la nuit. Et bientôt nous apperçumes cent gondoles chargées de lampions. La plus richement ornée ayant pris l'avance pour aborder la première. Nous en vimes sortir le Vice-Roi, qui s'adressant à mon épouse lui dit : “ Fille incomparable, d'une femme que mon cœur, n'a point cessé d'adorer. Je croyois que le ciel vous avoit enlevée à mes vœux légitimes, mais son indulgence, à laisse au monde un si bel ornement et je lui en [rends] grace. Venez donc belle Elvire embellir notre hemisphere, en vous possedant il n'aura plus rien à envier, à l'orgueilleuse Europe. ” Ensuite le Vice-roi me fit l'honneur de m'embrasser et nous primes place dans sa gondôle. Je m'appercus bientôt que ce Seigneur fixoit la Marquise d'un air surpris, enfin il lui dit : “ Je croyois Madame avoir conservé dans ma mémoire le souvenir de vos traits, mais je vous l'avoue, je ne vous eusse jamais reconnu, au reste si vous avez changé c'est bien à votre avantage. ” Nous nous rappellames alors que le Vice-Roi n'avoit jamais vu mon épouse, et que c'étoient vos traits qui étoient restés dans sa memoire. Je lui dis qu'effectivement le changement étoit grand et que tous ceux qui alors avoient vu Elvire auroient la plus grande peine à la reconnoître.

Après une demie heure de navigation nous arrivames à une isle flotante, qui par un ingénieux artifice offroit l'apparance d'une isle veritable, couverte d'orange[r]s et d'autres arbustes, mais qui néamoin se soutenoit sur la surface de l'eau. Elle pouvoit etre conduite dans toutes les parties du lac et jouir de ses differents aspects. Ces sortes de constructions sont communes au Mexique, on les appelle Chinampas. A[u] milieu de l'isle étoit une rotonde fort éclairée et resonnant au loin des sons d'une musique bruyante. Bientôt à travers les lampions, nous distingames les chiffres d'Elvire. En approchant du rivages, nous vimes deux troupes d'hommes et femmes vêtus avec la plus grande magnificence, mais en des parures bisares, ou les vives couleurs de divers plumages disputoient d'éclat avec les plus riches pierreries. “ Madame /:dit le Vice-roi:/ L'une de ces troupes [*sic*] est composée de Mexicains. Cette belle personne que vous voyez à leur tête est la Marquise de Montesume. Dernière de ce grand nom que portoient les souverains du pays. La politique du Conseil de Madrid, lui défend de perpetuer des droits, que bien des Mexicains regardent encore comme très legitimes. Mais elle est au moins Reine de nos fêtes. C'est le seul hommage qu'il nous soit permis de lui rendre. Les hommes de l'autre troupe se disent Incas de Perrou. Ils ont appris qu'une fille du Soleil est abordée au Mexique et viennent l'adorer. ” Tandis que le Vice-Roi addressoit ce compliment à mon epouse, j'avois les yeux fixés sur elle, et je crus voir dans les siens, je ne sais quel feu, provenant de quelque étincelle d'un amour propre, qui depuis sept ans que nous étions maries, n'avoit pas eu le tems de se developper. En effet malgré toutes nos richesses, nous étions loin de jouer à Madrid un premier rôle. Elvire occupée de ma mère, de ses enfants, de sa propre santé, avoit eu peu d'occasions de briller. Mais le voyage lui avoit rendu toute sa beauté en même tems que sa santé. Placée dans les premiers rangs d'un nouveau Théâtre, elle me parut disposée à prendre d'elle même et de son merite des idées exaltées ainsi qu'à fixer sur elle l'attention universelle.

Le Viceroi installa Elvire comme Reine des Perouviens, puis il me dit : “ Vous êtes sans doute le premier sujet de cette fille du soleil, mais comme nous sommes tous déguisés, vous voudrés bien jusqu’à la fin du bal reconnoître les loix d’une autre souveraine. ” En même tems il me présenta à la Marquise de Montesume, et mit sa main dans la mienne.

Nous entrames dans le gros du bal. Ses deux troupes danserent, leur emulation reciproque rendit la fête animée. On resolût de continuer la Mascarade jusqu’à la fin de la saison. Je restai donc le sujet de la prétendante du Mexique, et mon epouse traitoit les siens avec une affabilité qui ne m’échappoit pas.

Mais je dois vous peindre la fille des Casiques, ou plustôt vous donner quelque’idée de sa figure, car il me s[er]oit impossible de rendre par mes expressions, et sa grâce sauvage et les impressions rapides que ses traits recevoient des mouvements de son ame passionnée.

Tlascala de Montesume avoit vu le jour dans la partie Montagneuse du Mexique, et n’avoit pas le tein baroné [*sic*] des habitans de la plaine. Le siens sans offrir la couleur des blondes en avoit la delicatesse, et des yeux noirs comme le jayet en augmentoient l’éclat. Ses traits moins saillants que ceux des Européens n’avoient pas l’applatissement qu’on voit aux races Americaines. Tlascala ne les rappelloit pas que par des levres un peu pleines mais charmantes lorsque le sourire leur pretoit sa grâce fugitive. Pour sa taille je n’ai rien a vous en dire, je m’enrême [*sic*] à vôtre imagination ou plustôt à celle de l’Artiste qui, voudroit peindre Attalante ou Diane. Toute l’habitude de son corps avoit aussi quelque chose de particulier. On démeloit dans ses mouvemens un premier élan passionné, modéré par un effort sur elle même. Le calme chez elle n’avoit point l’air du repos et déceloit quelque agitation intérieure.

Trop souvent le sang des Montésumes rappelloit à Tlascala, qu’elle étoit née pour régner sur une vaste partie du monde. En l’abordant on lui trouvoit l’air altier d’une Reine ofensée, mais elle n’avoit pas encore ouvert la bouche que le plus doux regard charmoit déjà celui que sa réponse alloit enchanter lorsqu’elle entroit dans le salon du vice-roi, on croyoit lui voir quelque indignation de se trouver entre des égales mais bientôt elle n’avoit plus d’egale. Les cœurs faits pour aimer avoient reconnu leur souveraine, et s’empressoient autour d’elle. Tlascala n’étoit plus reine elle étoit femme, et jouissoit de leurs hommages.

Je m’aperçus de le premier bal, de cette humeur hautaine. Je croyois lui devoir adresser quelque compliment analogue au caractère de son masque ainsi qu’à la qualité de son premier sujet que m’avoit donnée le Vice-Roi, mais Tlascala me recut très mal : “ Monsieur ! /:me dit-elle:/ une royauté de bal peut flatter celles que leur naissance n’avoit pas appellé au Trône. ” En meme tems, elle jetta un coup d’œil sur ma femme. Elvire étoit en ce moment entourée de Peruviens qui la servoient à genoux. Son orgueilleuse joye alloit jusqu’au ravissement, j’en éprouvai pour elle une sorte de honte et je lui en parlai des le soir même. Elle reçut mes avis avec distraction, mes empresses avec froideur. L’amour propre étoit entré dans son ame, il en avoit banni l’amour.

L’ivresse que produit un encens flateur est longue à se dissiper, celle d’Elvire ne put [qu’]augmenter. Tout le Mexique fut partagé entre sa beaute parfaite, et les charmes incomparables de Tlascala. Les jours d’Elvire se passerent à jouir du succès de la veille et préparer celui du lendemain. Une pente rapide l’entraînoit vers les amusements de tout genre. Je voulus l’arreter ce fut en vain. J’étois moi-même entraîné mais dans une direction differente, et bien loin des sentiers fleuris où tous les biens naissoient sous les pas de mon epouse

Je n’avois pas trente ans ni même vingt neuf. J’étois dans cet âge ou les sentiments ont encore la fraicheur de la jeunesse et les passions, la force de l’homme mon amour, né près du berceau d’Elvire, n’étoit jamais sorti de l’enfance, et son esprit nourri d’abord de follies romanesques n’avoit point acquis de maturité. Le mien n’étoit pas beaucoup plus avancé. Ma raison avoit pourtant fait assez de progrès pour me faire apperçevoir que les idées d’Elvire, tournoient sur des petits interêts, des petites rivalités, et souvent des petites médisances, cercle étroit où les femmes sont retenues par les bornes du caractère plustôt que par celles de l’esprit. Les exceptions en ce genre sont rares et je croyois qu’il n’en n’étoit point. Mais combien je fus détrompé lorsque je connus Tlascala. Nulle jalouse emulation n’avoit trouvé le chemin de son âme. Tout son sexe avoit des droits à sa bienveillance, et celles qui l’honoroiient par la beauté, les grâces ou les sentiments, lui inspiroient l’interêt le plus vif. Elle eut

voulu les avoir autour d'elle mériter leur confiance et obtenir leur amitié. Pour les hommes elle en parloit rarement toujours avec réserve, si ce n'est lorsqu'elle trouvoit à louer des actions nobles et généreuses, alors son admiration étoit exprimée avec franchise, et même avec chaleur. D'ailleurs sa conversation rouloit sur des idées générales, et n'étoit très animée que lorsqu'il s'agissoit de la prospérité du nouveau monde et du bonheur de ses habitants, sujet favori auquel elle revenoit toutes les fois qu'elle croyoit le pouvoir faire sans inconvénients

Bien des hommes sont destinés par l'influence de leur étoile, et sans doute de leur caractère à passer leur vie sous les loix de ce sexe. Qui domine ceux de ces gens là [*sic*]. J'avois été l'humble adorateur d'Elvire ensuite époux assez soumis. Mais elle même avoit relâché ma chaîne, par le peu de prix qu'elle sembloit y mettre.

Les mascarades se succéderent les unes aux autres et le train de la société m'attacha pour ainsi dire à tous les pas de Tlascala. Mon cœur m'y attachoit bien davantage, premier changement que j'aperçus en moi fut de sentir mes pensées s'élever, et mon âme s'agrandir. Mon caractère prit plus de décision, ma volonté plus de force. J'éprouvai le besoin de mettre mes sentiments en actions, et d'influer sur mes semblables. Je demandai et j'obtins de l'emploi.

La charge dont je fus revêtu mettoit plusieurs provinces dans ma dépendance. J'y vis les naturels opprimés par le peuple conquérant, et je pris leur défense. J'eus des ennemis puissants. J'encourus la disgrâce du Ministre. La cour même sembloit me menacer. J'opposais la plus courageuse résistance. J'obtins l'amour des Mexicains, l'estime des Espagnols et plus que tout cela, j'inspirai un vif intérêt à la femme qui déjà possédoit toutes mes affections. A la vérité Tlascala avoit avec moi la même réserve ou même davantage, mais son regard cherchoit le mien, s'y reposoit avec complaisance et s'en détournoit avec trouble. Elle me parloit peu, pas même de ce que j'avois fait pour les Américains. Mais lorsqu'elle m'adressoit la parole, sa respiration s'embarassoit, son haleine étoit agitée, et sa voix timide et douce donnoit au discours le plus indifférent le ton d'une intimité naissante. Tlascala croyoit trouver en moi une âme pareille à la sienne. Elle se trompoit, son âme avoit passé en moi. Elle m'inspiroit et me fesoit agir.

Moi même je me fis quelque illusion, sur la force de mon caractère. Mes reveries devinrent des méditations, mes idées sur le bonheur de l'Amérique prirent la forme de projets hasardeux. Mes amusements mêmes eurent une teinte d'heroïsme. Je suivois dans les bois le Jaguac et le Puma, ou même j'attaquois ces animaux féroces, mais ce que je fesois le plus souvent, c'étoit de m'enfoncer dans les vallons sauvages au milieu des échos solitaires, seuls confidant d'un amour, dont je n'osai faire l'aveu à celle qui l'avoit inspiré.

Tlascala m'avoit assez deviné. Je commençois à demeller ses sentiments, et nous nous serions facilement trahi aux yeux d'un public assez clair voyant. Nous échapâmes cependant à son attention. Le vice Roi eut des affaires sérieuses qui suspendirent le cours des fêtes brillantes, qui étoient devenues sa passion et celle de toute le Mexique, chacun alors prit un genre de vie moins dissipé. Tlascala se retira dans une maison qu'elle avoit au nord du lac Tezcuco. Je commençai par y aller souvent. Je finis par l'aller voir tous les jours. Je ne puis trop vous expliquer la manière dont nous étions ensemble ; de mon côté c'étoit un culte qui tenoit du fanatisme. Du sien c'étoit un feu sacré dont elle nourrissoit la flamme dans le silence et le recueillement. L'aveu de nos sentiments étoit sur nos lèvres et nous n'osions le prononcer. Cet état étoit délicieux. Nous en savourions la douceur, et nous craignons d'y rien changer.

Comme le Marquis de Torrès en étoit à cet endroit de sa narration le Boémien forcé de s'occuper des intérêts de la horde le pria d'en remettre la suite au lendemain. Alors Rebecca s'adressant à notre inconnu lui dit : “ Monsieur ! ne croyez vous pas que l'amour soit le plus puissant mobile qui nous puisse porter à la gloire et aux grandes actions ?

— Madame ! /:lui répondit-il:/ la question que vous me proposez à deux cas très différents.

D'abord nous pouvons nous représenter l'homme comme un corps tout à fait inerte. C'est à dire que naturellement, il n'aimeront [*sic*] pas la gloire. Il est douteux qu'alors aucune femme puisse la lui faire aimer.

Dans le second cas on supposeroit un homme qui tendroit déjà vers la gloire et une femme qui lui donneroit une impulsion dans la même direction. Nous pouvons représenter l'homme par 5 et supposer son mouvement *égal* 2. La femme dont il est amoureux sera un corps *moindre* comme 3, ayant un mouvement plus fort comme 7. Alors selon les regles de la Méchanique l'homme gagnera réellement quinze huiti[è]mes de vitesse. Ce qui est favorable à votre système. Mais ce cas est très rare. Il est au contraire très commun que l'amour soit une véritable perturbation, qui détourne du chemin de la gloire. Des lors l'homme amoureux ne suivra plus ni la direction de l'amour ni celle de la gloire, mais une *diagonale* resultante de la composition du mouvement. Auguste ne suivoit que son ambition. Antoine au contraire gravitant vers Cléopatre, obeît à deux attractions différentes, et suivit dans l'espace une courbe rentrante vers l'amour.

— Tout ceci /:dit Rébecca:/ n'est proprement qu'un cas particulier du probleme des trois corps. ”

Je ne savois point et je ne sais pas encore [ce] que c'est que le problème de trois corps, mais je compris qu'il appartenoit à la plus haute géometrie, car l'inconnu parut charmé de ce qu'avoit dit Rebeca, et la regardant avec des yeux où la tendresse étoit peinte il lui dit : “ Oui charmante Laure, vous avez complètement raison. Un pareil calcul seroit digne de vous. Par une integration savante, vous reduiriez les différentielles du second ordre à d'autres mieux connues, en même tems que vous sauriez habilement négliger des valeurs moindres qui ne feroient qu'embarasser vos equations. Permettez moi cependant de vous temoigner l'admiration que vous m'inspirez. ” En meme tems l'inconnu baisa la main de Rebeca. Je ne voulus point troubler des instans si doux. Je m'eloignais et passé [*sic*] la journée comme j'avois fait les précédentes.

Quarante et quatrième Journée.

On se rassembla comme on avoit fait les jours precedents, on demanda au Marquis de Torres la suite de son histoire, et il la reprit en ces termes :

Suite de l'histoire du Marquis de Torres-Rovellas.

Je vous ai parlé de mon amour pour l'adorable Tlascalca, je vous ai peint sa figure et son âme, le reste de mon histoire vous la fera mieux connoître

Tlascalca étoit convaincu des vérités de notre sainte religion, mais en même tems elle étoit pénétrée d'un saint respect pour la memoire de ses ancêtres, et dans sa croyance mitigée, elle leur avoit arrangé un paradis à part, qui n'étoit point dans le ciel mais dans quelque région mitoyenne. Elle partageoit jusqu'à un certain point les superstitions de ses Compatriotes ; elle croyoit que les ombres illustres des Rois de sa race descendoient dans les nuits obscures, et venoient visiter un ancien cimetière, situé dans les montagnes. Rien au monde n'auroit pu engager Tlascalca à s'y trouver la nuit. Mais nous y allions quelquefois le jour et nous y passions bien des heures. Elle m'expliquoit les hieroglyphes gravés sur les tombeaux de ses pères, et les éclaircissoit par des traditions dont elle étoit parfaitement instruite.

Nous connoissons déjà la plus part des inscriptions et poussant plus loin nos recherches, nous en trouvions de nouvelles que nous débarassions de la mousse et des epines, qui les couvroient. Un jour Tlascalca me montra un buisson d'une sorte d'Acanthe, et me dit : que ce n'étoit pas sans dessein qu'il se trouvoit en cet endroit. Celui qui l'avoit planté ayant eu l'intention, d'appeler les vengeances celestes sur des manes ennemies. Elle ajouta que je ferois une bonne action en détruisant ces tiges funestes. Je pris une hache que tenoit un Mexicain et j'abattis cet ombrage de si mauvais augure. Alors nous découvrimes une pierre plus chargée d'hieroglyphes que nous ne les avions vues jusqu'alors. " Ceci /:me dit Tlascalca:/ fut écrit après la Conquête. Les Mexicains entremeloient alors leurs hieroglyphes, de quelques lettres Alphabetiques, qu'ils avoient imités des Espagnols. Les inscriptions de ce tems la sont les plus facile à lire. " Tlascalca lut enfin, mais à mesure qu'elle lisoit une douleur croissante se peignit dans ses traits. Elle tomba sans connoissance sur la pierre qui pendant deux siècles avoit recelé la cause de sa subite horreur.

Tlascalca transportée chez elle reprit quelque connoissance, mais ce ne fut que pour proferer des discours sans liaison et qui n'exprimoient que son égarement. Je retournais chez moi la mort dans l'ame, et le lendemain je recus une lettre ainsi conçue :

Alonzo pour vous écrire j'ai rassemblé mes forces et mes idées. Ces lignes vous seront remises par le vieux Xoar, qui fut mon maître dans [notre] langue ancienne. Conduisez le à la pierre que nous avons découverte, et qu'il en traduise l'inscription. Ma vue se trouble. Mes yeux se couvrent d'une sombre vapeurs — Alonzo des Spectres affreux se mettent entre nous. Alonzo je ne te vois plus.

Ce Xoar étoit un Teoquixpi c'est à dire descendant des anciens pretres. Je le conduisis au Cimetiere et lui montrai la pierre fatale. Il en copia les hieroglyphes et emporta chez lui [*sic*]. Je me rendis chez Tlascalca, elle étoit dans le délire et ne me reconnut point. Le soir la fièvre paroissoit diminuée, mais le medecin me pria de ne point me faire voir.

Le lendemain Xoar m'apporta la traduction de l'inscription Mexicaine. Elle étoit conçue en ces termes :

" Moi Kvatril fils de Montésune. J'ai porté ici le Corps infame de Marina, qui livra son cœur et sa patrie au détestable Cortez Chef des brigands de la mer — Esprits de mes Ancêtres ! qui revenez ici dans les nuits obscures, Esprits ! que j'évoque avec les mains Saintes [*sic*] du sang des victimes humaines — Esprits de mes ancêtres ! rendez pour quelques instants la vie à ces restes inanimés et faite leur souffrir l'agonie et la mort.

Esprits de mes ancêtres ! écoutez ma voix ! écoutez les maledictions qu'elle profère ! Voyez mes

mains, encore fumantes du sang des victimes humaines.

Moi Kvatril, fils de Montésoume. Je suis père. Mes filles errent sur les sommets glacés des montagnes, mais la beauté est l'attribut de notre sang illustre — Esprits de mes ancêtres ! si jamais une fille de Kvatril, ou la fille de des [*sic*] filles, ou de ses fils, si jamais une fille de mon sang prodiguait son cœur et ses charmes à la [race] perfide de nos conquérants. Entre les filles de mon sang s'il se trouvoit une Marina. Esprits de mes ancêtres, qui descendez ici dans les nuits obscures ! punissez la par des tourments affreux.

Venez dans la sombre nuit sous la forme de vipères enflammées, déchirez son corps, dispersez le dans le sein de la terre, et que chacun de ses lambeaux ressente les douleurs l'agonie et la mort.

Venez dans la sombre nuit sous la forme de vautours dont le bec sera de fer rougi au feu ! Déchirez son corps, dispersez le dans l'espace des airs, et que chacun de ses lambeaux ressente la douleur, l'agonie et la mort.

Esprits de mes ancêtres, si vous vous y refusez, j'implôre contre vous les dieux que je ne cesse d'abreuver de sang humain. Puissent-ils vous faire éprouver les mêmes tourments. J'ai gravé ces imprécations moi Kvatril fils de Montesoume, et j'ai planté autour de la pierre le funeste Meskourxolha. ”

Il s'en fallut peu que cette inscription ne fit sur moi l'effet qu'elle avoit fait sur Tlascalca. J'essayais de convaincre Xoar de l'absurdité des superstitions mexicaines, mais je vis bientôt que je ne devois pas l'attaquer de ce côté et lui même me montra une autre voie pour porter des consolations dans l'âme de mon amante.

“ Seigneur /:me dit Xoar:/ il est indubitable que les esprits des Rois, reviennent dans le Cimetière de la montagne, et qu'ils ont le pouvoir de tourmenter les morts et les vivants, surtout lorsqu'ils y sont invités par les imprécations que vous avez vues sur la pierre. Mais bien des circonstances en peuvent affaiblir le redoutable effet. D'abord vous avez détruit l'arbuste malfaisant planté sur cette tombe funeste. Et puis qu'y a-t-il de commun entre vous, et les farouches compagnons de Cortez. Continuez à être le protecteur des Mexicains et croyez que nous ne sommes pas tout à fait ignorants dans l'art d'apaiser les esprits, et même les dieux terribles adorés jadis dans le Mexique, et que vos prêtres appellent démons. ”

Je conseillais à Xoar de ne point trop manifester ses opinions religieuses, et je me proposais de saisir toutes les occasions de servir les naturels du Mexique. Elles ne tardèrent point à se présenter. Une révolte se manifesta dans les Provinces conquises par le Vice-Roi ce n'étoit proprement qu'une juste résistance à des oppressions très opposées aux intentions de la cour, mais le sévère Vice-Roi ne fit point cette distinction. Il se mit à la tête d'une armée, entra dans le nouveau Mexique dissipa les atteroupements et ramena deux Caciques qu'il destinoit à périr sur l'échafaut, dans la Capitale du nouveau monde. On alloit lire leur sentence, lorsque m'avancant dans la salle de justice, et mettant mes mains sur les deux accusés, je prononçais ces mots : *Los toquo por parté d'el Rey !* Je les touche de la part du Roi.

Cette ancienne formule du droit espagnol, est encore d'une telle force, qu'aucun Tribunal n'oseroit y mettre opposition, et qu'elle suspend l'exécution de tout arrêt. Mais celui qui en use se rend caution personnelle. Le vice Roi avoit droit de me traiter, comme les rebelles qu'il alloit condamner. Il usa de son droit avec rigueur me fit jeter dans un cachot, et là se sont passés les plus doux instants de ma vie.

Une nuit, et tout étoit nuit dans ce séjour ténébreux, j'aperçus au bout d'une longue galerie une lueur foible et pâle, qui s'avancant vers moi, me fit reconnoître les traits de Tlascalca. Ce seul aspect eût suffi pour faire de ma prison un lieu de délices, mais non contente de l'embellir de sa présence, elle m'y préparoit la plus douce des surprises, l'aveu d'une passion égale à la mienne. “ Alonzo ! /:me dit elle:/ vertueux Alonzo ! tu l'emportes ! Les manes de mes pères sont apaisées, ce cœur que nul mortel ne devoit posséder est devenu ton bien, et le prix des sacrifices, que tu ne cesses de faire au bonheur de mes infortunés compatriotes. ” Tlascalca, eût à peine achevé ces mots, qu'elle tomba dans mes bras, sans sentiments et presque sans vie. J'attribuais cet accident au saisissement qu'elle avoit éprouvé, mais hélas ! la cause en étoit plus éloignée et plus dangereuse. L'horreur qu'elle avoit éprouvée, dans le Cimetière, la fièvre délirante qui l'avoit suivie avoit altéré sa constitution.

Cependant les yeux de Tlascala, se rouvrirent à la lumière, et de celestes clartés, me parurent changer ma sombre prison en un séjour radieux — Amour ! dieu de ces hommes anciens qui t'adoroient par ce qu'ils étoient les hommes de la nature. Divin Amour ! jamais ta puissance ne parut à Eneide [*sic*], ni Paphos comme dans les cachôts du nouveau monde. Le mien étoit devenu ton temple, les billôts tes autels, les fers tes guirlandes. Ce prestige n'est point encore dissipé, il subsiste tout entier dans ce cœur glacé par les ans, et lorsque ma pensée, que les souvenirs agitent, veut se reporter au milieu des illusions du passé, elle ne va point chercher le lit nuptial d'Elvire, ni la couche libertine de Laure, mais les murs d'une prison.

Je vous ai dit messieurs que le vice-Roi avoit été très irrité contre moi. Son caractère impétueux l'avoit emporté sur ses principes de justice, et sur l'amitié qu'il avoit pour moi. Il expédia un vaisseau, léger pour l'Europe, et son rapport me dépeignoit comme un fauteur des revoltes, mais le navire avoit à peine mis à la voile, que l'équité du Vice-Roi reprit le dessus. Il vit l'affaire sous un tout autre jour. Sans la crainte de se compromettre, il eut envoyé un second rapport contraire au premier. Il expédia cependant un second vaisseau chargé de dépeches concues de manière à mitiger l'effet des premières.

Le Conseil de Madrid assez lent dans toutes ses délibérations, eut tout le tems de recevoir ce second rapport et l'on attendit assez longtems sa réponse, elle fut telle qu'on pouvoit se la promettre de la prudence la plus consommée. L'arrêt du Conseil paroissoit dicté par la plus extrême severité, et prononcoit des peines capitales, contre les auteurs et les fauteurs de la révolte. Mais en suivant strictement les termes de l'arrêt il étoit dif[i]cile de trouver des coupables, et le Vice-Roi recût des instructions secrètes qui lui défendoient d'en chercher.

La partie ostensible de l'arrêt fut connue la première, et porta une dernière atteinte, à la vie chancelante de Tlascala, un vomissement de sang, une fièvre d'abord foible et lente, ensuite brulante et continue... Le tendre vieillard ne put en dire davantage. Des sanglots etouferent sa voix, il s'éloigna de nous pour laisser un libre cours à ses larmes.

Le reste de la journée se passa à peupres comme les précédentes.

Quarante cinquieme Journée.

On se rassembla à l'heure accoutumée, on demanda au Marquis la suite de son histoire, et il la reprit en ces termes :

Suite de l'histoire du Marquis de Torres Rovellas.

En vous parlant de mes disgraces, je ne vous ai point dit de [*sic*] la part que mon épouse y avoit prise. D'abord elle se fit faire plusieurs robes d'une étofe sombre. Ensuite elle se retira dans un couvent dont le parloir devint un sallon de Compagnie. Elle n'y paroissoit cependant qu'un mouchoir à la main et les cheveux épars. Je ne pouvois qu'être sensible à ses marques d'intèret. Quoique absous les formalités de la justice et la lenteur naturelle aux Espagnols, me firent rester encor quatre mois en prison, dès que j'en fus sorti, je me rendis au couvent de la Marquise, et la ramenai à l'hôtel, où son retour fut célébré par une fête. Quelle fête, juste Ciel ! Tlascala n'étoit plus. Les plus indifferents la regréttoient ; par leur tristesse vous pouvez juger de ma douleur. J'y étois absorbé, et ne voyois rien autour de moi. Je fus tiré de cet état par un sentiment nouveau et flâteur.

Un jeune homme d'un naturel heureux à le désir de se distinguer. A trente ans il sent le besoin de l'estime, plus tard on veut de la consideration. J'en étois à l'estime et peut être ne me l'eut on pas accordé, si l'on eut su combien l'amour avoit de part à toutes mes actions. Mais on les attribuoit à des rares vertus soutenues par un grand caractère. Il s'y joignoit un peu de cet enthousiasme dont on se prend volontiers pour ceux qui ont occupé le public. Celui de Mexico me fit connoître la haute opinion qu'il avoit prise de moi, et ses flateurs homages me tirerent de ma profonde affliction. Je sentois n'avoir pas encore mérité ce degré d'estime, mais j'esperois m'en rendre digne. Ainsi lorsque accablés par la douleur, nous ne voyons plus devant nous qu'un sombre avenir. La providence soigneuse de nos destinées ralume des lueurs inespérées qui nous remettent dans le chemin de la vie. Je me proposais donc de mériter l'estime. J'eus des emplois, je les exerçais avec une probité scrupuleuse autant qu'active. Mais j'étois né pour aimer Tlascala occupant encore mon cœur glaissoit [*sic*] néanmoins un grand vide. Je cherchais les occasions de le remplir.

Quand on a passé trente ans on peut encore éprouver un grand attachement, et même l'inspirer, mais malheur à l'homme de cet âge, qui veut se meller aux jeux des jeunes amours. La gaïté n'est plus sur ses levres, la tendre joye dans ses yeux. L'aimable déraison dans son langage. Il cherche les moyens de plaire et n'a plus l'instinct facile, qui les inspire. Il raisonne l'amour, la troupe modique [*sic*] et folatre meprise les lecons et fuit à tire d'aile chercher les groupes de la jeuneusse.

Enfin pour parler sans Poésie, j'eus des maitresses qui me payerent de retour, mais leur tendresse avoit pour ordinaire quelque motif de convénance, qui ne les empechoit pas de me sacrifier à des amants plus jeunes. J'en étois quelquefois piqué, jamais affligé. Je changeois des chaines legères contre d'autres qui n'étoient pas plus pessantes, et ces engagements me donnoient à tout prendre plus de plaisir que de peines.

Ma femme atteignit quarante ans. Les hommages l'environnoient encore, c'étoient déjà ceux du respect. On s'empressoit de l'entretenir ce n'étoit plus d'elle qu'on lui parloit. Le monde ne la quittoit point encore, mais il n'avoit plus pour elle le même charme

Le Vice-roi mourrut. Ma femme avoit formé sa société d'habitude. Elle desira voir du monde chez elle J'aimois encore la société des femmes. Il me parût agréable de la trouver en descendant seulement un escalier. La Marquise étoit pour moi presque une nouvelle connoissance, elle me parut aimable, je me piquai de l'être, ma fille qui est ici avec moi, est le fruit de cette reunion.

Les couches tardives de la Marquise eurent sur sa santé une influence funeste. Diverses incommodités se succedèrent, enfin elle tomba dans une maladie de langueur qui la conduisit au tombeau. Je lui donnai des pleurs sinceres. Elle avoit été ma première amante et ma dernière amie. Le sang nous unissoit, je lui devois ma fortune et mon rang, que des motifs de la regretter. Lorsque je

perdis Tlascala, j'étois encore environé de toutes les illusions de la vie. La marquise me laissa seul sans consolations, et dans un abattement dont rien ne pouvoit me tirer. Je m'en tirai pourtant. J'allai dans mes terres, je logeais chez un de mes vassaux sa fille trop jeune encore pour apprecier les ages, se prit pour moi d'un sentiment qui ressembloit quelque peu à de l'amour et m'a fait cueuillir quelques fleurs aux derniers jours de ma tardive automne.

Enfin l'âge a glacé mes sens, mais mon cœur n'a point cessé d'être sensible, et j'ai pour ma fille une tendresse plus vive que n'ont été mes passions. La voir heureuse et mourrir dans ses bras est le vœu que je forme tous les jours — Voila toute mon histoire, mais je crains qu'elle n'ait ennuyé notre géomettre qui vient de tirer ses tablettes.

“ Vous me pardonnerez /:repondit l'inconnu:/ votre histoire m'a vivement intéressé, en vous suivant dans le chemin de la vie, et voyant une passion motrice vous elever à mesure que vous avanciez, vous soutenir au milieu de votre carrière, et vous appuyer encore au déclin de votre existence. J'ai cru voir l'ordonnée d'une courbe fermée s'avancer sur l'axe des abscises croître selon une loi donnée, rester presque stationnaire vers le milieu de l'axe. Ensuite décroître dans la proportion de son accroissement.

— En verité /:dit le Marquis:/ J'ai bien crû qu'on pouvoit tirer quelque morale de mon histoire, mais non pas la mêttre en equation.

— Ce n'est pas de votre histoire qu'il s'agit ici /:réprit l'inconnu:/ C'est de la vie humaine en général. L'énergie phisique et morale, croissant avec l'âge, s'arretant ensuite et déclinant, est par la même identique à d'autres forces et soumise à des loix analogues, c'est-a-dire à une certaine proportion entre le nombre des années et la quantité d'énergie mesurée par l'élévation morale. Je vais m'expliquer mieux.

Soit l'espace de la vie le grand axe d'une ellipse et soit encore ce grand axe partagé en quatre-vingt dix parties égales, ce qui est apeuprès le plus grand nombre d'années qu'on puisse vivre

Soit encore la moitié du petit axe prise de maniere qu'elle ne surpasse pas de deux dixièmes l'ordonnée de 40 et de 50, qui sont à egale distance de 45, observéz que les ordonnées, représentent les degréz d'énergie ne sont pas des valeur de même nature que les parties de l'axe qui sont des années, mais elles en seront néamoins des fonctions.

Nous aurons donc par la nature de l'Ellypse, une courbe qui, s'elevera d'abord rapidement, restera ensuite presque stationnaire, et déclinera comme elle s'étoit élevée.

Considerons donc le moment de la naissance comme l'origine des ordonnées où les y et les x sont encore égales *zéro*.

Vous naissez et au bout d'un an votre ordonnée est 31 dixième de la mesure employée par le grand Axe. Les ordonnée suivantes ne vous offriront plus une durée de 31, aussi la différence de rien à un être balbutiant les éléments de la raison, est elle plus grande qu'aucune autre.

L'être humain à deux ans, trois, quatre, cinq, six, sept les ordonnées de son energie sont quarante sept dixièmes, puis dixièmes 65, 73, 79, 85. dont les differences sont 16, 11, 8, 8, 6, 6.

L'ordonnée de 14 est 115 dixiemes et la somme des differences depuis 7 n'est que 30.

A quatorze ans l'on commence à être jeune homme on l'est encore très fort à 21, et la somme de difference pour ces sept années n'est que 19, de la à 26 ans elle est 14.

Observez que ma courbe represente la vie de ces hommes, dont les passions sont moderées et dont la plus grande force est a quarante ans passés, vers quarante cinq. Pour vous dont l'amour a été la passion motrice, votre plus grande ordonnée devoit venir au moins dix ans plutôt. Apeuprès vers trente ou trente cinq et vous deviez vous elever plus vite.

En effet votre plus grande ordonnée étant a 35 ans répond a un grand diametre de 70. Dèlors l'ordonnée de 4 ans qui chez l'homme moderé etoit de 115 dixiemes, sera chez vous de 127. L'ordonnée de 21 ans au lieu de 134 est chez vous de 144. Mais aussi à 42 ans, l'homme moderé peut accroître son energie et vous déclinez déjà.

Veillez bien m'accorder quelque attention, à 14 ans, vous aimez une jeune fille, à vingt ans passes vous devenez le meilleur des maris. Passé vingt huit vous faites à votre femme une infidélité bien marquée. Mais la femme que vous aimez a une [âme] élevée qui exalte la votre, et a 35 ans vous jouez

dans la société un rôle glorieux.

Mais bientôt vous retombez dans le goût des bonnes fortunes, que vous aviez déjà à 28 dont l'ordonnée est égale à celle de 42.

Puis vous redevenez bon mari, comme vous l'étiez à vingt et un ans, dont l'ordonnée répond à celle de 49.

Enfin vous allez chez un de vos vasseaux et vous y aimez une très jeune fille, comme vous en aimiez une à quatorze [ans] dont l'ordonnée répond à celle de cinquante six.

Je vous prie cependant Monsieur le marquis de ne point croire que l'en [*sic*] faisant le grand diamètre de Votre Ellypse de 70, je borne votre vie à ce nombre d'année. Vous pouvez aller à quatre vingt dix et au delà. Mais je pense que dans ce cas les dernières ordonnées seront à peu près celles de la courbe appelé Chaînette. ”

Rébéca, la seule d'entre nous, qui fut en état de bien entendre le géometre, prenoit aussi le plus de plaisir à son entretien. “ Monsieur /:lui dit elle:/ vos idées sur l'énergie des passions montrent une grande connoissance du cœur humain et vous avez du beaucoup l'étudier.

— Madame /:repondit le géometre:/ le fond de mes idées appartient proprement à mon père, cependant je les ai beaucoup développées.

— Vous nous parlez /:dit Rebeca:/ de votre père ou de vous mêmes et vous n'avez pas encore jugé à propos de nous dire votre nom ou le sien. Si vous pensiez que nous ne desirons pas vous connoître, vous vous tromperiez beaucoup.

— Madame /:dit le Géometre:/ Mon nom est... mon nom est... ” en meme tems il parut chercher dans ses poches pour y prendre ses tablettes.

“ Monsieur /:dit Rebeca:/ il m'a bien paru vous voir quelque penchant à la distraction, je ne crois pourtant pas que vous soyez assez distrait pour oublier votre nom

— Vous avez raison Madame /:repondit le Géometre:/ je ne suis pas reellement distrait, mais mon père a eu dans sa vie une distraction funeste, il a signé le nom de son [frère] à la place du sien, et par là il a perdu sa maitresse, sa fortune et son rang. C'est ce qui fait que j'ai écrit mon nom sur mes tablettes et quand je dois le signer je le copie

— On ne vous demande pas /:dit Rebeca:/ de signer votre nom, mais seulement de le dire. Si vous vouliez y ajouter l'histoire de votre père et la votre, vous obligeriez sans doute, toute la société. ” Le Géometre ne se fit point prier et commença en ces termes.

Histoire du Géometre.

Mon nom est Dom Pèdre Velasquez. Je descends de l'illustre maison des Marquis de Velasquez, qui depuis l'invention de la poudre, ont tous servi dans l'Artillerie, et ont donné à l'Espagne les meilleurs officiers qu'elle ait eu dans cette arme. Don Ramire Velasquez grand maitre d'Artillerie sous Philippe IV, fut fait grand d'Espagne par son successeur. Il eut deux fils qui tous deux se sont mariés. La branche ainée resta en possession des terres et de la grandesse, mais bien loin de se livrer à la mollesse des charges de cour. Les chefs de notre maison sont toujours restés appliqués, aux glorieux travaux, à qui il devoient leurs honneurs. Dailleurs, ils se fesoient un devoir de soutenir et protéger leurs cousins de la branche cadete. Ceci dura jusqu'à Don Sanche cinquième Duc de Velasquez arriere petit fils du fils ainé de Don Ramire. Ce digne Seigneur fut comme plusieurs de ses ancêtres vertueux [*sic*], de la charge et dignité de grand maître d'Artillerie. De plus il étoit gouverneur de Gallice et residoit dans cette province. Il avoit épousé une fille du Duc d'Albe, et ce mariage lui donna autant de bonheur que l'alliance avec la maison d'Albe étoit honorable à nôtre famille. La fécondité de la Duchesse ne repondit pas aussi bien aux vœux de son époux, elle ne lui donna qu'une fille qui fut appelé Blanchette. Le Duc la destina à devenir l'épouse d'un Velasquez de la branche cadete, à qui elle transporterait par là la grandesse et les biens de notre famille. La duchesse mourut peu après avoir donné le jour à Blanchette. Le Duc par respect pour sa memoire ne voulut point se remarier, et ses arrangements de famille, étoient sans doute la suite de cette résolution.

Mon père qui s'appelloit Henrique, et son frère Don Carlos venoient de perdre leur père qui descendoit de Don Ramire au même degré que le Duc. Ce Seigneur les fit venir tous les deux. Mon père avoit alors douze ans et son frère onze. Leurs caractères étoient très differents. Mon père étoit sérieux, appliqué à l'étude et excessivement sensible. Son frère étoit léger, étourdi et incapable d'application.

Le Duc ayant reconnu ces dispositions opposées decida que mon père seroit son gendre, et pour que le cœur de Blanche, ne fit pas un choix différent du sien, il envoya Don Carlos à Paris, pour le faire élever sous les yeux du Comte de la Hereria son parent, alors ambassadeur en France.

Mon père par ses excellentes qualités et son application extraordinaire, meritoit tous les jours davantage les bontés du Duc, et tous les jours aussi Blanche paroissoit s'attacher davantage au choix de son père. Elle partageoit même les goûts de son jeune amant et le suivoit de loin dans la carrière des sciences.

Imaginez un jeune homme dont le génie précocore [*sic*] saisissoit tout l'ensemble des connoissances humaines dans un âge, ou d'autres à peine, en concoivent les éléments. Imaginez ensuite ce jeune homme amoureux, et celle qu'il aime, douée d'un esprit supérieur avide de le comprendre, heureuse de ses succès qu'elle croyoit partager. Vous aurez quelque idée du bonheur de mon père à cette courte époque de sa vie ; et comment Blanche ne l'auroit elle pas aimé. Il étoit [l']orgueil du vieux Duc, l'amour de toute la province, il n'avoit pas dix huit ans que sa reputation, commençoit déjà à s'entendre [*sic*] hors des frontières de l'Espagne.

Blanche aimoit son futur et d'amour propre, mais Henrique qui étoit tout cœur et tout ame l'aimoit uniquement par tendresse Il aimoit le Duc presque autant que sa fille, et souvent il pensoit à son frère Carlos. “ Ma chere Blanche /:disoit il à sa maitresse:/ ne trouvez vous pas que Carlos menque à notre bonheur. Nous avons ici bien des demoiselles aimables qui pouroient le fixer. Il est bien leger, il nous écrit bien rarement, mais une femme douce et tendre acheveroit de former son cœur. Chère Blanche je vous adore. Je chers votre père, mais puisque la nature m'a donné un frère, pourquoi faut-il que nous en soyons toujours séparés. ” Un jour le Duc fit appeller mon père, et lui dit : “ Don Henrique, Je viens de recevoir du Roi notre maître une lettre que je veux vous communiquer. En voici le contenu :

Mon cousin !

Nous en notre conseil avons résolu, de fortifier sur de nouveaux plans les places qui servent à la defense de nos royaumes.

Nous voyons l'Europe partagée entre les systemes de Don Vauban et de Don Kohorn, employez dans toute l'Europe les plus habiles gens à écrire sur cette matière et envoyez nous leurs mémoires. Si nous en trouvons un qui nous satisfasse, son auteur sera chargé lui même d'exécuter les plans qu'il aura donné. Et notre magnificence Royale le recompensera en conséquence, sur ce nous, prions Dieu qu'il vous maintienne en sa sainte garde — Moi le Roi

Eh bien /:dit le Duc:/ mon cher Henrique aurez vous le courage d'entrer en lice ? je vous en avertis, je vous donnerai pour rivaux les plus habiles ingénieurs, non seulement de l'Espagne, mais de l'Europe entière. ”

Mon père reflechit un instant et puis il repondit avec assurance : “ Oui Monseigneur ! j'entre dans la carrière et je ne vous ferai pas de honte.

— Eh bien /:dit le Duc:/ faites de votre mieux et lorsque votre travail sera fini, rien ne retardera plus votre bonheur et celui de ma fille. ”

Vous imaginez avec quelle ardeur mon père se mit à l'ouvrage. Il y passoit les nuits et lorsque son esprit epuisé le forçoit à prendre quelque repos, il passoit ce tems de récréation dans la société de Blanche, parlant de leur bonheur à venir et souvent du plaisir qu'ils auroient à revoir Don Carlos. Une année se passa ainsi.

Pendant divers memoires arrivoient de tous les coins de l'Espagne, et de tous les pays de l'Europe. Ils étoient cachetés et déposés dans la Chancellerie du Duc. Mon père vit qu'il étoit tems de mettre la dernière main à son travail, et il le porta à un point de perfection dont je ne puis vous donner qu'une foible idée.

Il commençoit par établir les grands principes de l'attaque, et de la defense. Il montrait en quoi Kohorn s'étoit conformé à ces principes et les fautes qu'il avoit commises en suivant des vieilles routines. Il mettoit Vauban fort au dessus de Kohorn, mais il predisoit qu'il changeroit une seconde fois de Système, et l'évenement a justifié sa prédiction. Tous ces arguments étoient soutenus par une servante [*sic*] Théorie, et de plus par des détails de construction et de localité mais surtout par des calculs effrayant même pour les gens de l'art.

Lorsque mon père eût écrit la dernière ligne de son ouvrage, il lui sembla y découvrir mille défauts que d'abord il n'avoit pas aperçu, et il alla tout tremblant le présenter au Duc qui le lui rendit le lendemain, en lui disant : “ Mon cher neveu le prix est à vous ; je me charge de faire parvenir le mémoire ne songez qu'à votre noce elle se fera bientôt. ”

Comme le Géomètre Velasquez en étoit à cet endroit de sa narration, on vient [*sic*] le demander pour les interêts de la horde [*sic*]. Le narrateur remit au lendemain la suite de son histoire, et je passais la journée comme j'avois fait les précédentes.

Quarante Sixième Journée.

On se rassembla à l'heure accoutumée et le narrateur de la veille reprit en ces termes la suite de son histoire.

Suite de l'histoire du Géomètre

Je vous ai dit que mon père avoit présenté son ouvrage au Duc qui en avoit été pleinement satisfait et lui avoit promis que sa noce se feroit en peu de tems. Mon père transporté de joye se jetta aux pieds du Duc et lui dit : “ Ayez la bonté de faire venir mon frère, mon bonheur ne sera pas complet, si je n'ai celui de l'embrasser après une si longue absence. ”

Le Duc fronca le sourcil et lui dit : “ Je prevois que Carlos nous rebâtera les oreilles de la grandeur de Louis et de la splendeur de sa cour. Mais puisque tu les veux faire venir. ” Mon père baisa la main du Duc et puis il alla chez sa future. Il ne fut plus question de Géométrie, l'amour remplissoit tous ses moments et toutes les facultés de son ame.

Pendant le Roi à qui le projet de fortification tenoit fort à cœur ordonna que tous les memoires fussent lus et examinés. Celui de mon père l'emporta tout d'une voix. Il recut du ministre une lettre qui lui annonçoit la satisfaction du Roi, et comme quoi, Sa Majesté desiroit qu'il demanda lui même une récompense. Dans une lettre adressée au Duc. Le même Ministre fesoit entendre que si le jeune homme demandoit, la charge de Colonel général d'Artillerie, il l'obtiendrait peut être.

Mon père alla porter sa lettre au Duc qui lui communiqua celle qu'il avoit recue. Mon père déclara qu'il ne prendroit jamais sur lui de demander un grade qu'il ne croyoit pas encore mériter et il conjura le Duc, s'y refusa [*sic*] lui même de la reponse au Ministre. Le Duc s'y refusa. “ C'est à vous /:dit il:/ que le Ministre écrit et c'est à vous de répondre. Surement le Ministre a ses raisons. Dans la lettre qu'il m'écrit il vous appelle le jeune homme. Il est à croire que votre jeunesse interesse le Roi, et qu'on veut mettre sous les yeux de sa majesté une lettre du jeune homme. Enfin nous saurons bien tourner nos phrases de manière à ne pas y faire paroître trop de présomption. ” Et après avoir ainsi parlé le Duc se mit à son bureau et écrivit la lettre suivante :

Monseigneur !

La satisfaction du Roi qui m'est annoncée par Votre Excellence, est une récompense qui doit suffire à tout noble castillan.

Cependant encouragé par vos bontés, j'ose demander l'agrément de Sa Majesté pour mon mariage avec Blanche de Velasquez, heritiere des biens et titres de notre maison. Cet établissement ne ralantira point mon zèle pour le Service de Sa Majesté. Heureux si je puis un jour mériter par mes travaux la charge de colonel général d'Artillerie, que plusieurs de mes ancêtres ont exercé avec honneur.

de Votre Excellence &c.

Mon père remercia le Duc de la peine qu'il avoit prise, porta la lettre chez lui, et la copia mot pour mot. Mais au moment, d'y mettre la signature, il entendit qu'on crioit dans la cour “ Don Carlos est arrivé. Don Carlos est arrivé.

— Qui mon frère, ou est-il ? que je l'embrasse.

— Signez donc /:dit le courier qui devoit porter la lettre au ministre:/ ”

Mon pere plein de sa joye et pressé par le courier, signa Carlos Velasquez, au lieu de Henrique, cacheta la lettre et courut embrasser son frère

Les deux freres s'embrasserent en effet, mais Don Carlos, se reculant aussitôt se prit à rire de toutes ses forces “ Mon cher Henrique /:dit-il:/ tu ressembles comme deux gouttes d'eau au Scaramouche de la Comedie Italiene. Ta gonille te prend le menton comme un plat à barbe, mais c'est égal, allons voir le bon homme. ”

Ils monterent chez le vieux Duc et Don Carlos penda [*sic*] l'étouffer en l'embrassant, ce qui étoit

alors du bel air à la cour de France. Ensuite il lui dit : “ Mon cher Oncle, ce bon homme d’ambassadeur, m’a donné une lettre pour vous, mais j’ai eu soin de l’oublier chez mon baigneur, au reste c’est égal. Gramont, Roquelaure et tous les vieux vous embrassent.

— Mon cher Carlos /:dit le Duc:/ je ne connois aucun de ces messieurs.

— Tant pis pour vous, /:reprit Carlos:/ Ils sont fort bons à connoître. Mais où donc est ma future, belle sœur, elle doit être fort aimable. ”

Blanche entra dans cet instant. Carlos s’avança vers elle d’un air dégagé, et lui dit : “ Ma divine sœur Chez nous à Paris la coutume est d’embrasser les femmes. ” Et il l’embrassa en effet, au grand étonnement de Henrique, qui n’avoit jamais vu Blanche, qu’au milieu de ces Duegnes et n’avoit jamais osé lui baiser la main.

Don Carlos dit et fit encore mille choses inconvenables qui affligèrent sincèrement Henrique et firent froncer les sourcils du Duc. Enfin ce Seigneur lui dit : “ Allez quitter votre habit de voyage. Il y aura bal ce soir. Rappelez vous, que ce qui passe pour gentillesse de l’autre côté des Pirenées passe ici pour impertinence. ”

Don Carlos sans se déconcerter lui répondit : “ Mon cher oncle. Je vais mettre le nouvel uniforme, que Louis quatorze vient de donner à ses courtisans, et vous verrez que ce Prince est grand dans tout ce qu’il fait. J’engage ma belle cousine pour une Sarabande C’est une danse Espagnole, mais vous verrez ce que nos Français en ont fait. ”

Après avoir ainsi parlé Don Carlos se retira en frédonant un air de Lully. Henrique très affligé de ses travers voulut l’excuser auprès du Duc et de Blanche. Il prenoit une peine inutile car le Duc étoit déjà trop prevenu contre lui, et Blanche ne l’étoit pas du tout.

Enfin le col [*sic*] comença. Blanche y parut habillée non pas à l’Espagnole, mais à la Française, ce qui surprit tout le monde. Elle dit que cet habit lui avoit été envoyé par son grand oncle l’ambassadeur, cependant on ne laissa pas que de s’ettoner.

Don Carlos se fit longtemps attendre. Enfin il parut habillé comme on l’étoit à la cour de Louis XIV. Il avoit un juste au Corps de velours bleu, brodé en argent, echarpe blanche, brodée de même, aiguillettes pareilles, rabât en point d’alençon et une peruque blonde d’un enorme volume. Cet ajustement qui étoit magnifique en lui même, le paroissoit d’autant plus que nos derniers rois de la maison d’Autriche avoient introduit en Espagne un costume très mesquin. On avoit même abandonné la fraize qui l’auroit un peu relevé, pour la Gonille, telle que vous la voyez porter aujourd’hui aux alguazils et autres homme de loi. Ce qui ressembloit véritablement à l’habit de Scaramouche, comme l’avoit très bien observé Don Carlos.

Notre etourdi déjà très différent par ses habits des cavaliers Espagnols, s’en distinguoit encore plus par la manière, dont il entra dans la Sale. D’abord il ne salua ni ne fit de politesse à qui que ce fut. Mais du plus loin qu’on put l’entendre, il cria aux musiciens : “ Taisez vous Marauts ? Si vous jouez autre chose que ma Sarabande, je vous donnerai de vos violons sur les oreilles. ” Ensuite il distribua les partitions qu’il avoit apportées, alla chercher Blanche et la conduisit au milieu de la Sale, pour danser avec elle.

Mon père convient que Carlos dansa supérieurement et Blanche qui avoit infiniment de graces naturelles se surpassa en cette occasion. Lorsque la Sarabande fut finie, toutes les femmes se leverent à la fois et firent compliment à Blanche. Mais tout en la comblant d’eloges. Elles tournoient les yeux sur Carlos de manière à lui faire comprendre, qu’il étoit lui le véritable objet de leur admiration. Blanche ne s’y trompa point, et le suffrage secret des femmes réleva a ses yeux le merite du jeune homme.

Pendant tout le reste de la soirée Don Carlos ne quitta plus Blanche, et lorsque son frère vouloit l’approcher, il lui disoit. “ Henrique mon ami, vas t’en un peu calculer quelque Courbe, tu auras tout le tems d’ennuyer Blanche quand elle sera ta femme. ”

Blanche par des rires immodérés encourageoit ces propos insultants, et le pauvre Henrique, se retiroit confus. Lorsque le souper fut servi Don Carlos donna la main à Blanche et fut replacéz [*sic*] avec elle, au haut de la table. Le duc fronca le sourcil, mais Henrique le pria de ne point faire de peine à son frère. Don Carlos, pendant le souper, entretient [*sic*] la société des fetes que donnoit Louis. Surtout du nouveau balet : *les galanteries dans l’Olympe* ou ce prince avoit représenté lui même le

personnage du Soleil. Il dit qu'il savoit parfaitement ce pas. Que Blanche feroit le rôle de Diane. Il distribua également les autres rôles et avant qu'on se leva de table. Le balet étoit arrangé. Henrique quitta le bal et Blanche ne s'aperçut pas de son absence.

Le lendemain matin Henrique alla rendre ses devoirs à Blanche à l'heure accoutumée. Il l'a trouva répétant un pas avec Carlos. Trois semaines se passerent ainsi. Le duc étoit devenu sombre et chagrin. Henrique devoit ses douleurs. Carlos disoit mille impertinences que les femmes de la ville recueilloient comme autant d'oracles. Blanche avoit la tête remplie des modes de Paris, du balet de l'Olympe. Elle ne scavoit pas un môt de ce qui se passoit autour d'elle.

Un jour comme on étoit à table. Carlos reçût une dépêche de la cour. C'étoit une lettre du Ministre Il la lut tout haut, elle étoit ainsi conçus.

Seigneur Don Carlos de Velasquez.

Le Roi agrée votre mariage avec Blanche de Velasquez, confirme la Grandesse, et vous donne la charge de colonel général d'Artillerie.

Votre affectionné &c.

“ Qu'est ceci ? /:dit le Duc furieux:/ Qu'est-ce que le nom de Carlos fait ici. C'est Henrique que Blanche doit épouser. ”

Mon père pria le Duc de l'écouter avec patience puis il lui dit : “ Monseigneur ! J'ignore comment le nom de mon frere se trouve ici à la place du mien. Mais je suis sur, qu'il n'y a pas de sa faute, ou plustôt il n'y a de la faute de personne. Ce changement de nom entroit dans les vues de la providence. En effet Monseigneur vous devez vous être aperçu que Blanche n'a aucune inclination pour moi, et qu'elle en a au contraire beaucoup pour Don Carlos. Ainsi sa main, ses bien, ses titres lui appartiennent, et je n'y ai aucun droit. ”

Le Duc s'adressa à sa fille et lui dit : “ Blanche que dois-je croire de tout ceci ? ” Blanche s'évanouit pleura et finit par avouer qu'elle aimoit Don Carlos.

Le Duc au desespoir dit à mon père “ S'il t'a enlevé ta maitresse Il ne peut t'enlever la charge de Colonel général. C'est toi qui l'as méritée et j'y joindrai une partie de mon bien.

— Monseigneur /:repondit Henrique:/ tout votre bien appartient à votre fille. Pour ce qui est à [sic] la Charge de Colonel général, le Roi l'a donnée à mon frère et certes il a bien fait, car l'état ou se trouve mon ame, ne permet de servir ni dans ce grade ni dans aucun autre. Permettez moi de me retirer. J'irai dans quelque saint asyle repandre ma douleur aux pieds des autels et l'offrir en sacrifice à celui qui a souffert pour nous. ” Mon père quitta la maison du Duc et entra dans un couvent de Camaldules, où il prit l'habit de novice. Don Carlos épousa Blanche, la noce se fit sans bruit, le Duc se dispensa d'y paroître. Blanche tout en desesperant son père s'affligeoit des maux qu'elle avoit cause, et Carlos malgré son effronterie habituelle se trouva un peu déconcerté de la tristesse générale.

Le Duc tomba serieusement malade. Il envoya son homme de confiance Alvar, dans le couvent des camaldules pour avoir la permission de faire venir en ville le novice Henrique. Alvar se rendit au couvent, et s'acquitta de sa commission. Les Camaldules ne lui répondirent point, parce qu'il ne leur est point permis de parler, mais ils le conduisirent dans la cellule du novice. Mon père étoit couché, sur la paille nud, et enchainé par le milieu du corps. Il reconnut Alvar, et lui dit “ Ami Alvar, comment trouves-tu la sarabande, que j'ai dansé hier. Louis quatorze en a été content ? Ces marauts de musiciens ont mal joué, et Blanche qu'en dit elle ? Blanche ! Blanche ! malheureux repons moi ! ” Alors mon père agita ses chaines se tordit le bras et tomba dans un affreux accès de rage. — Alvar se retira en fondant en larmes et fit au Duc le triste récit de ce qu'il avoit vu.

Le lendemain la goûte du Duc lui remonta dans l'estomac et l'on désespara de ses jours. Près de mourir il se tourna du côté de sa fille et lui dit : “ Henrique me suivra de près. Nous te pardonnons. ” Ce furent ses dernières paroles, elles s'insinuerent dans l'âme de Blanche, comme un poison qui penetreroit dans les veines. Elle tomba dans une afreuse melancolie.

Le nouveau Duc fit ce qu'il put pour distraire sa jeune épouse, ne pouvant y parvenir il l'abandonna à sa tristesse et fit venir de Paris une fameuse courtisane appelée la Jardin. Blanche se retira dans un couvant

La charge de Colonel général d'Artillerie ne pouvoit convenir au Duc. Il essaya cependant de

l'exercer, mais ne pouvant en venir à son honneur, il donna sa démission et demanda une charge de cour. Le Roi le fit grand Chambellan, et il s'établit à Madrid avec la Jardin.

Mon père passa trois ans chez les Camaldules. Ces bons pères par des soins assidus, et une patience Angélique parvinrent à lui rendre la raison, alors il alla à Madrid et se fit annoncer chez le Ministre. Ce Seigneur le fit entrer et lui dit : “ Seigneur Don Henrique, Votre affaire est venue à la connaissance du Roi qui m'en a voulu de la méprise ainsi qu'à mes bureaux. Mais je lui ai montrée Votre lettre signée Don Carlos Velasquez. Je l'ai serrée précieusement et tenez la voilà. Dite moi s'il vous plaît pourquoi vous n'y avez pas mis votre nom. ”

Mon père prit la lettre reconnût son écriture et dit au Ministre. “ Je me rappelle qu'à l'instant où je signais cette lettre, on vint m'annoncer l'arrivée de mon frère. La joie que j'en ai ressentie m'aura fait mettre le nom de mon frère à la place du mien, mais ce n'étoit pas cette méprise qui a causé mon malheur. Lors même que le brevet eût été expédié en mon nom, je n'aurois pas été en état d'exercer cette charge. Aujourd'hui ma tête est remise, et je me crois en état de remplir les vues que Sa Majesté avoit à cette époque.

— Mon cher Henrique /:dit le Ministre:/ Tout le projet de fortifications est tombé dans l'eau, et à la cour nous n'avons pas coutume de rappeler les choses oubliées. Tout ce que je puis vous offrir est la place de Commandant à cente [sic]. C'est là tout ce que j'ai de vaquant. Encore faudra-t-il que vous partiez sans voir le Roi. J'avoue que cette place est au dessous de vos talents, et à votre âge il est cruel de se confiner sur un rocher de l'Afrique

— C'est la précisément /:repondit mon père:/ ce qui me fait accepter ce poste. Je croirai, quittant l'Europe, échapper à la cruelle influence de ma destinée, et qu'en allant dans une autre partie du monde, j'y pourrai trouver le bonheur et la paix, sous l'influence d'astres plus favorables. ” Mon père se hâta de prendre ses provisions de commandant, ensuite il alla s'embarquer à Algésiras et arriva heureusement à Centa. En y débarquant il éprouva un sentiment délicieux. Il lui sembla toucher au port après de longs orages

Le premier soin du nouveau Commandant fut de bien connaître tous ses devoirs, non seulement pour les remplir, mais pour faire mieux s'il étoit possible. Quelque goût qu'il eut pour les fortifications, il s'occupa peu de cet objet, parceque la place environnée d'ennemis barbares, étoit toujours assez forte pour leurs résister. Mais il employa toutes les ressources de son génie à améliorer le sort de la garnison et des habitants, et leur procurer toutes les jouissances dont leur position étoit susceptible. Renonçant pour y réussir à bien des avantages et profits dont les Commandants avoient jouï jusqu'à alors.

Cette conduite le rendit l'idole de la petite Colonie Mon père prit encore des soins infinis des prisonniers d'Etat, qui étoient sous sa garde, et quelque fois il s'écarta en leur faveur de la stricte règle qui lui étoit prescrite, soit en leur facilitant quelques moyens de correspondance avec leur famille, soit en leur procurant d'autres douceurs.

Lorsque tout fut à Centa aussi bien que possible, Mon père recommença à se livrer à l'étude des sciences exactes. Les deux frères Bernouilly fesoient alors retentir le monde savant du bruit de leurs querelles. Mon père en plaisantant les appelloit Eleocle et Polynire [sic]. Mais au fond il prenoit à cette guerre le plus vif intérêt. Souvent il se melloit au combat par des écrits anonymes, qui, fournissoient à l'un ou l'autre parti des secours inattendus. Lorsque le grand problème des Yso-périmètres, fut soumis à l'arbitrage des quatre plus grands géomètres. Mon père leur fit parvenir des méthodes d'Analyse, qu'on peut regarder comme des Chef d'œuvres d'invention, mais on n'imagina point que leur auteur put se résoudre à garder l'incognito, et l'on ne manqua point de les attribuer tantôt à l'un tantôt à l'autre de[s] deux frères. On se trompoit, mon père aimoit les sciences et non pas la réputation qu'elles donnent. Ses malheurs l'avoient rendu farouche et timide. Jacques Bernouilly mourut au moment de remporter une victoire complète, son frère resta maître du champ de bataille, mon père vit bien qu'il s'étoit trompé en ne considérant qu'un élément de la courbe, mais il ne voulût point prolonger une guerre qui fesoit la désolation du monde savant. Cependant Bernouilly ne pouvoit vivre en paix ; il déclara la guerre au marquis de l'hôpital et quelques années plus tard à Neuvton lui même. Le sujet de ces dernières hostilités étoit l'analyse infinitésimale, que Leybnitz avoit inventé en même

tems que Neuvton et dont les Anglois avoient fait une affaire nationale.

Ainsi mon père, passa les plus belles années de sa vie, à considerer de loin, ces grandes batailles, où les plus grands génies du monde, combattoient avec les armes les plus acérées que l'esprit humain se soit jamais forgé.

Pendant la passion que mon père avoit pour les sciences exactes, ne l'empêchoient pas d'en cultiver d'autres. Les rochers de Centa, sont l'asyle de nombre d'animaux marins, qui tiennent de très près à la nature des plantes, et forment la transition entre ces deux regnes. Mon père en avoit toujours quelques uns enfermés dans des bocaux, et se plaisoit à observer les merveilles de leur organisation. Les recherches dans la Physique n'étoient pas moins interessantes ; Jean Rey chimiste françois dont les ouvrages ont paru en 1630, avoit eû des idées lumineuses sur les chaux metalliques, Robert Boyle et son élève Majow avoient poussé plus loin les expériences. Mon père les avoit répétées et perfectionnées. Mon père avoit encore une bibliotheque complète de tous ces ouvrages de l'antiquité qu'on peut régarder comme sources historiques. Il avoit fait cette collection à dessein d'appuyer par les faits les principes de probabilité, développés par Nicolas Bernouilly dans son livre intitulée : *arts conjectandi*. Je vous en ai dit quelque chose, l'autre jour. Ainsi mon père vivant par la pensée, passant alternativement de l'observation à la meditation étoit presque toujours enfermé chez lui. L'attention continuelle de son esprit, lui fesoit oublier cette cruelle époque de sa vie, où sa raison même avoit succombée sous le fait du malheur. Mais souvent le cœur reprenoit tous ses droits, ce qui arrivoit sur tout vers le soir, lorsque sa tête s'étoit épuisé par le travail de la journée. Alors, comme il n'étoit point accoutumé à chercher des distractions hors de chez lui, il montoit sur sa terrasse, il regardoit la mer, et l'horizon borné au loin par les cotes de l'Espagne. Cette vue lui rappelloit les jours de gloire, où cheri de sa famille, aimé de sa maitresse, admiré des hommes de mérite, il croyoit avoir reuni tout le bonheur accordé aux humains Epoque brillante où son ame enflammée du feu de la jeunesse éclairée des lumieres de l'âge mur, s'ouvroit à la fois à tous les sentiments qui font les delices de la vie, ainsi qu'à toutes les conceptions qui font l'honneur de l'esprit humain, ensuite il se representoit son frère lui enlevant sa maitresse, ses biens, ses honneurs, et lui étendu sur la paille et privé de raison. Quelque fois il prenoit sa guitare et jouoit la fatale Sarabande, qui avoit decidée Blanche en faveur de Don Carlos. Cette musique lui arrachoit des larmes, et lorsqu'il avoit pleuré il se sentoit soulagé. Quinze ans se passerent ainsi.

Un soir le Lieutenant de Roi ayant a faire à mon père, vint chez lui, et le trouva dans un de ses accès de melancolie. Après y avoir un peu réfléchi, il lui dit : “ Notre cher Commandant, je vous prie de m'accorder un peu d'attention. Vous êtes malheureux. Vous souffrez, ce n'est point un secret. Nous le savons tous et ma fille le sait aussi. Elle avoit cinq ans, lorsque vous vintes à Cento, et depuis lors il ne s'est point passé de jour, où elle n'ait entendu parler de vous, avec admiration, car vous etes le génie tutelaire de notre petite colonie. Souvent Inez m'a dit “ Si notre cher Commandant sent si fort ses peines, c'est que personne ne les partage. ” Venez nous voir cela vaudra mieux que de compter les vagues de la mer. ” Mon père se laissa conduire chez Inez de Codansa, l'épousa et je suis né dans la première année de leur mariage.

Lorsque mon foible individu eut vu le jour, mon père me prit dans ses bras, et levant les yeux au ciel, il dit cette priere : “ Oh puissance incommensurable qui as l'immensité pour exposant ! Dernier terme de toutes les progressions ascendantes. O ! mon Dieu, voila encore un etre sensible que tu as jetté dans l'espace. S'il doit etre aussi miserable que l'a été son père. Puisse ta bonté le marquer du signe de la s[o]ustraction. ”

Après cette priere mon père me serra contre son cœur et dit : “ Non mon pauvre enfant, tu ne sera point malheureux comme je l'ai été. Je jure le saint nom de dieux que jamais je ne t'enseignerai les mathematiques, mais tu sauras la Sarabande, le balet de Louis XIV, et toutes les impertinences, qui parviendront à ma connaissance. ” Ensuite mon père me baigna de ses larmes et me rendit à la sage femme.

Or je vous prie de faire attention à la bizarerie de ma destinée. Mon père fait vœu de ne jamais m'enseigner les mathematiques, et de me donner une connaissance aprofondie de la Sarabande. Et bien c'est l'inverse qui a lieu, car je me trouve avoir une grande connaissance des sciences exactes, et

je n'ai jamais pu apprendre je ne dis pas la Sarabande, qui n'est plus de mode, mais aucune autre danse. A la verité voyant danser des contredanses angloises, j'en ai trouvé deux dont les figures pouvoient etre representées par des formules, mais je n'ai pu parvenir à les danser moi même.

Comme Velasquez en étoit à cet endroit de sa narration, le Chef Boemien, le pria d'en remettre la suite au lendemain, et la journée se passa a peuprès comme les précédentes.

Quarante et septieme Journée.

On se rassambla à l'heure accoutumée, on demanda à Velasquez la suite de son histoire, et il la reprit en ces termes.

Suite de l'histoire de Velasquèz.

J'ai eu l'honneur de vous raconter, comme quoi j'étois né, et comme quoi mon père, m'avoit pris dans ses bras, et avoit fait sur moi une prière géométrique, et avoit ensuite juré qu'il ne m'apprendroit pas la géométrie.

Environs six semaines après ma naissance, mon père, vit entrer dans le port un petit Chebek, qui ayant jetté l'ancre envoya sa chaloupe à terre. De cette chaloupe sortit un vieillard courbé par l'age et vetu comme l'étoient les officiers du Duc Velasquez, c'est à dire en juste au corps verd, passements d'or et d'ecarlata, les manches pendantes, la ceinture gallieue et l'épée pendue au baudrier. Mon père prit son télescope, et crut reconnoître le vieux Alvarez. C'étoit lui même en effet. Il avoit de la peine à marcher. Mon père courut au port. Il embrassa son vieux serviteur et tous les deux manquerent mourir de l'impression qu'ils éprouverent en cet instant. Ensuite Alvarez dit à mon pere, qu'il venoit de la part de la Duchesse Blanche retirée au couvent des Ursulines, et il lui remit une lettre concue en ces termes :

Seigneur Don Henrique,

Une infortunée, qui a causé la mort de son père et fait le malheur de votre vie, ose se rappeler à votre mémoire.

En proye aux remords, je m'étois vouée, à des penitence dont l'austerité eut raproché le terme. Alvar m'a representé, que ma mort rendant au Duc sa liberté, pouvoit aussi lui donner des heritiers et qu'en prolongeant mes jours, je pouvois au contraire, vous conserver son héritage. Cette consideration m'a déterminée à vivre. Je renonçai aux jeunes austeres. Je quittai le Silice, et je bornai ma pénitence à la retraite et à la prière.

Le Duc qui ne cesse de se livrer aux dissipations les plus mondaines, a fait presque tous les ans quelque maladie sérieuse, et plusieurs fois j'ai cru, qu'il vous mettroit en possession des titres et biens de notre maison. Mais le Ciel veut apparemment vous laisser dans une obscurité si peu faite pour vos talents. J'apprens que vous avez un fils. Peut-etre pourai-je lui conserver les avantages, dont mes fautes vous ont privé. J'ai cependant veillé ici sur ses interêts et sur les votres. Les fiefs allodiaux de notre maison, ont toujours appartenu à la branche cadete, mais comme vous ne les réclamiez point on les a joint à ceux qui avoient été destiné à mon entretien. Le révenu de quinze années vous sera remis par Alvar, et vous prendrez avec lui pour l'avenir les arrangement que vous croirez convenables. Des motifs qui tiennent au caractère du Duc Velasquez m'ont empêché de vous faire cette restitution plus tôt. Adieu Seigneur Don Henrique. Il n'y a point de jour, où je n'eleve ma voix penitente et n'apelle les bénédictions du ciel sur vous et sur votre heureuse épouse. Priez aussi pour moi et ne répondez pas à cette lettre.

Je vous ai déjà dit, le pouvoir que les souvenirs exercoient sur l'ame de Don Henrique, et vous pouvez croire que cette lettre dut les renouveler. Il fut plus d'une année sans pouvoir révenir à ses occupations favorites, mais les soins de son epouse l'affection qu'il me portait et plus que tout cela, la résolution générale des équations dont les géometres commençoient à s'occuper. Enfin toutes ces causes réunies, eurent l'effet de rendre à son âme du ressort et de la tranquillité. L'accroissement de son revenu, lui permit aussi d'augmenter sa bibliotheque et son cabinet de physique, très bien fourni d'instruments. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'il se livra à son penchant pour la bienfaisance. Je puis vous assurer que je n'ai pas laissé à Cento un seul individu, qui fut veritablement à plaindre, parce que mon père employoit toutes les ressources de son génie à procurer à chacun une subsistance

honette. Le détail que je pourrais vous en faire, vous intéresserait sûrement, mais je n'oublie pas, que je me suis engagé à vous raconter mon histoire, et je ne dois pas sortir de l'énoncé de ma proposition. Autant que je m'en rappelle la curiosité a été ma première passion On ne voit dans les rues de Centa ni chevaux ni voitures, et les enfants n'y courent point de dangers. On me laissoit donc courir autant que je voulois. Je satisfaisois ma curiosité en allant au port et remontant à la ville cent fois par jour.

J'entrois même dans toutes les maisons, dans les arsenaux les magasins, les ateliers, regardant les ouvriers, suivant les portefaix, questionnant les passants. Partout on s'amusoit de ma curiosité, partout on s'empressoit à la satisfaire, mais il n'en n'étoit pas de même dans la maison paternelle.

Mon père avoit fait bâtir, dans une cour de sa maison un pavillon séparé, où il avoit sa bibliothèque son cabinet et son observatoire. L'entrée de ce pavillon m'étoit interdite. Je ne m'en embarassai pas beaucoup dans les commencements, mais ensuite cette prohibition excitant ma curiosité, fut je crois un puissant aiguillon, qui hâta mes pas dans la carrière des sciences. La première science à laquelle je m'appliquai fut la Conchyologie. Mon père se rendoit souvent sur les bords de la mer près d'un rocher où l'eau étoit dans les tems calmes aussi transparente qu'une glace. Il y examinoit les mœurs des animaux marins, et lorsqu'il trouvoit quelque coquille d'une belle conservation il l'emportoit chez lui. Les enfans sont imitateurs, et je devins conchyologiste. Mais il m'arriva d'être pincé par les crabes, piqué par les oursins, brûlé par les ortie de mer. Les inconvéniens me dégoutèrent de l'histoire naturelle, et je m'attachai à la Physique.

Mon père avoit besoin d'un ouvrier pour changer, raccomoder, ou imiter les instruments qui lui venoient d'Angleterre. Il enseigna cet art à un maître canonnier à qui la nature avoit donné quelque talent. Je passai presque tout mon tems chez cet apprenti mechanicien, et je l'aidai dans son travail. J'acquis des connoissances pratiques, mais il m'en manquoit une très essentielle. Je ne savais lire ni écrire.

J'avois pourtant huit ans finis, mais mon père disoit, que pourvu, que je susse signer mon nom et danser la Sarabande, il ne m'en falloit pas davantage. Nous avions à Centa un vieux prêtre rélégué pour, je ne sais quelle intrigue de cloître. Il étoit fort estimé de tout le monde, et venoit souvent nous voir. Ce bon eclesiastique voyant que j'étois si fort négligé, représenta à mon père qu'on ne m'avoit pas instruit dans ma religion, et s'offrit à me l'enseigner. Mon père y consentit, sous ce prétexte, le père Anzeleme m'apprit à lire écrire et compter. Mes progres furent rapides, surtout dans l'Arithmetique, ou je ne tardai pas à surpasser mon maître.

J'atteignis ainsi ma douzième année, et pour mon âge j'avois beaucoup de connoissances, mais je me gardais bien d'en faire parade devant mon père, ou si cela m'arrivoit il ne manquoit pas de me lancer un regard sévère et de me dire : " Apprends à danser la Sarabande mon ami, apprend à danser la Sarabande, et laisse la des choses qui ne serviroient qu'à te rendre malheureux. " Alors ma mère me fesoit signe de me taire et donnoit un autre tour à la conversation.

Un jour que nous étions à table, et que mon père me recommandoit encore de sacrifier aux grâces, nous vîmes entrer un homme d'environ trente ans habillé à la françoise. Il nous fit une douzaine de réverences de suite, après quoi, voulant faire je ne sais quelle pirouette il heurta un domestique qui portoit la soupe et la fit tomber. Un Espagnol se seroit confondu en excuses, l'étranger n'en fit point, il fit autant d'éclats de rire, qu'il avoit fait de reverences.. Après quoi il nous dit en très mauvais espagnol, Qu'il s'appelloit le marquis de Folencour, qu'il avoit été forcé de quitter la France, pour une affaire d'honneur, et qu'il nous prioit de lui donner un asyle jusqu'à ce que son affaire fut arrangée.

Folencour n'eut pas plutôt terminé son compliment, que mon père se levant avec une extreme vivacité lui dit : " Monsieur le Marquis vous êtes l'homme que j'attendois depuis longtems. Regardez ma maison comme la votre, et daignez seulement donner quelques soins à l'éducation de mon fils. S'il peut un jour vous ressembler je me regarderai comme le plus heureux des peres. " Si Folencour eût su les sens que mon père attachoit à ce qu'il venoit de dire, il n'en n'eut peutetre pas été très flaté, mais il prit son compliment dans le sens le plus literal, et en parut fort content. Il en redoubla même d'impertinence, faisant de continuelles allusions à la beauté de ma mère et à l'âge de mon père, qui cependant ne se lassoit pas de lui applaudir et de me le faire admirer.

Sur la fin du diné, mon père demanda au Marquis, s'il pouvoit m'enseigner la Sarabande. Au lieu

de répondre mon instituteur se prit à rire plus fort qu'il n'avoit encore fait, et lorsqu'après les plus grands éclats il fut enfin revenu à lui même, il nous assura que depuis vingt siècles, on ne dansoit plus la Sarabande, mais seulement le passe-piéd et la bourée. En même tems il tira de sa poche un de ces instruments, que les maîtres de danse appellent pochete, et joua les airs de ces deux danses. Lorsqu'il eût fini, mon père lui dit d'un air fort sérieux : “ Monsieur le Marquis, vous jouez la d'un instrument que peu d'hommes de qualité savent manier, et vous feriez croire que vous aviez été maître de Danse. Au surplus vous en seriez même plus prôpre à remplir mes vues. Je vous prie de commencer des demain à former mon fils, et le rendre tout à fait semblable à un Seigneur de la cour de France. ”

Folencour convint que divers malheurs, l'avoient forcé à faire quelque tems l'état de maître de danse, mais que n'en n'étant pas moins homme de condition, il n'en seroit que plus propre à former un jeune Seigneur. Il fut donc décidé que je prendrois dès le lendemain ma première leçon de danse et de belles manières. Mais auparavant je dois vous parler d'une conversation que mon père eût le même soir avec son beau père. Je n'y avois guère pensé depuis, mais dans ce moment elle me revient à l'esprit et peut être poura-t-elle vous intéresser.

La curiosité me retenant ce jour là auprès de mon nouveau mentor, je ne songeai point à courir les rues, et passant auprès du cabinet de mon père j'entendis qu'élevant la voix avec emportement il disoit à Cadanza “ Mon cher beau père, je vous en avertis pour la dernière fois, si vous continuez vos envoys dans l'intérieur de l'Afrique, je vous dénoncerai au Ministre.

— Mon cher beau fils /:répondit Cadanza:/ Si vous voulez entrer dans nos mystères rien ne sera plus aisé. Ma mère étoit une gomelez, et le même sang coule dans les veines de votre fils.

— Monsieur Cadanza /:reprit mon père:/ je commande ici pour le Roi, et je n'ai que faire des Gomelez et de leurs secrets. Soyez sur que dès demain je rendrai compte au Ministre de notre conversation.

— Et vous /:dit Cadanza:/ soyez sur que le ministre vous défendra, de lui faire à l'avenir de rapports sur ce qui nous regarde. ”

Leur conversation, n'alla pas plus loin. Le secret des gomélez m'occupait tout ce jour et une partie de la nuit. Mais le lendemain le maudit Folencour me donna ma première leçon de danse, qui tourna tout autrement qu'il ne l'avoit espéré, et dont l'effet fut de diriger toutes mes idées du côté des mathématiques. Mon père voulut assister à cette première leçon et que ma mère y fut aussi présente. Folencour encouragé par de tels égards, oublia tout à fait qu'il se fut donné pour un homme de qualité et fit un assez long discours en l'honneur de la danse qu'il appella son art. Ensuite il observa que j'avois les pieds en dedans et voulut me faire envisager cette habitude comme honteuse et tout à fait incompatible avec la qualité d'homme d'honneur. Je tournai donc les pointes en dehors, et j'essayai de marcher suivant cette méthode qui étoit réellement contraire aux lois de l'équilibre. Folencour ne s'en contenta point. Il exigea encore que j'eusse les pointes basses. Enfin emporté par l'impatience et la malice, il me poussa par derrière. Je tombai sur le nez et me fit beaucoup de mal. Folencour ce me semble me devoit des excuses, mais bien loin d'en faire, il s'emporta contre moi, et dit les choses les plus désagréables, avec des expressions dont il auroit senti l'inconvenance, s'il eût mieux su l'espagnol. J'étois accoutumé à la bienveillance de tous les habitants de Centa. Les propos de Folencour me parurent des outrages, que je ne devois pas supporter. J'allai fierement à lui. Je pris sa pochette. Je la brisai contre terre et jurai de ne jamais apprendre à danser d'un homme aussi grossier.

Mon père ne me gronda point, il se leva gravement me prit par la main, me conduisit à une sale basse, qui étoit à une extrémité de la cour et ferma la porte sur moi en me disant “ Monsieur vous ne sortirez d'ici que pour apprendre à danser. ”

Accoutumé comme je l'étois à la plus grande liberté, la prison me parut d'abord insupportable. Je pleurai longtems et tout en pleurant, je tournai les yeux vers une grande fenêtre carrée la seule, qu'il y eût dans cette sale basse, et je me mis à en compter les vitres qui étoient petites et quarrées. Il y en avoit 26 dans la hauteur et autant dans la largeur. Je me rappelai les leçons du bon père Anselme dont la science n'alloit pas au de là de la multiplication.

Je multipliai les carreaux de la hauteur par ceux de la basse, et je vis avec surprise que j'avois le nombre général de mes vitres. Mes sanglots furent moins fréquents. Ma douleur moins vive. Je réfis

mon calcul en ometant tantôt une bande de vitres, tantôt deux. Soit de la hauteur, soit de la base. Je compris alors que la multiplication n'étoit qu'une addition repetée et que les surfaces pouvoient se mesurer aussi bien que les longueurs.

Je repettai mon operation sur les carraux de pierre dont la sale étoit pavée. Elle me reussit également bien. Je ne pleurois plus, mon cœur palpitoit de joye. Aujourd'hui même je n'en parle point, sans ressentir quelque émotion.

Vers les midi ma mere vint m'apporter du pain noir et une cruche d'eau. Elle me conjura la larme à l'œil de me prêter aux desirs de mon père, et de prendre des leçons de Folencour. Lorsqu'elle eut fini son exhortation je baisai sa main avec beaucoup de tendresse. Ensuite je la priai de me faire tenir du papier avec un crayon, et de ne plus s'embarasser de moi, parceque je me trouvois très bien dans cette sale basse. Ma mère me quitta avec l'air de la surprise, et m'envoya les objets que j'avois demandé. Alors je me livrai à mes calculs, avec une ardeur inexprimable, persuadé qu'à tout moment je fesois les plus grandes découvertes. En effet les propriétés des nombres étoient de veritables découvertes pour moi, qui n'en n'avois aucune idée.

Cependant je m'aperçus que j'avois faim, je rompis mon pain noir, et je vis que ma mère y avoit renfermé un poulet rôti, avec un morceau de petit salé. Cette marque de bonté ajouta à ma satisfaction, et je repris avec un nouveau plaisir la suite de mes calculs. Le soir on m'apporta de la lumière et je poussai mon travail fort avant dans la nuit.

Le lendemain je partageai un carau par la moitié. Je vis que le produit de la moitié étoit un quart en surface. Je partageai le coté en trois, et j'eus une neuvième, ce qui m'éclaira sur la nature des fractions, je m'en assurai encore mieux lorsque je multipliai deux et demi, par deux et demi et qu'à côté du quaré de deux j'obtins une équere dont la valeur étoit deux et un quart.

Je poussai toujours plus loin mes essais sur les nombres, je vis qu'en multipliant un nombre par lui même et quarant ce produit, j'obtenois le même résultat qu'en multipliant le nombre trois fois. Toutes mes belles découvertes, n'étoient point exprimées en langage Algébrique que j'ignorois. Je m'étois fait une notation particulière, qui avoit rapport aux caraux de ma fenêtre et qui ne manquoit ni d'élégance ni de précision.

Enfin le dixième jour de ma prison, ma mère m'a apportoit [*sic*] mon diner, et me dit " Mon cher enfant j'ai de bonnes nouvelles à vous apprendre ; Folencour a été reconnu pour un déserteur. Ton père qui a la désertion en horreur l'a fait embarquer. Je pense donc que tu sortiras bientôt de ta prison. " Je reçus la nouvelle de ma délivrance avec une indifférence qui surprit ma mère. Mon père la suivit d'assès près. Il confirma ce qu'elle avoit dit, puis il ajouta, qu'il avoit écrit à ses amis Cassini et Hadley, pour leur demander les figures des danses les plus à la mode à Londres et Paris. D'ailleurs il se rappelloit très bien de la manière dont son frère entroit en pirouetant dans une Chambre, et c'étoit cela surtout qu'il vouloit m'inculquer.

Tout en parlant mon père apperçut un cahier qui sortoit de ma poche, et s'en empara. Il fut d'abord très surpris de le voir chargé de chiffres et de certains signes, qui lui étoient inconnus. Je les expliquai ainsi que toutes mes opérations. La surpris[e] augmenta et fut mêlée d'un air de satisfaction qui ne m'échappa point. Mon père suivit attentivement le fil de mes decouvertes. Après quoi il me dit : " Si à cette fenêtre qui a vingt six caraux en tous sens, j'en ajoutois deux par en bas, et que je voulusse lui conserver la forme quarée. Combien y auroit il de caraux ajoutés ? "

Je repondis sans hesiter : " Vous auriez sur le même côté, et par en haut deux band[e]s, de cinquante deux caraux chacune, et de plus un petit caré de quatre caraux, sur le coin qui touche aux deux bandes. "

A cette réponse mon père eprouva une joye très vive, qu'il cacha cependant du mieux qu'il put. Après quoi il me dit : " Mais si j'ajoutois à la base de la fenêtre une ligne infiniment petite, quel seroit le caré résultant ? "

Je réfléchis un instant et puis je dis : " Vous auriez deux bandes aussi longues que le sont les cotés de la fenetre, et quant au caré du coin il seroit si infiniment petit que je ne puis m'en former aucune idée. "

Ici mon père se laissa aller sur le dossier de sa chaise. Joignit ses mains leva les yeux au ciel et dit :

“ Oh mon Dieu ! vous le voyez, il a deviné la loix du binome et si je le laisse faire il devinera le calcul différentiel. ”

L'état ou je voyois mon père m'effraya. Je defis sa cravate, j'appellai du secours. Il reprit ses sens, me serra dans ses bras et me dit : “ Mon cher enfant. Laisse la tes calculs, apprens la Sarabande, mon fils apprens la Sarabande. ”

Il ne fut plus question de prison, je fis de le même soir le tour des remparts de Centa, et tout en promenant je repetois en moi même : “ Il a trouvé la loi du binome. Il a trouvé la loi du binome. ”

Je puis dire, que des lors tous mes jours ont été marqués par quelques progrès dans les Mathématiques. Mon père avoit juré de ne jamais permettre que je les apprissse. Mais un jour je trouvai sous mes pièds l'arithmétique universelle du Chevalier Don Isaac Nevton, et je ne puis m'empêcher de croire, que mon père ne l'ait égaré presque à dessein quelquefois aussi je trouvois la bibliotheque couverte [*sic*], et je ne manquois pas d'en profiter. Mais d'autres fois aussi mon père prétendoit me former pour le monde ; il me faisoit piroueter en entrant dans une chambre, fredonoit un air, fesoit semblant d'avoir la vue basse, puis il fondoit en larmes et me disoit : “ Mon ami tu n'as pas été crée pour l'impertinence tes jours ne seront pas plus heureux que n'ont été les miens. ”

Quinze années se passerent, sans que rien troubla l'uniformité de nôtre vie, qui pourtant étoit très variée pour mon père et pour moi, par les nouvelles connoissances dont nous nous enrichissions tous les jours. Mon père avoit même quitté avec moi son ancienne reserve. En effet il ne m'avoit pas enseigné les mathématiques. Il avoit au contraire fait tout son possible, pour que je ne susse que la Sarabande. Il n'avoit donc rien à se reprocher et se livroit sans remords à causer avec moi sur tout ce qui avoit rapport aux sciences exactes. Les sortes de conversations avoient toujours l'effet de ranimer mon zele et redoubler mon application.

Rien n'eut manqué à ma félicité, si j'eusse conservé ma mère, l'année passée une maladie violente l'enleva à notre tendresse. Mon père prit alors dans sa maison une sœur de sa defunte femme, appelée Donna Antonia de Poneras, agée de vingt ans et veuve depuis six mois. Elle n'étoit pas du même lit que ma mère. Lorsque Monsieur de Cadanza eût marié sa fille alors unique, se trouvant trop isolé chez lui, il prit aussi le parti de se marier, sa seconde femme mourut au bout de six ans, mettant au monde une fille qu'on appella Antonia. Celle-ci épousa dans la suite Don Gonsalve de Poneras, qui mourut dans la première année de leur mariage.

Cette jeune et jolie tante prit donc possession de l'appartement de ma mère, et du gouvernement de notre maison, dont elle s'acquitta asses bien. Elle avoit surtout beaucoup d'attention pour moi. Elle entroit vingt fois par jour dans ma chambre, me demandoit si je voulois du Chocolat de la limonade ou autre chose pareille.

Ces visites m'étoient souvent très désagréables, parcequelles interrompoient mes calculs. Quand par hasard Dona Antonia ne venoit pas, sa femme de chambre la remplacoit. C'étoit une fille du même âge que sa maitresse, et de la même humeur. Son nom étoit Marica. Cependant je n'étois pas toujours leur dupe. J'avois pris l'habitude de substituer mes valeurs, des que l'une des deux femmes entroit dans ma chambre, et je reprenois mon calcul, des qu'elle étoit sortie.

Un jour que je cherchois un logarythme, Antonia entra chez moi et se mit dans un fauteuil à côté de ma table. Ensuite elle se plaignit de la chaleur. Ota le mouchoir qu'elle avoit sur la poitrine, le plia et le mit sur le dossier de son fauteuil Jugeant à tous ces arrangements, qu'elle alloit faire une longue séance. J'arrêtai mon calcul, je fermai mes tables, et je me mis à faire quelques réflexions sur la nature des logarythmes et sur la peine extrême que la confection des tables avoit du couter au celebre Don Neper. Alors Antonia qui ne vouloit que me contrarier, passa deriere ma chaise mit ses deux mains sur mes yeux et me dit : “ Aprèsent calculéz Monsieur le Géomètre. ”

Ce propos de ma tante me parut renfermer un véritable défi. Ayant fait récemment un grand usage des tables. Beaucoup de logarythmes étoient restés gravés dans ma mémoire. Je les savois comme l'on dit par cœur. Il me vint [*sic*] tout à coup dans la pensée de décomposer en trois facteurs le nombre dont je cherchois le logarythme. J'en trouvai trois dont les logarythmes m'étoient connus. Je les additionai de tête, puis tout à coup me débarassant des mains d'Antonia, j'écrivis tout mon logarythme sans qu'il y manqua une décimale. Antonia en fut piquée. Elle sortit de la chambre en me disant avec

assez d'impolitesse : “ Le sôt homme qu'un Géomètre. ” Peut-etre vouloit elle me reprocher que ma methode ne pouvoit pas s'appliquer aux nombres premiers qui n'ont de diviseurs que l'unité. En cela elle avoit raison, mais ce que j'avois fait prouvoit neanmoins une grande habitude du calcul et ce n'etoit surement pas le moment de dire que je fusse un sot. Bientôt après vint la suivante Marica, qui voulût me pincer et me chatouiller, mais j'avois sur le cœur le propos de sa maitresse, et je la renvoyai un peu brutalement.

Maintenant le fil de ma narration me conduit à une époque de ma vie remarquable par le nouvel employ que je commencai à faire de mes idées, en les dirigeant vers un même but. Vous observerez dans la vie de chaque savant, qu'il vient un instant ou frappé de quelque principe, il en étend les conséquences et donne, comme on dit dans un Système. Alors il redouble de courage et de force. Il revient sur ce qu'il sait et acheve d'acquiescer ce qui lui manquait. Il considère chaque notion sous toutes ses forces [*sic*], les reunit, les classes. S'il ne reunit [*sic*] point à établir son système, ou même à se convaincre de sa réalité. Du moins il l'abandonne plus savant qu'il ne l'étoit avant de l'avoir conçu, et il en recueille quelque vérités qui n'avoient pas encore été aperçues. L'instant de faire un système étoit donc venu pour moi, et voici l'occasion qui m'en fit naître la première idée.

Un soir que je travaillois après souper et que j'avois achevé une différenciation très délicate. Je vis entrer ma tante Antonia presque en chemise. Elle me dit : “ Mon cher neveu je ne puis dormir, tant que je vois de la lumière dans votre chambre et puisque votre géométrie est une si belle chose. Je veux que vous me l'appreniez. ”

Comme je n'avois rien de mieux à faire je consentis à ce que ma tante demandoit. Je pris mon ardoise et je lui montrai les deux premières propositions d'Euclide. J'allois passer à la troisième lorsque, ma tante m'arrachant mon ardoise me dit : “ Mon nigaud de neveu. La géométrie ne vous a-t-elle pas appris comment on fait les enfants ? ”

Le propos de ma tante me parut d'abord absurde, mais en y réfléchissant je crus comprendre que peut-etre elle me demandoit une expression générale qui répondit à tous les modes de reproductions employes par la nature depuis le cedre jusqu'au Lichen, et depuis la balaine jusqu'aux animalcules microscopiques. Je me rappelai en même temps des réflexions que j'avois faites sur le plus ou le moins c'est à dire les nombre des idées de chaque animal, dont j'avois trouvé la première cause en remontant à la génération, gestation, éducation. Enfin j'avois eû l'idée d'une notation particulière, qui eût désigné pour tout le regne animal, les actions du même genre mais de valeurs supérieures. Mon imagination s'enflama subitement. Je crus entrevoir le lieu géométrique de nos idées et de l'action qui en résultoit. En un mot la possibilité d'appliquer le calcul au système entier de la nature Sufoqué par la foule de mes pensées. Je sentis le besoin de respirer un air plus libre. Je courus sur les remparts et j'en fis trois fois le tour sans trop savoir, ce que je fesois.

Enfin ma tête se calma, et le jour qui commençoit à poindre me donna l'idée de mettre par écrit quelques uns de mes principes. Je tirai donc mes tablêts et tout en écrivant je pris ou je crus prendre le chemin de notre maison, mais il m'arriva, qu'au lieu de prendre à droite de l'ouvrage à couronne je pris à gauche, et j'entrai dans le fossé par un poterne. J'étois pressé de me trouver chez moi. Je doublai donc le pas croyant toujours me diriger vers nôtre maison. Mais au lieu de cela, je pris par un talus qui servoit à passer les canons en cas de sortie, et je me trouvai sur le glacis.

Croyant toujours aller chez moi et toujours grifonnant sur mes tablettes. Je marchois le plus vite qu'il m'étoit possible. J'avois beau courir je n'arrivois pas ayant pris une direction opposée à la ville. Je m'assis donc et me mis à chiffrer.

Au bout de quelque temps je levai les yeux et je me vis entouré d'Arabes. Je sais leur langue qui est généralement entendue à Centa. Je leur dis que [*sic*] j'étois et les assurai que s'ils me ramenoient à mon père, ils recevraient de lui une rançon honête.

Le mot de rançon a toujours quelque chose de flateur pour les oreilles Arabes. Les Nomades qui m'entouroient se tournerent vers leur chef, d'un air de complaisance, et paroïtroient attendre de lui une réponse qui devoit leur être lucrative. Le Scheik caressa longtemps sa barbe d'un air pensif et sérieux, puis il me dit : “ Ecoute jeune Nazareen, nous connoissons ton père qui est un homme craignant dieu. Nous avons aussi entendu parler de toi. On dit que tu es bon comme ton père, mais que

Dieu t'a privé d'une partie de ta raison. Que cela ne te fasse point de peine. Dieu est grand, il donne la raison, il l'ôte à sa volonté. Les insensés sont une preuve vivante de [la] puissance divine et du néan de la sagesse humaine Les Insensés ignorants le bien et le mal sont comme les types de l'ancien état d'innocence. Ils ont un premier degré de sainteté. Nous leur donnons le nom de Maraboût tout comme aux Saints. Cela est dans les principes de notre religion. Nous croirions donc pecher si nous prénions de toi la moindre rançon. Nous allons te ramener au premier poste Espagnol et nous nous retirerons aussitôt. ”

Je vous avoue que le discours du Scheïk me plongea dans la plus extreme consternation. “ Eh quoi /:me dis-je en moi meme:/ Sur les traces de Loke et de Newton, je serois parvenu aux dernieres limites de l'intelligence humaine. Apuyant les principes de l'un des calculs de l'autre. J'aurai assuré quelques uns de mes pas dans les abymes de la metaphysique. Et que m'en revient-il ? d'être mis au nombre des fous, de passer pour un etre dégradé qui n'appartient plus à l'espece humaine. Perisse le calcul differentiel et toutes les integrations ou j'avois attaché ma gloire. ” En disant ces môts je pris mes tablets et les brisai en petits morceaux. Ensuite continuant ma plainte je dis : “ Oh mon père vous aviez bien raison de me faire apprendre la Sarabande et toutes les impertinences imaginées depuis. ” Puis par un mouvement involontaire, je me mis à répeter quelques pas de Sarabande comme fesoit mon père lorsqu'il se rappelloit ses malheurs.

Les Arabes qui m'avoient vu ecrire sur mes tablettes, avec beaucoup d'application, ensuite les briser et danser, dirent avec l'accent de la pitie “ *Hamdullah Allahkerim* dieu est grand louange à Dieu. ” Puis ils me prirent doucement sous les bras et me conduisirent au premier poste Espagnol.

Comme Velasquez en étoit à cet endroit de sa narration, il parut affecté ou distrait. Voyant qu'il avoit de la peine à retrouver le fil de son discours, nous le priames d'en remêtre la suite au lendemain.

Quarante et huitième Journée.

On se rassembla à l'heure accoutumée. Nous demandâmes à Velasquès la suite de son histoire et il la reprit en ces termes.

Suite de l'histoire de Velasquès.

Je vous ai dit comment en portant mes réflexions sur l'ordre qui regne dans cet univers, j'avois cru trouver des applications du calcul qui n'avoient pas été aperçues avant moi. Je vous ai dit ensuite comment ma tante Antonia par un propos indiscret et déplacé fut cause que mes idées éparses se rassemblèrent comme en un foyer et se formèrent en Système. Enfin je vous ai dit comment ayant appris que je passois pour un fou. J'étois tanté [*sic*] d'une extrême exaltation d'esprit dans un profond découragement. Je vous l'avouerai cet état d'abattement fut long et douloureux. Je n'osois lever les yeux sur personne. Les hommes me parurent ligués pour me repousser et m'avilir. Les livres qui avoient fait mes délices me causèrent un mortel dégoût. Je n'y voyois plus qu'un amas confus de verbiages inutiles. Je ne touchois plus [une] ardoise. Je ne calculois plus. Les fibres de mon cerveau s'étoient détendues. Je ne pensois plus.

Mon père s'aperçut de mon découragement et me pressa de lui en découvrir la cause. Je resistai longtems, enfin je lui rapportai le discours du chef Arabe, et je lui avouai la peine que j'éprouvois à passer pour avoir perdu la raison.

Mon père laissa tomber sa tête sur sa poitrine et ses yeux se remplirent de larmes. Après un long silence, il tourna sur moi des regards pleins de compassion et me dit : “ Oh ! mon fils tu passes donc pour être fou, et moi je l'ai été réellement pendant trois ans. Tes distractions et mon amour pour blanche ne sont point les causes premières de nos peines. Notre mal vient de plus loin. La nature est tellement féconde et variée dans ses moyens, qu'on la voit emfreindre ses loix les plus constantes. Elle a fait de l'intérêt personnel, le mobile général des actions humaines. Mais dans la foule des humains, elle en produit de bisarement conformés, chez qui l'Egoïsme est à peine perceptible parce qu'ils placent leur affections hors d'eux mêmes. Les uns se passionent pour les sciences d'autres pour le bien public. Ils aiment les découvertes des autres comme s'ils les eussent faites, et les institutions Salamires [*sic*] à l'état comme s'il leur en revenoit quelque avantage. Cette habitude de ne point penser à eux influe sur toute leur destinée. Ils ne savent point tourner les hommes à leur profit. La fortune vient s'offrir, et ils ne songent point à l'arrêter.

Chez presque tous les hommes l'action du moi, n'est jamais suspendue. Vous retrouvez leur *moi* dans le conseil qu'ils vous donnent, dans les services qu'ils vous rendent, dans les liaisons qu'ils recherchent, dans les amities qu'ils forment. Passionés pour leur intérêt le plus éloigné, indifférent sur tout le reste. Et lorsqu'ils trouvent sur leur chemin un homme indifférent pour son intérêt, ils ne le peuvent comprendre ils lui s[ou]pçonent des motifs cachés, de l'affectation de la folie. Ils le rejettent de leur sein, ils l'avilissent ils le réleguent sur un rocher de l'Affrique.

Oh ! mon fils tous deux nous appartenons à cette race proscrite. Mais nous avons aussi nos plaisirs et je dois te les faire connoître. J'ai tout tenté pour faire de toi un fat et un sôt, le ciel n'a point couronné mes efforts, et te voila avec une ame sensible et un esprit éclairé Il faut donc que je t'apprenne que nous avons aussi nos jouissances, elles sont ignorées et solitaires, mais douces et pures.

Quelle n'a point été ma satisfaction intérieure, lorsque j'ai vu Don Isaac Nevton a prouver [*sic*] un de mes écrits anonymes et desirer en connoître l'auteur. Je ne me nommai point, mais encouragé à de nouveaux efforts j'enrichis mon intelligence d'une foule de pensées nouvelles. J'en étois rempli je ne les pouvois contenir. Je sortois pour les révéler aux rocher de Centa. Je les confiois à la nature, je les offrois en tribut à mon caractère [*sic*]. Le souvenir de ce que j'avois souffert melloit à ces sentiments exaltés des soupirs et des larmes, qui avoient aussi leurs délices. Elles me rappelloient qu'il étoit autour de moi des maux que je pouvois adoucir. Je m'unissois en idée aux vûes de la providence aux

œuvres de la création, aux progrès de l'esprit humain, mon esprit, ma personne, ma destinée, ne se presentoient point à moi sous une forme individuelle, mais comme faisant partie d'un grand ensemble.

Ainsi s'est écoulé l'âge des passions, ensuite j'ai retrouvé le *moi*. Le soins assidus de ta mère m'affectoient [*sic*] cent fois le jour que j'étois moi l'unique objet de sa tendresse. Mon âme repliée en elle même, s'ouvrit au sentiment de la reconnaissance aux épanchements de l'intimité. Les petits evennements de ton enfance m'ont ensuite entreteu dans l'habitude des plus douces émotions.

Aujourd'hui ta mère ne vit plus que dans mon cœur et mon esprit affoibli par les ans ne peut plus rien ajouter aux richesses de l'esprit humain. Mais je vois avec plaisir ce trésor s'accroître tous les jours. Je [me] plais à suivre cet accroissement l'interêt que j'y prens me fait oublier mes infirmités, et l'ennui n'a point encore approché de mon existence.

Tu vois donc mon fils que nous avons aussi nos plaisirs, et si tu etois devenu un sôt, comme je l'ai toujours désiré, tu n'aurois pas echappé aux peines de la vie. Lorsqu'Alvarez a été ici, il m'a parle de mon frère d'une manière, qui m'a donne plus de compassion que d'envie. Le Duc /:m'a t-il dit:/ connoit la cour, et facilement il en démele l'intrigue. Mais lorsqu'il veut s'élever à l'ambition, il ne tarda pas à se repentir, d'avoir pris un vol trop haut. Il a été ambassadeur et représentoit son maître avec toute la dignité possible, mais à la première affaire epineuse on fut forcé de le rappeler. Vous savez qu'une fois il a été nommé au ministère, et il remplissoit les places vacantes tout comme un autre, mais quelques soins que les premiers comis, missent à lui epargner le travail, son inapplication étoit plus grande encore et il fut obligé de rendre le porte-feuille.

Il n'a maintenant aucun credit, mais il a l'art de faire naître des occasions peu importantes qui le rapprochent du monarque, et lui donnent l'air de la faveur. Au reste l'ennui le tue, il a tout tenté pour lui echapper, mais il retombe toujours sous la main pesante du monstre qui l'ecrase. Il s'en sauve un peu par une continuelle occupation de lui même et de sa personne. Mais cet excesif egoïsme l'a rendu si sensible aux moindres contrariétés que l'existence même en est devenue un tourment. Cependant des maladies frequentes l'ont averti que ce *lui même* objet unique de tant de soins pourroit lui echapper un jour et cette idée empoisonne toutes ses jouïssances.

Voila apeuprès ce [que] m'a dit Alvarez. J'en conclus que dans mon obscurité j'ai peut-être été plus heureux, que mon frère au milieu des biens et des honneurs dont il m'a privé. Quant à toi mon fils les habitants de Centa t'ont cru un peu fou. C'est un effet de leur simplicité. Mais un jour, si tu te lances dans le monde, tu ne manquera pas d'eprouver l'injustice et c'est contre elle, qu'il faut te p[r]émunir. Le meilleur seroit sans doute d'opposer, l'insulte à l'insulte. La calomnie à la calomnie, et de combattre l'injustice avec ses propres armes. Mais cet art de manier les opprobres, n'est pas fait pour les gens de notre espece. Lors donc que tu te verras accablé, retire toi, replie toi, sur toi même. Nouris ton âme de sa propre su[b]stance et tu connoitras le bonheur. ”

Ce discours de mon père fit sur moi la plus profonde impression. Je repris courage et me remis à mon Systeme. Alors aussi je commençai à devenir veritablement distrait. Il étoit rare que j'entendisse, ce qu'on me disoit, à l'exception des derniers mots, qui se gravoient dans ma mémoire, et j'y répondois une ou deux heures, après qu'on m'avoit parlé. Il m'est aussi arrivé de marcher sans savoir ou j'allois et j'aurois eu besoin d'un guide, comme les aveugles. Ces distractions ne durent cependant qu'autant de tems qu'il m'en a falu, pour mettre mon système dans un certain ordre et je puis dire que j'en suis aujourd'hui apeuprès corrige.

“ Il m'avoit paru /:dit Rebeca:/ vous voir quelquefois des distractions, mais puisque vous m'apprenez que vous êtes corrigé permettez moi de vous en faire mon compliment.

— Je le reçois avec plaisir /:dit Velasquez:/ car mon Systeme n'eut pas été plustôt achevé qu'un événement inattendu, a produit dans ma destinée un changement tel que maintenant il me sera difficile. Je ne dis pas de faire un système, mais hélas peut-etre ne me sera-t-il pas permis de donner dix a douze heures de suite à un calcul. Enfin Messieurs, le ciel veut que je sois duc de Velasquez Grand d'Espagne et maître d'une fortune considérable.

— Comment, Monsieur le Duc /:dit Rebeca:/ vous nous dites ceci comme un heros [*sic*] d'œuvre dans votre rélation, je crois que bien des gens à votre place auroient commencé par la

— J'avoue /:dit Velasquez:/ qu'un pareil coéficient [*sic*], mais je n'ai pas cru devoir l'indiquer

avant d'y être conduit par l'ordre chronologique. Voici donc ce qui me reste à vous dire. ”

Il y a environs quatre semaines que Diegue Alvarez, fils de l'autre Alvarez, est venu à Centa pour remettre à mon père, une lettre de la Duchesse Blanche. Cette lettre étoit ainsi conçue.

Seigneur Don Henrique !

Ces lignes sont pour vous annoncer que Dieu va peut-être bientôt appeler à lui votre frère le Duc Velasquez.

La constitution particulière de nôtre majorat ne permet point, que vous héritiez d'un frère cadêt et la grandesse doit passer à votre fils. Je me trouve heureuse de pouvoir terminer quarante ans de pénitence, en lui restituant les biens que mon imprudence vous avez ôté. Ce que je ne puis vous rendre. C'est la gloire où vos talents vous auroient conduit Mais nous sommes tous les deux aux portes de la gloire éternelle, et celle du monde ne peut plus nous toucher. Pardonnez une dernière fois à la coupable Blanche. Et envoyé nous le fils, que le ciel vous a donné. Depuis deux mois je suis la garde malade du Duc. Il desire connoître son héritier.

Blanche de Velasquez

Je puis vous dire que cette lettre repandit la joie dans Centa, tant on me vouloit de bien, mais j'étois loin de partager l'allagresse publique. Centa étoit un monde pour moi, je n'en sortois, que pour me perdre dans les abstractions. Ou si je jetois les yeux au de la des ramparts, dans la vaste contrée des mores, c'étoit comme si j'eusse considéré quelque paysage Ne pouvant m'y promener, la campagne ne me sembloit faite que pour le plaisir des yeux. Eh qu'alloi-je faire hors de Centa. Cette ville n'avoit aucun mur où je n'eusse charbonné quelque équation, aucun reposoir, qui ne me rapella quelque méditation, dont le résultat avoit satisfait mon esprit. J'étois à la vérité quelquefois vexé par ma tante Antonia, et par sa servante Marica, mais qu'étoient leurs légères interruptions, auprès des distractions, aux quelles j'allois être condamné. Point de longues méditations et point de calculs. Point de calcul et point de bonheur. Voilà comme je resonnois, cependant il falut partir.

Mon père m'accompagna jusqu'au port. Il joignit ses mains sur ma tête pour me bénir, puis il me dit : “ Oh mon fils, tu vas voir Blanche. Elle n'est plus cette beauté ravissante qui devoit faire la gloire et le bonheur de ton père. Tu verras des traits effacés par l'âge, altérés par la pénitence. Mais pourquoi pleura-t-elle si longtems une faute que son père lui avoit pardonné ? Quant à moi je n'eus jamais de ressentiment contre elle. Si je n'ai pas servi mon Roi en des postes glorieux. J'ai fait pendant quarante ans dans ces rochers le bien de quelques bonnes gens. C'est à Blanche qu'ils le doivent, ils ont tous entendu parler de ses vertus et tous la bénissent. ” Mon père ne pût en dire davantage. Il se sentoit sufoqué par les sanglôts. Tous les habitants de Centa assisterent à mon départ. On pouvoit lire dans leurs yeux le chagrin de me perdre, mêlé à la joie que leur causoit le changement de ma fortune.

Je mis à la voile et j'abordai le lendemain au port d'Algésiras, d'ou je me rendis à Cordoue, pour coucher ensuite à Anduhar ; l'hôte d'Anduhar me conta, je ne sais quelles histoires de revenants dont je n'entendis pas un mot. Je couchai chez lui et je partis le lendemain d'assez bonne heure. J'avois deux domestiques, l'un alloit devant et l'autre me suivit. Frappé de l'idée que je n'aurois pas à Madrid le tems de travailler à effectuer [*sic*] quelques calculs, qui n'étoient qu'indiqués dans mon Systeme. Je montois une mule dont le pas égal et lent favorisoit ce genre d'occupation. Je ne sais combien de tems j'employai de cette manière, mais tout à coup ma mule s'arrêta. Je me vis au piéd d'un gibet garni de deux pendus dont les figures sembloient grimacer, ce qui me causa un sentiment d'horreur. Je jettai les yeux autour de moi et je ne vis point mes gens. Je les appellai à grands cris. Ils ne vinrent point. Je pris le parti de suivre le chemin qui étoit devant moi. A la nuit tombante, j'arrivai à une auberge vaste et bien batie mais abandonnée et déserte.

Je mis ma mule à l'écurie, et je montai dans une chambre, où je trouvai le reste d'un souper, à savoir un paté de perdrix, du pain et une bouteille de vin d'Alicante. Je n'avois pas mangé depuis Anduhar, et je crus que le besoin me donnoit des droits sur ce paté qui d'ailleurs n'avoit pas de maître. J'étois aussi fort altéré, et je fus [*sic*] peut-être avec trop de précipitation car le vin d'alicante me porta à la tête, et je m'en aperçus trop tard.

Il y avoit dans la chambre un lit asses propre Je me deshabillai, me couchai et m'endormis, mais

ensuite je ne sais quoi m'éveilla en sursaut. J'entendis une cloche qui sonna minuit. J'imaginai qu'il y avait quelque couvent dans les environs et je me proposai d'y aller le lendemain.

Bientôt après j'entendis du bruit dans la cour. Je crus que mes gens étaient arrivés. Mais quelle fut ma surprise en voyant entrer ma tante Antonia avec sa suivante Marica. Celle-ci portait une lanterne garnie de deux bougies, et ma tante avait un cahier à la main. " Mon cher neveu /:me dit elle:/ votre père nous envoie pour vous remettre ce papier qu'il dit important. "

Je pris le papier et je lus sur l'enveloppe : *Démonstration de la quadrature du cercle.*

Je savais que mon père ne s'était jamais occupé de ce problème oiseux. J'ouvris le cahier. Je trouvai que le problème considéré de la manière la plus générale comprenait toute la famille des courbes dont l'équation est y exposant m , égal deux a, x moins x exposant m . Ceci était assez dans la manière de mon père, et je ne doutai pas que lors même que la quadrature ne serait pas démontrée

Quarante et neuvième Journée.

On se rassembla à l'heure accoutumée et Rébecca s'adressant à Vélasquez lui dit : “ Monsieur le Duc, vous nous aviez promis hier de créer le monde. Dans cette création, vous conformerez vous à l'œuvre de six jours ?

— Oui Madame /:répondit Velasquez:/ Je crois que le premier chapitre de la géneuse [*sic*] a été inspiré par l'esprit de vérité, mais j'ignore si le législateur hebreu, sentoit lui même toute la force des expressions qu'il employoit. L'idée que nous attachons à l'inspiration est opposée à celle d'instruction et de raisonnement. Moïse employe le mô de jour, cependant le soleil ne fut créé que dans la troisième journée. Ces jours là n'étoient donc pas de la nature des nôtres. C'étoient des périodes quelconques dans les quelles la lumière succédoit à l'obscurité. Le text[e] dit : *Vayhi ereb vayhi – Bakara ioum ached.*

— Vous savez donc l'hebreu /:dit Rebeca:/ J'en suis étonnée. J'ai cru que les sciences qui tiennent à la mémoire, pouvoient difficilement être cultivées en même tems que les sciences exactes.

— Je ne me suis point aperçu de cette difficulté /:dit Velasquez:/ J'ai étudié l'histoire et les langues mortes en même tems que la science des nombres et des dimensions, mais il est vrai que je rangeois avec beaucoup d'attention toutes les notions que je mettois sous la garde de ma mémoire, je me suis fait ainsi une sorte de mémoire raisonnée ou chaque idée mère se présente accompagnée de toutes ses dérivées. Si l'on me fait une question il me semble aussitôt que je pourrois y répondre par un petit volume. Le choix entre les solutions m'embarasse ce qui me donne quelque fois l'air de la distraction. Mais il faut convenir aussi que dans la plus part des conversations on saute trop légèrement d'un sujet à un autre. Apeuprès comme j'ai vu les modernes Numides changer de chevaux au milieu de la course la plus rapide. J'ai entendu dire que des joueurs d'Echecs avoient fait des parties par lettres jouant un coup à chaque jour de courrier Voilà proprement comme il faudroit causer, et je ne pense pas qu'une répartie faite le même jour puisse avoir quelque justesse.

— Ceci /:dit Rebeca:/ me paroît un avertissement de ne point vous interrompre. Ainsi je m'en garderai bien, et je vous prie de commencer au plutôt l'explication du : *Bereschith Bourou Elohim ha Schmaïm, ve ha oureth.*

— Comment /:dit Velasquez:/ vous savez l'hebreu. Ceci me surprend, mais je remets ma surprise à un autre moment, et je vais vous faire la démonstration que vous me demandez, En la commençant par le premier verset de la Genèse. ”

Système de Velasquez.

“ Au commencement Elohim créa les cieux et la terre, et la terre étoit informe et mêlée. Et le *Chanschech* étoit sur la face de l'abîme, et le souffle d'Elohim agitoit la face des eaux. ”

Observez d'abord que j'ai laissé ici le mot hebreu *Ranscheh* [*sic*] qui proprement veut dire ténèbres mais qui passant par les écrits des Phéniciens est entré dans la Mythologie des grecs, qui en ont fait le chaos. Comme ils ont fait l'Erèbe du mot : Eyreb, qui veut dire soir entrée de la nuit.

Certes le Cahos ne sauroit être désigné avec plus de précision : *La terre étoit informe et meslée et couverte d'eau.* En effet la forme sphérique des corps célestes prouve qu'ils ont été fluides, car c'est la forme que prend un corps fluide lorsqu'il est abandonné aux loix de l'attraction cela se voit aux gouttes d'eau suspendues à l'extrémité des feuilles, aux gouttes de vif argent qui forment des globules lorsqu'on les reprend sur un plan de quelque matière qui n'ait point d'affinité avec ce demi métal. Les métaux se forment en bouton dans le fond du creuset. La terre est sphérique donc elle a été fluide, et comme l'argile la plus soluble des terres a néanmoins besoin d'un cinquième d'eau pour acquiescer de la fluidité. Cet élément dans le cahos entroit pour bien plus d'en [*sic*] deux billons de lieues cubiques dont la presque totalité s'est combinée avec la pierre, et nous pouvons encore aujourd'hui l'en séparer au moyen du feu. C'est ce qu'on appelle l'eau de Cristallisation. Il est possible aussi que les terres

primitives aient eu besoin d'une moindre quantité d'eau pour être fluide. Cette question ne nous importe point. Il nous suffira de savoir qu'au commencement la terre a été une masse mélangée fluide et recouverte d'eau comme le dit Moïse. Voyons maintenant ce que pouvoit être le souffle d'Elohim qui agitoit la face des eaux

Rouh le souffle veut aussi dire l'âme et la vie. Les Arabes Chrétiens, tels par exemple que les Maltois, lorsqu'ils quêtent pour les âmes du purgatoire disent : *Al-aruah, Al-aruah* — Moïse dit que le souffle d'Elohim agitoit la face des eaux. Cela veut dire que la vie y étoit déjà répandue.

Mais qu'est-ce que la vie animale ou végétale ? Elle se cache dans un liquide, comme dans l'œuf, ou dans un solide comme le grain. Elle attend pour paroître que les circonstances lui soient favorables. Il en est de même de tous les éléments inpondérables tels que la chaleur, la lumière.

Moïse dit que la vie se manifestoit déjà dans le Cahos et particulièrement sur la face des eaux. Probablement les êtres animés n'étoient alors que des tremelles, des conferves des byssus phosphorescents, qui ne sont animaux ni plantes, mais qui sont vivants et jouissent même de l'irritabilité ; cependant suivons le texte. " Elohim dit : que la lumière soit et la lumière fut. Elohim vit que la lumière étoit bonne, et il sépara la lumière d'avec les ténèbres. Elohim nomma la lumière jour, et les ténèbres, il les nomma *nuit*, et il fut soir et il fut matin, ce fut le premier jour. "

Observez qu'alors le soleil n'existoit point encore. La lumière créée n'étoit point radiante elle étoit éparse comme celle qu'on a vu autour de certaines comètes. Le soleil n'existant pas la division du tems n'existoit pas non plus, ainsi ce premier jour ne peut être considéré que comme une période indéfinie. Le cahos fut la nuit la lumière créée fut le jour. Passons au Sixième verset.

" Elohim dit : Qu'il y ait une étendue entre les eaux. Une séparation entre les eaux et les eaux. Elohim fit une étendue et il sépara les eaux qui sont sur l'étendue d'avec les eaux qui sont sous l'étendue, et il fut ainsi. Elohim nomma l'étendue cieux. Il fut soir, il fut matin ce fut le second jour. "

Le mot *Roukia* que je traduis ici par étendue les interprètes grecs l'ont rendu par *Stéréoma* firmament ce qui répondoit à leur hypothèse des cieux solides, mais *Roukia* n'exprime que l'étendue. Les batteurs d'or employé au Tabernacle, battirent d'abord l'or en *Roukia*. Ensuite ils le couperent en fil.

Ici je dois vous dire un mot sur quelques expériences faites en 1630 par un chymiste français appelle Jean Rey. Elles ont ensuite été répétées en Angleterre par Robert Boyle et son élève Magow [*sic*]. Mon père et moi nous nous en sommes beaucoup occupé et voici ce que nous avons trouvé :

On peut obtenir par des moyens chimiques trois espèces d'air ou plutôt de fluides vérijormes [*sic*]. Le plus léger est le moyen combinés par la pression forment l'eau. Et l'air moyen combiné avec l'air pesant, forment l'air respirable dont se compose notre atmosphère.

Avant que cet atmosphère fut formé, l'air léger se combinant peu à peu avec l'air moyen formoit des pluies incessantes, et ce même air moyen se combinant continuellement avec l'air pesant, tendoit à se former en Atmosphère dont la propriété lorsqu'elle est chargée d'électricité est de retenir et soutenir les Nuages. Notre Atmosphère est donc le *Roukia* ou étendue placée entre les eaux d'en haut et les eaux d'en bas.

Le mélange de ces aires pouvoit se faire par la pression en un court espace de tems et même en un jour de 24 heures, mais comme la division du tems n'existoit point encore, nous pouvons supposer que ce jour fut encore une période indéfinie. Quant au soir et au matin, nous pouvons l'expliquer de bien des manières différentes. Peut-être la lumière éparse s'est jetté tout d'un côté, comme on le voit aux comètes et la terre par une très lente rotation à successivement montré à la lumière toutes les parties de la surface sphérique

Peut-être la terre a t'elle décrit un immense orbite dont la lumière occupoit un point très excentrique. Peut-être étoile [*sic*] la lumière elle même qui décrivait cet orbite, les possibles se présentent en foule et l'on ne peut s'arrêter à aucune explication. Je passe donc à la troisième journée.

" Elohim dit : Que les eaux qui sont sous le ciel, se rassemblent en un lieu et que le continent apparaisse. Et il fut ainsi. Elohim nomma le continent terre, et l'amas des eaux il le nomma les mers. Elohim vit que cela étoit bien. "

La force dont le créateur se servit pour séparer les continents d'avec les mers, a été la force

magnétique, qui se dirige vers le pôle Arctique,

Des expériences exactes ont prouvé que toute matière étoit un peu affectée de polarité. Mais le fer est éminemment magnétique, et l'argile primitive étoit très ferugineuse ce que nous voyons encore par l'ochre qu'elle contient

L'argile primitive se porta donc vers le pôle Arctique, laissant après elle comme des longues traînées qui sont devenues les Caps : Horn, Tomasin, bonne espérance. Le mouvement de rotation qui à cette époque devint plus rapide élargit les continents vers l'Equateur ce même mouvement de rotation applatit les pôles. Tandis que l'Argile s'élevoit en bosse dans les environs du pôle Magnétique et y formoit le plateau de la Tartarie.

Sans aller plus loin vous observerez facilement les mêmes choses dans la lune. L'illustre Riccioli vient de publier une carte de ce Satellite. Je la porte toujours sur moi, et je vais vous en faire la démonstration.

Dans la lune le pôle magnétique paroît être au cratère de Tycho. Vous y voyez un continent élevé avec des Dosses de montagne, qui prennent leur origine aux divers enfoncements désignés sous les noms de *mer des humeurs*, *mer des pluies*, *mer des nuages*, on voit assez que les creux élevés de la lune se sont fait aux dépends de ces creux. On peut pour ainsi dire suivre l'argile lunaire, lorsqu'elle s'est élevée vers son pôle magnétique. Les pays de Pluton, Possidonius, et autres sont restés peut-être parce que le Calcaire y abondoit. C'est du moins ce qui est arrivé dans nos mers Antarctiques. Cette nature de terre y est très favorable à la propagation des animaux corallins qui y construisent des îles entières.

Tandis que la masse de l'océan se formoit au pôle Antarctique, des mers méditerranées se formoient au milieu des continents, et même, l'Europe n'étoit qu'une suite des mers, séparées par des digues à peu près, comme vous voyez dans la lune. Une sorte de digue qui, sépare la mer de tranquillité d'avec, les contrées de Menélas Manilius &c.

Ces mers intérieures, n'avoient pas un même niveau ; par exemple, une des plus élevées étoit l'Adriatique. Ainsi qu'on peut le lire dans les pétrifications du veronois, qui sont placées à de grandes hauteurs, et représentent des animaux et des plantes dont les analogues n'existent plus.

Ici je dois encore vous faire observer une ressemblance de la terre avec la lune. Vous observerez dans celle-ci, que les mers ou enfoncements, ont une partie plus claire et par conséquent moins enfoncée, et pour me faire mieux comprendre, je l'appellerais le bas fonds. Ainsi dans la lune, la mer des pluies a des bas fonds vers le mont Copernic. La mer de Tranquillité et la mer de Fécondité ont leurs bas fonds vers la mer des crises. La mer des humeurs a ses bas fonds aussi bien que la mer des nuages. Il en étoit de même sur la terre. La partie creuse de l'ancienne mer Adriatique forme son bassin actuel, et le bas fonds est aujourd'hui la Lombardie.

La nouvelle Baltique étoit la partie creuse de l'ancienne et ces bas fonds de celle-ci étoit la Pologne. Cette ancienne Baltique étoit séparée de l'ancienne mer germanique, par les monts de la Silésie et plus au nord par le départ d'eau qui va jusques dans le Jusland.

L'ancienne mer germanique dont toute l'Allemagne forme les bas fonds, étoit bornée à l'ouest par les Vosges, les Ardennes, la chaîne dorsale de l'Angleterre les Hébrides

Cette enceinte se reconnoît encore, mais la France elle-même est couverte de coquillages, et ils y sont à une grande élévation. Elle a aussi fait partie d'un bassin borné à l'Est par les Vosges et les Ardennes, la Chaîne Dorsale de l'Angleterre, les Hébrides, les Féroé, le Groenland, l'Amérique, la Chaîne Dorsale de Panomma, la Chaîne transversale de Pérou. Un continent [é]croulé qui servoit de contrefort du côté antarctique, et qui joignoit l'Afrique les îles Canaries, Madère et l'Espagne. J'appelle cette mer l'Atlantique occidentale, et j'appellerai Atlantique orientale un[e] autre mer intérieure, qui n'étoit séparée de celle-ci que par un isthme étroit Ses bas fonds étoient le grand désert de Sahara, le sol de l'Arabie et du Sennar. Sa partie profonde étoit la partie méditerranée, la mer rouge et le golfe Persique. L'Atlas actuel étoit une île qui avoit des bas fonds vers le midi. Tel étoit alors l'état du globe

“ Alors Elohim dit : Que la terre fasse germer de l'herbe qui ait sa grain[e], et des arbres qui aient leurs fruits, et leurs germes hors de la terre, et il fut ainsi. Et la terre fit germer des herbes chacun[e]

selon son espèce et des arbres produisant leurs fruits chacun selon son espèce. Elohim vit que cela étoit bien, et il fut soir, et il fut matin, ce fut le troisième jour. ”

Vous avez vu que la terre au sein du Cahos étoit déjà animée, par l'esprit de vie, c'est à dire couverte de Byssus de conferves de tremelles, et d'autres être qui ne sont animaux ni plants mais qui jouissent de la vie et même de l'irritabilité. Leur détritit fut porté dans l'hémisphère arctique, en même temps que l'argile primitive. Ce détritit ammassé pendant les périodes précédentes forma un humus ou terre végétale, sans laquelle les plantes n'auroient pu exister.

Elles ne pouvoient non plus exister tant que l'air pessant étoit en abondance et mêlé à une trop petite quantité d'air moyen qui est nécessaire à la vie des plantes et des arbres.

Si nous considérons les changements que la culture peut faire éprouver aux plantes, nous ne serons pas surpris que les tremelles du Cahos placées au sein d'éléments tout nouveaux y prissent des formes nouvelles qui ensuite sont devenues des formes constantes, parce que la vie s'y propageoit d'après de certaines lois.

Jusqu'alors la lumière avoit été éparse, dans la période suivante, elle fut réunie de manière à devenir radiante, développer la chaleur de l'Admosphère [*sic*] et faire alterner les saisons. Toutes ces circonstances étoient nécessaires pour que les arbres eussent la forme que nous leur voyons aujourd'hui. Je reviens au texte :

“ Elohim dit : Qu'il y ait deux luminaires dans l'étendue du ciel, à fin de distinguer le jour d'avec la nuit, et pour marquer les temps, les jours et les années. Et il fut ainsi. Elohim créa deux grands luminaires, le plus grand pour dominer sur le jour le plus petit pour dominer sur la nuit et les étoiles.

Elohim les plaça dans l'étendue des cieux à fin de répandre la lumière, dominer sur le jour et sur la nuit et les distinguer. Elohim vit que cela étoit bien et il fut soir, et il fut matin ce fut le quatrième jour. ”

Nous avons vu que la lumière éparse existoit déjà depuis longtemps. Elohim créa une planète enorme qui eut la double propriété de devenir un centre pour tous les corps célestes, et en même temps d'attirer à soi toute la matière lumineuse, ou pour ainsi dire de s'en revêtir. En sorte qu'il faut bien distinguer entre le diamètre apparent du Soleil et le diamètre réel du noyau qui est une planète solide.

Des calculs exacts ont démontré que le Soleil apparent avoit une densité quatre fois moindre que celle de notre planète, c'est à dire selon moi que le volume même de la planète est le quart de ce qu'il nous paroît environné de la matière lumineuse.

Or comme son volume apparent est à peu près un million trois cent soixante neuf mille fois celui de la terre, je pense que le volume du noyau n'est que 342 mille fois ce même volume, ce qui donneroit toujours un diamètre de 66 fois, celui de notre globe. D'où il résulte aussi que la matière lumineuse occupe un million 40 mille fois plus d'espace que notre globe.

Pour ce qui est de la lune, je crois que la matière qui devoit la composer un jour étoit à cette époque abandonnée aux lois de l'attraction, et que le rapprochement fut très lent. La lune ne fut entièrement formée que longtemps après. Plusieurs peuples de la Grèce prétendoit être *Pro scelene* c'est à dire antérieurs à la lune et peut être l'étoient ils. Je passe à la cinquième journée.

“ Elohim dit : Que les eaux frémissent sous le frétillement d'âmes vivantes, et que l'oiseau vole sur la terre sous l'étendue des cieux. Elohim créa donc la balaine, et toutes les âmes vivantes dont le frétillement fait frémir les eaux. Elohim créa aussi les oiseaux ailés chacun selon son espèce, et il vit que cela étoit bien. Elohim les bénit disant : Croissez et multipliez, remplissez les eaux de la mer et que l'oiseau se multiplie sur la terre. Et il fut soir et il fut matin, ce fut le cinquième jour ”

Le texte donne au[x] poissons et aux oiseaux le nom d'âmes vivantes. La vie existoit déjà dans le cahos, ensuite la vie anima dans les plantes une organisation supérieure. Ici nous voyons une organisation encore plus parfaite produire des âmes vivantes *Nefschihou*.

L'irritabilité existoit dans les conferves et les tremelles du cahos, elle se montre évidemment dans les plantes qui sont toutes affectées par le froid, le chaud la lumière. Dans certaines plantes l'irritation est très évidente.

Mais dans l'œuvre du cinquième jour l'irritation a un centre commun et elle devient sensation.

Le poussin sortant de sa coque éprouve la sensation de la faim. Il recoit la becquée, et digère. Puis

la sensation de la faim recommence, ses sens se remettent dans l'état, où ils étoient lorsqu'il reçut la première bequée. Alors l'âme vivante a reçu sa première idée et ce mot *Idée* en grec veut dire image. Dans cette première opération l'âme vivante pourroit avec quelque justesse être comparée à un miroir qui de lui même représenteroit les objets qu'on lui auroit une fois présenté, ou bien à un clavecin qui de lui même repeteroit les airs qu'on y auroit une fois joué.

La sensation de la faim combinée avec l'image de la première bequée produisit la première volonté.

La volonté contrariée produisit la première colère résultante du partage de la bequée.

Voilà donc l'âme vivante douée d'imagination, de volonté, et des passions. Elohim vit que tout cela étoit bon, et fit encore mieux dans la période suivante.

“ Elohim dit : Que la terre produise des âmes vivantes chacune selon son espèce reptiles et quadrupèdes. Et il fut ainsi. Elohim créa les quadrupèdes et les reptiles, chacun selon son espèce, et il vit que cela étoit bon.

Elohim dit : Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance, afin qu'il domine sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, sur l'animal qui court et sur l'oiseau [*sic*] qui rampe. Elohim créa donc l'homme à son image, il le créa à l'image d'Elohim.

Elohim les créa mâles et femelles et leur dit : Croissez et multipliez, remplissez la terre et soumettez-la. Dominez sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel sur l'animal qui marche et sur le reptile qui rampe. Voilà je vous ai donné les plantes germinantes, et les arbres portant du fruit, à fin que vous en fassiez votre nourriture, et que les oiseaux du ciel et les animaux de la terre en puissent manger aussi bien que le reptile et tout être vivant [*sic*] qui doit s'en nourrir. Elohim vit que tout cela étoit bien. Il fit soir. Il fit matin, ce fut le sixième jour.

La terre fut donc créée ainsi que toute l'armée céleste. Et le septième jour Elohim se reposa. Il bénit le septième jour et le sanctifia. ”

Voilà donc sur la terre un être fait à la ressemblance d'Elohim. Ressemblance bien éloignée sans doute, mais dont pourtant nous pouvons saisir quelques traits. Et d'abord observons la dissemblance entre l'homme et le *Nefischhoihou* ou âme vivante telle que l'ont les oiseaux et les quadrupèdes.

Une des propriétés de la vie est de se propager, sur tout lorsqu'elle est en excès comme dans la jeunesse. Chez l'homme cette propagation s'opère absolument comme dans les animaux à mamelles. Il étoit donc indispensable, que leur entrée dans la vie fut pareille.

En effet la faim est la première sensation de l'enfant. Le lait lui donne son premier plaisir, dont le souvenir est sa première idée. Le refus de la nourrice lui donne son premier chagrin. Jusques là tout est semblable. Mais bientôt la différence devient immense. Les idées dans l'animal semblent se combiner par une sorte de mécanisme l'image de sa mère lui représente l'image de la mamelle, et s'efface lorsqu'elle en est séparée. La mère semble sentir pour son petit une sorte de Sympathie, qui pourroit bien n'être qu'une affinité provenante, de ce que pendant la gestation la vie de l'un a fait partie de la vie de l'autre.

L'animal semble combiner ces idées deux à deux, et toujours avec un retour sur lui même. Un certain son lui rappelle la mangeoire, le fouet levé lui rappelle la douleur.

Dans les animaux chasseurs le besoin exerçant continuellement la faculté de combiner, elle devient une habitude qui ressemble un peu à ce que nous appelons raisonnement.

La faculté combinante est encore plus exercée dans l'animal domestique. L'habitude chez lui semble devenir attachement et l'on croit y voir quelques rudiments de ce que nous appelons vertus.

Mais ce dernier terme où puisse atteindre l'âme des bêtes on le trouve déjà dans l'enfant à la mamelle, dont le premier sentiment est un grand attachement pour sa nourrice. La dernière limite de l'âme vivante n'est encore que le premier degré de l'âme intelligente.

A peine l'enfant a reçu les premières impressions, que déjà il semble dominé par un esprit intérieur qui le force à combiner. Il touche, il cherche, il examine, il se rappelle, il compare, il imite, il crie, il nomme. Si on le laisse faire à lui seul il formera une langue. Ses rapides progrès ravissent les parents et surprenent l'observateur.

Cependant si celui-ci est géomètre, il démêlera ici la loi des combinaisons. En effet les impressions faites sur le cerveau sont successives, l'enfant les reçoit l'une après l'autre. Il en reçoit une puis une

seconde, puis une troisième. Elles sont donc susceptibles de combinaison. Par conséquent on peut leur appliquer les principes d'un calcul qu'il ne faut pas confondre, avec celui des transpositions.

Dans le calcul que j'ai en vue AB est la même combinaison que BA. Ainsi deux lettres ne peuvent s'assembler que d'une manière.

Trois lettres prises deux à deux, peuvent se combiner de trois manières et toutes les trois prises ensemble font quatre combinaisons.

Quatre lettres prises deux à deux, donnent six combinaisons. Trois à trois elles en donnent quatre, en tout onze.

5 lettres donnent 26 combinaisons

6 lettres donnent 57 combinaisons.

7 121 “

8 236 “

9 495 “

10 1013 “

11 2035 “

Pour peu qu'on ait l'habitude des calculs, on voit assez que cette progression arrive bientôt à l'infini. Et qu'en supposant un même nombre d'impressions faites sur le cerveau, mais une grande différence dans la faculté de les combiner, la différence des intelligences résultantes sera bientôt infinie.

En effet l'enfant est à peine sevré que déjà il saisit une sorte de combinaison qu'on appelle abstraction, mais qui proprement n'est qu'une soustraction. Elle consiste à ne considérer dans un objet qu'une seule de ses qualités. Telle est l'idée des nombres, qui est la plus simple des abstractions, et néanmoins on n'a pu la faire entrer dans la tête d'aucun animal.

Cette première abstraction ou soustraction conduit en suite à d'autres plus élevées. Si de ma chambre j'ôte tout ce qu'elle renferme, j'ai l'espace pur.

Si d'une durée, j'ôte le commencement et la fin, j'ai l'éternité. Si d'un être intelligent, j'ôte le corps, je forme l'idée d'un ange.

Étant arrivé à ne considérer les choses que par une seule de leurs qualités, il a été facile de les ranger selon cette qualité, c'est à dire d'en faire des classes distinctes. Ainsi les actions ont été distinguées en bonnes et mauvaises. Ainsi s'est formée la conscience, ainsi sont nées les vertus. L'animal qui n'abstrait point ne saurait être vertueux. Il ne peut mériter ni démeriter. Non plus que l'enfant qui n'a point encore abstrait et dont la conscience n'est point encore formée.

On peut dire en général que la différence des esprits est en raison composée de la quantité des idées et de la facilité à les combiner. Newton qui avait l'habitude d'une combinaison presque incessante vit tomber une pomme et en conclut la gravitation de la lune.

Une combinaison immense dans un instant indivisible, est peut-être un des attributs de l'intelligence suprême qui créa ce monde, ou qui le livra aux lois de la création.

C'est à dire que d'abord le monde fut une masse fluide, livrée à la seule attraction qui lui donna la forme sphérique.

Mais la force magnétique en se développant entraîna l'argile primitive vers l'hémisphère arctique et forma nos continents. Divers fluides se combinant formèrent l'air atmosphérique.

Des êtres confusement organisés étaient les habitants du chaos, leur détritus entraîné avec l'argile primitive, forma un humus où les végétaux purent croître.

Dans l'époque suivante on vit les animaux qui se nourrissent de végétaux et qui eux mêmes servent de nourriture à d'autres

Enfin parut l'homme formé à la ressemblance de la divinité, c'est à dire que par la faculté de combiner, et par l'esprit intérieur qui la lui donne il offre quelques faibles traits de son inconcevable modèle

Moyse n'était ni Physicien ni métaphysicien, tout ce qu'il dit est cependant conforme aux plus saines idées de Physique et de métaphysique. C'est donc à l'incrédule, à me prouver que sa Cosmogonie n'a pas été inspirée.

Velasquez paroissant fatigué d'avoir si longtems parlé. Nous le priames de renvoyer au lendemain la suite de son Système et la journée se passa comme les précédentes.

Cinquantième Journée.

On se rassembla à l'heure accoutumée. Rebeca pria le Duc de vouloir bien reprendre l'exposition de son Système, ce qu'il fit en ces termes :

Suite du Système de Velasquez.

Nous avons vu qu'Elohim avoit placé les hommes sur la terre et leur avoit dit : “ Croissez et multipliez. ” Cette race primitive que Moïse appelle *Fils d'Elohim* s'unit dans la suite aux filles d'Adam ainsi que nous le verrons tout à l'heure. Pour le moment je dois encore vous ramener à l'état où se trouvoit notre glôbe.

L'atlantique occidentale étoit bornée par l'Amérique et par l'Espagne, les arenes, les vosges, les ardennes, la chaîne dor[s]ale Anglaise ; au nord par le Groenland qui se rejoignoit aux isles Fervé [*sic*], et celles-ci aux Hebrides. Au Sud cette mer étoit retenue par un continent qui joignoit le Bresil au cap verd. Et de ce continent partoît une digue élevée, dont il n'est rien resté que les isles du cap verd, les Canaries, madere, qui se rejoignoit aux monts de l'Espagne.

A l'est des vosges des Ardennes, et de la chaîne dorsale anglaise étoit l'ancienne mer germanique, bornée à son couchant par les monts de la Silesie, et leur prolongement jusqu'en Danemarck et en Norvege.

Au midi de ces deux mers étoit l'Atlantique orientale, qui comprenoit aussi tout le bassin Persique avec le Sennar. Elle étoit bornée à l'orient par les montagnes du Khouistan, celles de l'Arabie heureuse, de l'Ethyopie, enfin par la chaîne transversale de l'Afrique qui rejoignoit la digue mentionnée ci-dessus.

Quant au mont Atlas actuel, il formoit une isle.

L'ancienne Adriatique étoit plus élevée que l'Atlantique orientale.

L'ancienne Caspienne avoit peutetre 300 pièds de hauteur de plus que cette même Atlantique orientale.

Mais l'ancienne Baykale étoit la plus élevée des mers, elle étoit à 5 mille pièds d'élévation au dessus du niveau actuel de l'Océan, bornée au midi par la plateau de la Tartarie. [à] L'Occident par l'Ismus, au nord par les montagnes de la Siberie, à l'Orient par celles de la Daourie.

Il y avoit aussi des bassins élevés, qui renfermoient des lacs d'eau douce. Tel le bassin de l'Arménie, celui de la haute Ethyopie, et beaucoup d'autres.

Toutes ces mers hautes et basses étoient séparées par des digues, les unes montagneuses et les autres planes. Celles ci étoient habitées par de grands animaux de l'Espèce, des éléphants et des Rinocéros mais couverts de poils. Les hommes n'y pouvoient habiter, comme aujourd'hui il[s] n'habitent point sur le plateau de la Tartarie. Aussi n'a t'on jamais rencontré d'os humains dans nos petrifications.

Les hommes qu'Elohim créa les premiers ne purent habiter que les contreforts qui soutenoient les mers vers le Sud, c'est à dire qu'il y eut des hommes dans l'Inde, le Khouistan, l'Arabie heureuse, l'Ethyopie, le midi de l'Afrique, l'Amérique, enfin dans le continent Atlantique, qui n'étoit qu'une espèce d'Isthme unissant l'Afrique et l'Amerique. Les hommes habitoient aussi quelques isles et presqu'Isle, comme l'ancienne Atlantique qui est l'Atlas, la Syrie qui étoit une presqu'isle.

Examinons maintenant ce que pouvoient etre ces premiers humains.

Nous avons vu que l'ame vivante ou animale, avoit la propriété de combiner les idées recues ; mais que cette combinaison étoit lente, presque involontaire, et n'arrivoit jamais à l'abstraction.

Au contraire l'enfant humain semble dominé, par une faculté éminement combinante qui le porte sans cesse hors de lui meme, et à force de combiner les idées, il arrive à l'abstraction, presqu'au moment où il parle.

Mais il faut avouer que cette faculté éminement combinante, ne se développe qu'autant qu'on

l'entretient et l'excite si notre enfant arrive sitôt à l'abstraction c'est qu'elle lui est transmise par tradition et par le véhicule de la parole.

Un enfant qui ne parleroit pas, et qui seroit abandonné à lui même, n'arriveroit peut être jamais à aucune abstraction. Il ne sauroit pas classer ses idées, distinguer ses actions en bonnes et mauvaises Il ne pourroit mériter ni démeriter. Nos voyageurs Espagnols ont trouvé dans plusieurs isles des sauvages qui commettoient les vols et les meurtres, par une sorte d'instinct et n'y trouvoient aucun mal.

Tels étoient peut-être les premiers humains placés par Elohim, sur la rive méridionale des mers Atlantiques. Ils devinrent des hommes comme nous lorsque les générations successives eurent amassé un nombre suffisant de combinaisons et d'abstractions, que l'organe de la parole transmettoit des peres aux enfants, non seulement le raisonnement le prouve mais l'histoire le dit.

Le Phénicien Sanchoniaton qui vivoit dans le treizieme siècle, avant notre ère étoit un homme curieux d'origines et d'Antiquités. Il avoit été à Ophra chez Gédon et même il avoit converti au culte de Baryt quelques individus de sa famille.

Sanchoniaton avoit écrit une histoire des Juifs ; d'après les livres qu'il avoit trouvé chez Gédéon, et il avoit écrit sur la Phénicie d'après les livres de Thot, tels qu'ils s'étoient conservés chez les Ammonéens. Le chaos chez lui est décrit à peu près comme dans Moïse.

Ensuite vient la création des animaux intelligents. Enfin celle des premiers hommes, c'est à dire de ceux que Moïse appelle : enfants d'Elohim. Sanchoniaton en compte plusieurs générations qui successivement inventèrent les moyens de fournir aux premiers besoins de la vie.

Après ceci venoit l'histoire de Saturne et de Rhée, et ce qui est très remarquable dans cette Mythologie, c'est qu'on la retrouve dans tous les pays, qui environoient l'ancienne méditerranée, que j'appelle mer Atlantique orientale. En Sicile, en Italie, Crète, Asie mineure, Phénicie Khoustan, enfin chez les Atlantes dont les traditions ont été conservées par Diodore. Tous ces pays avoient eu par mer des communications faciles. Mais une partie de cette mer fut mise à sec, lorsque s'ouvrirent les détroits d'Ormuz et Babel-Mandel. Ici je dois revenir à la formation du globe et à l'Argile primitive.

Une observation importante à faire est que, par tout où l'on trouve des volcans, on voit qu'ils ont percé le granit, c'est à dire la croûte du globe. Les volcans se forment parce que des masses de soufre et de fer se combinoient par l'intermédiaire de l'eau.

Cette opération Chimique se faisoit dans les grands vides produits par le retrait de l'Argile. Ces vides étoient très profonds. Nous en pouvons juger par certains caps, tels que le cap bon près de Tunis. C'est évidemment une montagne fendue dont la moitié s'est écroulée. La mer y est profonde, ainsi la montagne doit être tombée dans un vide. Les navigateurs en suivant les côtes, ont souvent l'occasion de faire des observations analogues. Les Géodes ou pierres d'aigle peuvent nous donner en petit une idée de la manière, dont se rétrécit et durcissoit l'argile primitive. Le vide y est très grand en comparaison de la matière solide. Et cela doit être puisque l'eau pour rendre l'argile fluide y devoit être pour un cinquième. Les pays qui reposoient sur ses vides croulèrent donc les uns après les autres.

L'ancienne méditerranée étoit à cette époque de trois à quatre cent piéds plus élevée que l'océan. Les détroits d'Ormuz et Babel-mandel s'ouvrirent à la fois l'ancienne méditerranée s'y précipita, s'élargit entre l'Inde et l'Afrique. Boulversa [sic] et lava tout le contrefort qui étoit devant elle. Ces élargissements s'observent dans la plus part des détroits et montrent le sens du dégorgeoir.

Alors beaucoup de pays, qui avoient été sous l'eau restèrent à sec. Tels furent le Senar, l'Arabie déserte, l'Isthme de Suez, le désert de Sachara. Alors aussi la fameuse Atlantide cessa d'être une isle et devint ce que nous appellons le mont Atlas.

Mais il y avoit encore une autre Atlantide qui s'écroula. Celle-là n'étoit point une isle. C'étoit un continent, dont on trouvera encore le contour. Si on tire une ligne de la Trinité aux isles de cap verd, et une autre ligne du Brésil à la cote [sic] du Guinée. Ce continent se prolongeoit vers le nord sous la forme d'une digue qui séparoit la mer Atlantique occidentale de l'orientale qui est l'ancienne méditerranée. La rupture de la digue se fait voir clairement lorsqu'on suit la cote de Sale à Tanger. Ce sont de hautes plaines qui paroissent comme rompues.

La rupture du continent Atlantique comme même vers la digue et la cote d'Afrique [sic]. La mer se précipita d'abord vers le Sud-est, et forma le vaste évasement qui sépare le cap horn du cap de bonne

espérance.

Lorsque l'Atlantique occidentale se fut réuni à l'océan, la mer germanique s'ouvrit un passage à Calais, d'où se précipitant et s'élargissant, elle forma le canal de la manche, qui n'est qu'un ancien dégorgeoir. Alors l'Allemagne resta à sec. Quelque chose d'analogue arriva à l'ancienne Baltique

Le dégorgeoir d'Ormuz et Babel-mandel est le plus ancien, aucune tradition ne nous en indique l'époque. Nous savons seulement que Typhon, personnage Mythologique, perit dans le lac Syrbonis qui étoit dans l'Isthme et ne s'est formé qu'après le dégorgement de l'ancienne méditerranée.

Ensuite vint le dégorgement de l'Atlantique orientale, et le croulement du continent Atlantique dont la tradition avoit conservé le souvenir.

Ensuite croula la digue qui réunissoit le Groenland aux isles Fervé et celles-ci à l'Ecosse.

Dans le détroit de la manche le sens du dégorgeoir va de l'Est à l'ouest par conséquent la mer Germanique s'est ouvert un passage à Calais lorsque l'Océan avoit déjà son niveau actuel.

Ensuite croula la digue qui réunissoit l'Ecosse à [la] Norvege.

Vous voyez par ces exemples que les faits Géologiques, sont susceptibles d'une sorte de Chronologie, au moins quant à leur ordre successif, mais dans ce qui va suivre nous déterminerons les époques avec précision.

En suivant exactement le texte hebreu et retablissant Kaïnan second, nous avons la création d'Adam en l'année 3940 avant notre Ere. Le dieu vivant placa Adam dans un pays, où quatre fleuves prenoient leur source. Le Phase, l'Euphrate, le Tigre et un quatrième fleuve qui arrosoit le Khoustan. D'après ces renseignements géographiques Eden ne sera pas difficile à trouver. C'étoit ce bassin dont le fond est encore indiqué par les lacs : Van et Urmia. A cette époque les plaines venoient d'être abandonnées par la mer et n'étoient pas habitables.

Il est bon d'observer, que dans le premier chapitre Moïse employe le style Egyptien ; il dit : *Les dieux créa*. Les Egyptiens mettoient volontiers : *Ni Ounouti* à la place de *Phtha*. Ils écrivoient dieu au pluriel et le verbe au singulier. L'esprit porté sur les eaux étoit chez les Egyptiens un hieroglyphe connu.

Mais dans son second Chapitre Moïse s'exprime en style hebreu : " Jero Elohim souffla son esprit dans les narines d'Adam ". Quant aux premiers humains, Elohim leur avoit dit simplement : " Croissez et multipliez. "

Les Physiologistes ont observé que, parmi les hommes et les animaux, ceux qui ont l'angle facial plus aigu, sont plus livrés aux passions, ainsi qu'aux appetits animaux ; et que ceux dont l'angle facial approche du droit, sont plus susceptibles de réflexion.

Les anciens Egyptiens étoient des Atlantes venus de Méroé en Ethyopie, or nous savons qu'ils avoient l'angle facial très aigu. Le Sphinx de Memphis, nous offre encore le Type de leur étrange phisionomie.

Les Atlantes étoient très portés à la violence ainsi que nous en pouvons juger par celles qu'exercerent leurs descendants Kuschites.

Au contraire la race d'Adam avoit le front perpendiculaire, le sein blanc, la fibre molle, les pulsations lentes, leur vie se consumoit lentement et se propageoit beaucoup. La longévité se conserva dans la ligne directe, et non pas autant dans la race meslée dont Moïse parle en ces termes :

² " Les fils d'Elohim virent les filles d'Adam qu'elles étoient belles [*sic*], et ils prirent pour femmes celles qu'ils choisirent. Alors furent les geants Nephilim, qui étoient des Guiber des hommes d'une grande renommée. "

Le tems des demi-dieux est fixé par Manethon, de manière, que la dernière année de cette époque, répond à l'an 3665 avant notre ère

Mais leurs enfants les Néphilims durèrent plus longtems, ceux dont il est ici question habitoient la vallée de Sodome. Les descendants de Seth, formoient une tribu appelée *Les hermuïths* Ils habitoient le mont Hermon, appelé aussi Sanir, au nord de la vallée. C'est là que les mariages eurent lieu.

² Note aut. : Cahier 4.

En l'année 3390, le pays de Sennar qui, depuis sept siècles n'étoit plus sous l'eau se trouva couvert d'asses d'herbe pour nourrir des troupeaux. Il s'y forma une monarchie dont le chef prenoit le titre de Pasteur. On y reconnoit des formes de gouvernement qu'on retrouve ensuite chez les Rois d'Idamée, et les Juges d'Israel. Ces Rois Pasteurs eurent des regnes de plus de cent ans. Ils durent cette longévité à ce que leur sang s'étoit meslé à celui des Adamites.

Le front élevé des Adamites favorisait l'intelligence chez les races mêlées et celles-ci exerçant les organes de leur cerveau donnoient à leurs cranes des formes plus relevées et plus propre aux combinaisons

On a déjà vu que les filles d'Adam étoient belles. Ce Don de beauté se perpetua dans la ligne directe, jusqu'au tems d'Abraham ainsi que celui de Longévité. Sara à soixante ans passé inspira une vive passion au Pharon Kurui.

Ce don de beauté, n'est point entierement perdu chez les filles d'Abraham. Un peintre qui voudroit des modèles, pour ce qu'ils appellent : *Tête de Madone* devrait surtout les chercher parmi les Juives de l'Orient

Ces Longévités contribuerent puissamment à l'éducation de l'esprit humain. Lorsque Seth mourut Lamech son septième descendant avoit déjà 175 ans. Seth observa le ciel pendant huit cent ans, et peut fort bien avoir inventé à lui seul toute l'Astronomie des anciens. On lui attribue le cycle de 600 ans.

Vers le tems où Seth eu son premier fils les Adamites commencerent à invoquer le nom de Dieu. Cette superbe abstraction se placa tout naturellement dans leur tête. Il n'en fut pas de même chez les races mêlées. Dans le Sennar ont [sic] eu recours aux fraudes pieuses. On supposa qu'un Triton appelé Vannès, sortoit des eaux pour enseigner de grandes vérités. En Egipte on les envelopa d'emblemés.

Ainsi alloit le monde, lorsqu'une Comète, qui depuis a reparu six fois, passa entre l'orbite de la terre et celui de Mars.

Les queues des Cometes sont des fuseaux [sic] de rayons tournés contre le Soleil, par un effet de l'attraction que la lumière a pour cet astre.

Pour cette fois la queue quitta tout à fait la comete et se reunit à la lumiere solaire

Des vapeurs étoient tenues en suspension par la matière électrique qui est toujours mêlée à la matière lumineuse. Ces Vapeurs n'obeissent point à l'attraction Solaire. Elles entrerent dans la sphère terrestre et tomberent en pluyes.

La terre se raprocha de la Comete, et au bout de huit heures, elle retourna vers le Soleil, mais non plus dans le même orbite, qui fut agrandi de cinq jours et un quart

L'orbite de Venus changea aussi, ainsi que nous le lisons dans Saint Augustin.

Les mers eurent une marée prodigieuse et celles qui étoient plus élevées se repandirent dans les mers inférieures.

La mer Baykal fut plus enflée que les autres parce qu'elle étoit plus raproché de l'attraction. Elle envahit ses rivages, enleva les Eléphants et les Rhinoceros velus. Elle les roula jusque dans la mer glaciale.

Elle s'ouvrit un chemin dans la Chine et causa l'inondation fameuse dont les annales de cet Empire ont conservé la date. Cette date se rapporte entièrement à celle du Texte hebreu. Si nous y restituons le Patriarche Kaïnan, qui ne se trouve que dans le texte grec. La désolation fut grande et néanmoins le déluge peut être considéré comme un des grands bienfaits de la providence. Nous lui devons l'Europe. En effet les pays qui avoient été le fond d'une mer n'offroient que des sables aussi arides que ceux de Suez du Sahara.

A l'époque du déluge beaucoup de lacs supérieurs rompirent leurs contreforts, et couvrirent les plaines de terre végétale, mêlées à des cailloux roulés. Alors l'Europe pût être habitée et les fils de Japhet s'y établirent.

Vous observerez que les enfants de Noé descendoient tous d'Adam par leur père. Mais par leurs meres ils tenoient beaucoup à la race Atlantique. Cham surtout avoit l'angle facial très aigü et la peau noir[e]. Ce qui se perpetua chez les Cuschites ses descendants. Un de leurs chefs appelé Nimbrod ou le rebelle, désola l'Asie et s'opposa aux progrès de la civilisation.

Après sa mort Ninus descendant de Sem fonda un Empire et fit connoître les arts de la pays [*sic*], qui furent aussi cultivés en Egipte.

Des revolutions firent perdre la langue de l'Egipte et les caracteres Assyriens. Peut etre entroit-il dans les vues de la Providence que l'Europe ne trouva dans l'Asie que des débris épars et put ainsi réfaire toute l'œuvre de l'esprit humain, et c'est particulièrement sous le rapport des sciences que s'est accomplie la Prophetie de Noe : “ Elohim etendra Japhat et Saphet [*sic*] habitera dans les tentes de Sem. ”

Platon s'empara de quelques emblemes Egiptiens, et s'élevant à de hautes conceptions sur la divinité, il merita lui meme le surnom de Divin. Son vertueux instituteur avoit déjà fixé l'attention sur le beau et l'honette

La morale n'étoit fondée que sur le raisonnement, elle étoit dans les tetes et non dans les cœurs. Les ames humaines étoient sur le chemin de la perfectibilité mais elles s'y consummoient en vaines tentatives.

Alors une voix du ciel se fit entendre en Palestine, elle annonca la doct[r]ine des larmes et de la souffrance, l'amour du prochain, le pardon des injures, la charité...

En disant ces mots Velasquez avoit ôté son chapeau et joint ses mains comme pour prier.

Rébecca souriant d'un air que je ne pus approuver lui dit : “ Monsieur le Duc, je vois bien qu'en composant votre système, vous avez été guidé par des sentiments religieux. Mais dites moi, si dans votre religion vous n'avez pas trouvé une équation embarrassante. ”

Velasquez étoit devenu très serieux au mot de religion, mais voyant qu'on lui adressoit une sorte de plaisanterie, il eut l'air mécontent, donna quelques instants à la réflexion et répondit en ces termes.

“ Vous interpellez ma géometrie. C'est donc en géometre que je vais vous répondre. Lorsque je veux indiquer l'infiniment grand, j'écris un huit couché et divisé par l'unité. Lorsque je veux indiquer l'infiniment petit, j'écris l'unité et je la divise par le signe de l'infini, mais ces signes dont je me sers dans le calcul ne me donnent point l'idée de ce que je veux exprimer. L'infiniment grand est infiniment de fois le ciel des [étoiles] fixes. L'infiniment petit est une subdivision infinie du plus petit des atomes. J'indique l'infini et je ne le conçois ni ne l'exprime.

Or donc si je ne puis comprendre, si je ne puis exprimer l'infiniment grand et l'infiniment petit. Comment exprimerai-je, ce qui est infiniment grand, infiniment intelligent, Infiniment puissant, infiniment bon, et créateur de tous les infinis. Ici l'Eglise vient à mon secours elle me présente l'expression de TROIS contenus dans l'unité sans le détruire.

Qu'oposeraï-je à ce qui passe ma conception ; je n'ai qu'à me soumettre.

Cette expression adoptée par l'Eglise, se trouvoit déjà dans les écrits de Trismegiste et Philon la répandit parmi les hellénistes d'Alexandrie. Les esprits s'y étoient accoutumés et en furent plus disposés à recevoir la revelation

Ainsi toujours, et par des moyens humains en apparence. Ainsi s'accomplissent les desseins du très haut. Sans doute il pouvoit faire entendre sa voix, parmi les éclats de la foudre. Il pouvoit en lettres de feu, graver sa loi dans la nuit étoilée

Le *Très-haut* ne l'a point fait. Il a recelé dans les anciens mysteres, les dogmes d'une religion plus parfaite, comme il renferme dans le gland la forêt qui doit un jour ombrager nos neveux. Nous memes, sans le connoître, nous vivons au milieu des causes dont les effets étonneront la postérité. Ainsi donc s'accomplissent les desseins du *Très-haut*. Aussi nous lui donnons le nom de providence. Nous l'appellerions *Puissance* s'il agissoit autrement. ”

Ici Velasquez prit l'air du recueillement et nous quitta pour se livrer à des méditations solitaires.

Quant à moi je fus frappé de voir un homme aussi savant pénétré d'un aussi grand respect pour la religion ; et depuis lorsque j'ai vu des jeunes présomphaux [*sic*] affecter l'incrédulité, je me suis rappelé le Duc Velasquez et son système.